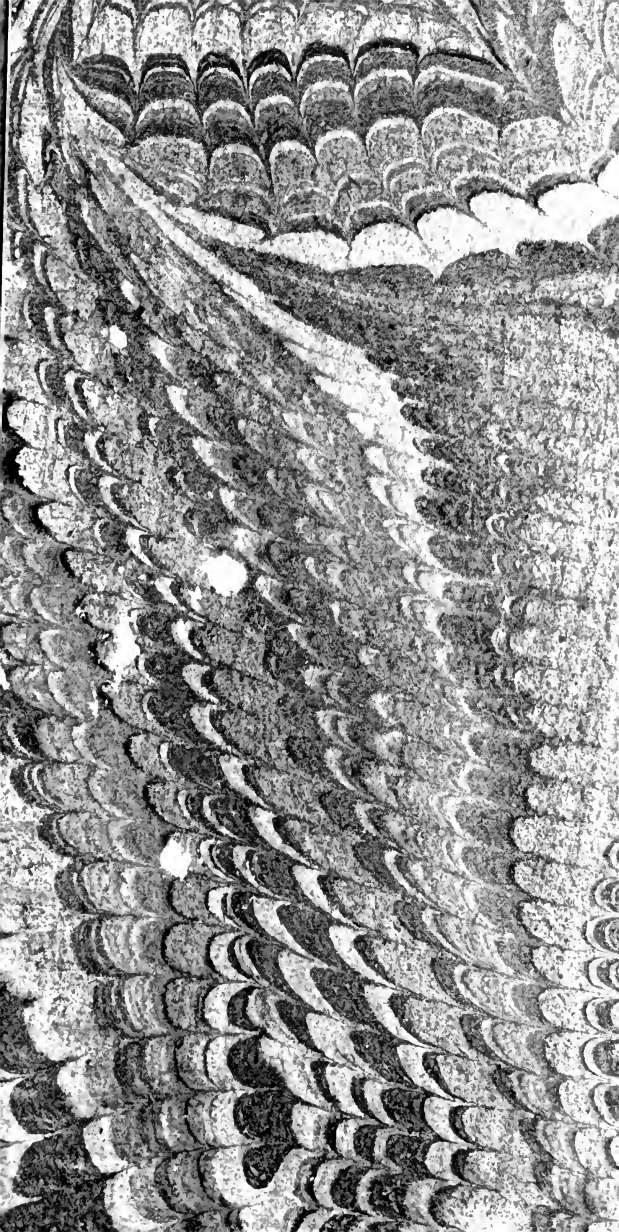




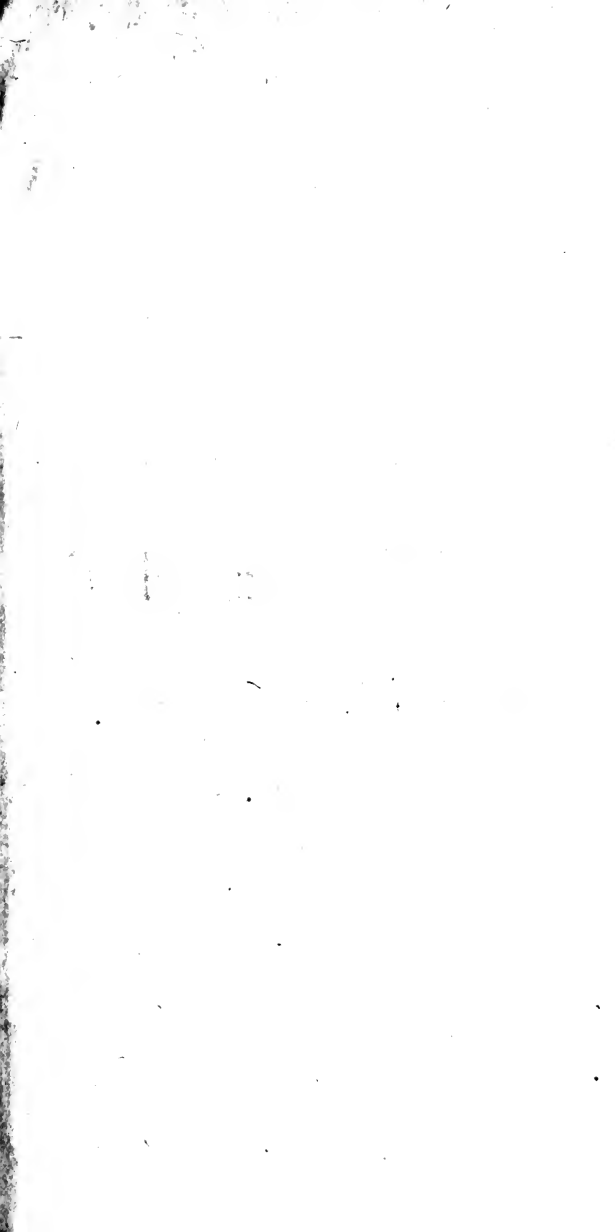
3 1761 03938 8004

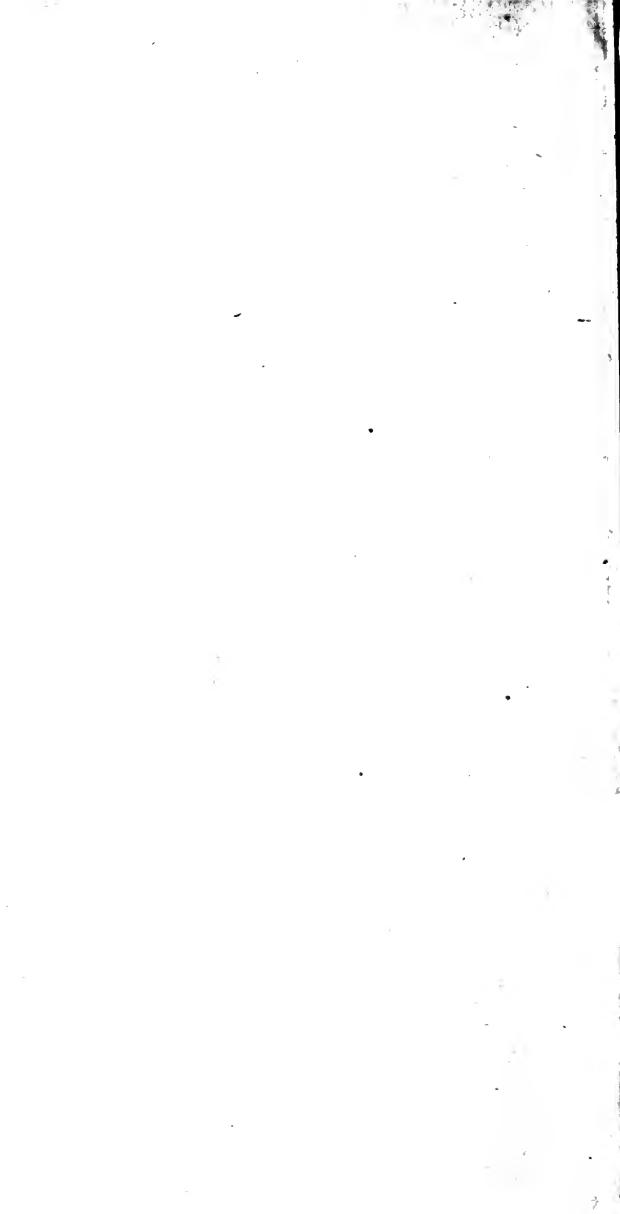












NOUVEAU  
THEATRE  
ITALIEN.

Tome Septième.

*Tome VII.*

Faucon , ou les Oyes de Bocace , Comedie Françoise.

Isle des Esclaves , Comédie Françoise.

Embarras des richesses , Comedie Françoise.

Heritier de Village , Comedie Françoise.

Naufrage , Comedie Françoise.

F.C.  
2345

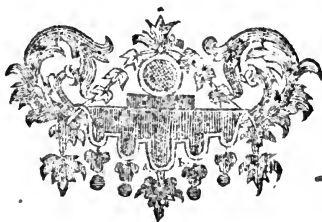
LE NOUVEAU  
THEATRE ITALIEN.  
OU  
RECUEIL GENERAL  
DES  
COMEDIES

Représentées par les COMÉDIENS ITALIENS  
Ordinaires du Roy.

*NOUVELLE EDITION.*

Augmentée des Pièces nouvelles, des Argumens de  
plusieurs autres qui n'ont point été imprimées, &  
d'un Catalogue de toutes les Comédies représentées  
depuis le rétablissement des Comédiens Italiens.

*TOME SEPTIÈME.*



A PARIS;  
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques,  
à la Science.

M. DCC. XXIX.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*

293587  
22. 11. 33

PQ

1231

I5N6

1729

t.7

LE FAUCON  
ET LES OYES  
DE BOCACE.

*COMEDIE EN TROIS ACTES*

Pour la Troupe Italienne.



A PARIS;

Chez FRANÇOIS FLAHAULT, Libraire,  
Quay des Augustins, du côté du Pont saint  
Michel, au Roi de Portugal.

---

M. DCCXXV.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*

# REPORT

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

Age Group	Gender	U.S. should take action (%)	U.S. should not take action (%)
18-29	Male	85	15
	Female	80	20
30-49	Male	75	25
	Female	70	30
50-69	Male	70	30
	Female	65	35
70+	Male	65	35
	Female	60	40

43-  
62





# PROLOGUE.

LA COMEDIE, UN AUTEUR.

*La Comedie entre fâchée.*



U font donc les Auteurs? en verité cela est honteux, est-il permis de faire attendre ainsi le Public?

L'AUTEUR.

Je prens peut-être mal mon tems pour vous parler, Madame.

LA COMEDIE.

Fort mal, Monsieur.

L'AUTEUR.

Je voudrois cependant bien vous dire un mot.

LA COMEDIE.

Dites.

A 11

## PROLOGUE:

L'AUTEUR.

Vous nous donnez aujourd'hui les Oyes  
& le Faucon de Bocace.

LA COMEDIE.

Oui Monsieur, on ne vous vend pas chat  
en poche comme vous voiez, c'est pour  
éviter aux Critiques la peine de marquer  
les Imitations.

L'AUTEUR.

Je souhaite que la Piece réussisse, mais  
à vous parler franchement, je ne le crois  
pas, ces sujets sont trop usés.

LA COMEDIE.

La chose en doit paroître meilleure &  
j'ai pu les traiter d'une maniere nouvelle.

L'AUTEUR.

J'en doute.

LA COMEDIE.

Venez-vous donc faire la Critique & la  
Piece sans l'avoir vûe? cela ne me surprend  
pas, vous n'êtes pas le seul dans l'habitude  
de condamner les choses sans les connoître.

L'AUTEUR.

Je vous dis seulement ce que je pense du  
sujet.

LA COMEDIE.

Le sujet est beau & bon, toute la diffi-  
culté est de le bien traiter.

L'AUTEUR.

Bocace.

PROLOGUE:  
LA COMEDIE.

Eh bien ! Bocace est l'Auteur des contes du Faucon & des Oyes , tout le monde le sçait.

L'AUTEUR.

La Fontaine ?

LA COMEDIE.

La Fontaine les a mis en Vers françois avec de nouvelles graces , nous le sçavons.

L'AUTEUR.

La Comedie Françoise ?

LA COMEDIE.

La Comedie Françoise a joué le Faucon , & a donné les Oyes dans la Coupe enchantée. Prittendez-vous me l'apprendre ? je le sçai aussi-bien que vous.

L'AUTEUR.

Je ne prétens rien vous apprendre.

LA COMEDIE.

Je sçai tout ce que vous pouriez me dire sur cela , je me suis apropié ces deux sujets dont j'en ai fait un tout nouveau à l'exemple de Terence qui a composé son Andrienne de deux sujets de Menandre.

L'AUTEUR.

Soit ; mais je crois que vous auriez mieux fait d'en choisir un nouveau.

LA COMEDIE.

Il n'est pas facile d'en trouver de nouveaux , mais quand même il y auroit un Génie assez fécond pour en inventer tous les jours , vous trouveriez bientôt qu'il se co-

A iiij

## PROLOGUE.

pie lui-même. L'invention ne vous plaît que la première fois ; dès qu'on la repete , elle vieillit pour vous , & vous trouveriez de l'imitation dans la seule idée d'inventer. Quoiqu'il en soit , je me suis jouée sur ces sujets très-connus , & déjà traités par d'autres , mais je m'y joue d'une manière nouvelle : c'est tout ce que j'ai voulu faire , ne m'en demandez pas davantage.

L'AUTEUR.

Ce n'est pas assez pour plaire , je vous l'ai déjà dit , je le repete , ce sont des sujets trop usés.

LA COMEDIE.

Que voulez-vous dire avec vos sujets usés ? Apprenez , Monsieur , qu'il n'y en a point de plus usés les uns que les autres ; puisqu'on peut traiter celui qui l'a déjà été d'une manière nouvelle , & donner au nouveau , une forme connue & usée ,

L'AUTEUR.

Que voulez-vous dire ?

LA COMEDIE.

Je veux dire que l'on peut être Plagiaire & imitateur servile dans un sujet tout nouveau , que l'on peut le traiter sans invention , & que l'on peut au contraire être Inventeur & original dans un sujet inventé & connu.

## PROLOGUE.

L'AUTEUR.

Pour original je vous le passe.

LA COMEDIE.

Et moi je ne vous passe pas votre mauvais  
se Critique : croiez-moi , Monsieur , allez  
voir la Piece , & après cela vous en direz  
votre sentiment.

L'AUTEUR.

J'y vais , Madame , & je m'attens sur  
votre parole d'y trouver bien des nouveau-  
tez , bonnes ou mauvaises , je crois que cela  
sera beau , ah , ah , ah.

LA COMEDIE.

Ne vous y attendez pas ? peut-être le  
craignez-vous déjà ? car je connois Mes-  
sieurs les Auteurs , mais vous pouvez vous  
rassurer , ce n'est qu'un jeu de sentiment &  
de naïveté dont je tâche d'amuser un mo-  
ment le Public , sans prétendre lui donner  
une belle chose : ainsi , Monsieur , je vous  
l'abandonne , je serai trop contente de mon  
Ouvrage , si ce même Public y peut trou-  
ver quelque chose de bon , vous en allez ju-  
ger par vous-même , on va commencer.



LE FAUCON



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIA , PIERROT , &  
COLOMBINE.

FLAMINIA.

**J**E vous suis bien obligée mon ami, de tous  
les soins que vous vous donnez pour moi.

PIERROT.

Oh , Madame , vous vous moquez , je  
sommus charmé de l'accident qui vous est  
arrivé , puisqu'il nous procure l'honneur  
d'être honoré de votre présence.

COLOMBINE.

Voilà un compliment fort bien tourné ;

PIERROT.

Quoique je ne soions que de pauvres  
Bergers , j'avons pourtant le discernement  
de connoître les personnes de mérite com-  
me vous.

FLAMINIA,

Vous êtes bien poli.

PIERROT.

Voyez un peu comme le bonheur fait  
blan les choses ! j'habitions de l'autre côté

ET LES OYES DE BOCACE. 2

de ces montagnes , & je sommes venus hier ici ; or vous comprenez bien , Madame , que si j'avions demeuré de l'autre côté , je n'aurions pas été ici pour vous rendre service.

FLAMINIA.

Je le comprends fort bien.

PIERROT.

Cela est clair comme le jour.

FLAMINIA.

Fort clair , mais dites moi mon ami ? Croïez-vous que nous puissions partir aujourd'hui ?

PIERROT.

La chose n'est pas possible.

FLAMINIA.

Nous allons donc passer une bonne nuit.

PIERROT.

Vous serez mal couchée , car nos cabannes ne sont guere commodes : j'avons aperçû dans ce voisinage une petite maison où vous auriez mieux été , mais tatigué alle est habitée par un Sauvage qui a failli à me manger : je l'y avons conté votre accident , & je l'ons prié de vous donner le couvert , en ly disant que vous le payeriez bien , mais morgué il s'est fâché comme si je ly avions fait quelque grande injure , & s'est mis à jurer comme un chartier contre les femmes , en me disant que si j'aprechions avec vous de chez ly , qu'il me casseroit les bras.

LE FAUCON  
FLAMIMIA.

Quelle sorte d'homme est-ce ?

PIERROT.

J'en en sçavons rien, ah, ah, ah. Il faut que je vous fasse rire : il a avec ly un jeune homme qui n'a jamais vû de femmes, & qui ne sçait pas qu'il y en ait jamais eu au monde. Il vous avoit vû de loin, & il est venu tout surpris le dire à son maître, ah, ah, ah, devinez pour qui il vous a pris ?

FLAMINIA,

Eh pour qui !

PIERROT.

Pour des oiseaux, ah, ah, ah. Il a dit comme cela, ah mon maître les jolis oiseaux que je viens de voir ! allons vite chercher notre Faucon pour les prendre.

COLOMBINE.

En voila bien d'un autre.

PIERROT.

Son maître qui a bien vû que c'étoit de vous de qui il vouloit parler, ly a dit que vous étiez des Oyes, ah, ah, ah.

FLAMINIA.

Voila une chose singuliere.

PIERROT.

Comme ce jeune homme vouloit toujours vous prendre, son maître ly a dit que vous étiez les plus mauvaises bêtes du monde, qu'il avoit aimé autrefois à vous chasser,



**ET LES OYES DE BOCACE.** **IT**  
mais qu'il s'y étoit ruiné , & qu'il se garde-  
roit bien de s'y exposer encore ; sur cela il a  
enfermé son garçon qui pleuroit , car mar-  
gué il avoit grande envie d'avoir une de ces  
Oyes : il disoit qu'il en auroit soin , qu'il  
l'emmeneroit paître , & qu'il la caresseroit  
tant, qu'il l'aprivoiseroit, mais son maître ly  
a dit que vous étiez des animaux sauvages  
que l'on n'avoit jamais pû aprivoiser , & sur  
cela il m'a chassé.

**FLAMINIA.**

Voilà une aventure extraordinaire , je  
suis curieuse de l'aprofondir.

**PIERROT.**

Gardez-vous en bien , vous n'y trouve-  
riez pas votre compte, il est pis qu'un Ours.

**COLOMBINE.**

N'allons point chercher malheur , Ma-  
dame , & tâchons de sortir de ces Forests le  
plûtôt que nous pourrons Dites moi mon  
ami , pourrons-nous trouver quelqu'un dans  
ce voisinage pour racomoder notre voiture?

**PIERROT.**

Ne vous en bouttez pas en peine , j'avons  
du bois , des bras & de l'esprit , avec cela  
je ferons votre affaire.

**FLAMINIA.**

Croiez-vous en pouvoir venir à bout

**PIERROT.**

Bon , ce n'est qu'une Cariote , & je m-

comodons bian une Cherette.

COLOMBINE.

Je crois que votre Chaise aura bon air en sortant de ses mains.

FLAMINIA.

Qu'importe , pourvu que nous puissions partir ; Faites-moi le plaisir, mon cher , d'y mettre incessamment la main ?

PIERROT.

Oh, tâtigué il ne faut pas parler de ça de tout le jour.

FLAMINIA.

Pourquoi ?

PIERROT.

Parce que je sommes en fête , car vous sçavez que j'ons , sous votre respect , une maîtresse que je voulons faire danser ; je mettons aujourd'hui tout par écuelle , & bian entendu que vous aurez votre part de la joie.

FLAMINIA.

Mais cela nous va bien reculer.

PIERROT.

Pas d'une heure , quand je l'acomoderions à present, vous ne partiriez par la nuit, or nous danserons tout le jour, & je travaillerons toute la nuit , afin que vous puissiez partir de bon matin.

FLAMINIA.

Allons , il faut s'en consoler puisque nous ne pouvons mieux faire.

ET LES OYES DE BOCACE. 15  
COLOMBINE.

Eh bien madame, nous danserons.

PIERROT.

Morgué, vous danserez tant que vous voudrez, j'ons un tambour & un pifre, qui ferions danser les pierres. Oh! Madame, vous verrez ma M<sup>aitresse</sup>, qui se nomme Silvia, c'est celle là qui danse bian, elle est fingante comme un pinson, désque je la vis, j'en tombis tout subitement amoureux.

FLAMINIA.

Elle ne peut être qu'aimable, puisque vous l'avez choisie.

PIERROT.

Cela s'entend bian, je sommes grossiers; mais j'ons le goût fin; il y a cependant une chose qui me fâche.

FLAMINIA.

Eh! quoi.

PIERROT.

C'est qu'elle est un peu impertinante; tenez, elle ne me trouve point d'esprit, & morgué cela me pique, car je sçavons bian le contraire.

FLAMINIA.

Elle a tort.

COLOMBINE.

Assurement, car vous êtes un fort joli garçon.

# LE FAUCON PIERROT.

Cette fille là a de l'esprit.

FLAMINIA.

Je crois que nous allons avoir la comédie.

PIERROT.

Ecoutez, Madame ? tachez de la guérir de son impertinence , en l'y disant comme il est vrai , que vous avez plus d'expérience dans l'esprit qu'elle , & que vous sçavez bien que j'en ai.

FLAMINIA.

De bon cœur.

PIERROT.

Cela fera un bon effet , car voyez-vous , allê vous ctoira à cause de vos biaux habits , les filles ont de la vanité , & lorsqu'elle verra que je plais aux Gens de la Cour , elle m'aimera.

COLOMBINE.

Vous avez raison , laissez-nous faire seulement.

PIERROT

Vous n'y perdrez rien , car j'allons faire tout ce que je pourrons pour vous bien régaler , j'allons itou dire à Silvia de vous venir faire compagnie.

FLAMINIA.

Allez mon ami ? en attendant nous nous reposerons sous ces arbres.

PIERROT.

Ecoutez, Madame ? si vous lui disiez

ET LES OYES DE BOCACE. 15  
sans faire semblant de rian, que vous me  
trouvez d'aussi bon air que si j'étois de  
la Cour, cela feroit bian, car je la connois,  
alla la tête pleine de vent.

COLOMBINE.

Oüi oüi allez, nous dirons tout ce qu'il  
faudra dire?

PIERROT.

Je vous serai bian obligé, pardonnez à  
mon insuffisance, Madame.

FLAMINIA.

Adieu mon ami.

PIERROT.

Jusqu'au revoir, (à part) tatigué que  
ces Gens de la Cour ont de l'esprit, & qu'ils  
sont honnetes.

---

## SCENE II.

FLAMINIA. COLOMBINE.

COLOMBINE.

**V**ous voilà en faveur, Madame, &  
ce n'est pas peu de chose d'être la con-  
fidente de Mr. Pierrot.

FLAMINIA.

C'est quelque chose dans ces bois, cette  
confidence m'y amusera, j'aime à me di-  
vertir de tout; la sagesse & la folie des

hommes , leur esprit , leurs talens , & leur ridicule y contribuent tour à tour ; toutes ces choses varient mes plaisirs , & donnent au tableau que je contemple dans la nature , les jours & les ombres qui lui sont nécessaires. Jugez de là du plaisir que j'aurois de voir ce grand ennemi des femmes dont Pierrot nous a parlé ? je t'avoue que j'ai une curiosité extrême de sçavoir ce que c'est.

## COLOMBINE.

C'est sans doute quelqu'un qui a été aussi maltraité de nôtre sexe , que vous avez traité Lelio ; si cela est , je souhaiterois que la satire & l'amour innocent de ces Bergers , put vous corriger de l'insensibilité dont vous faites vanité.

## FLAMINIA.

J'en serois bien fâchée.

## COLOMBINE.

Vous seriez donc fâchée d'être raisonnable ; car enfin la raison condamne tout ce que vous faites , vous êtes jeune , aimable , spirituelle , ce sont là des fonds que la nature vous a donné pour les faire valoir ; vous avez eû occasion de les bien placer chez Lelio , il vous adoroit , il est bien fait , il a du mérite , il étoit riche ; Vous en falloit-il d'avantage , cependant vous avez abusé de sa tendresse , vous avez détruit vous même le bien que vos charmes vous avoit

## ET LES OYES DE BOCACE. 17

fait trouver , & par une conduite & des sentimens que l'on ne peu trop condamner , vous l'avez réduit à la misère & au désespoir ; il est disparu , tous ses amis & ceux qui l'ont connu , déplorent son malheur , vous seule êtes insensible à son sort.

### ELAMINIA.

Je le plains comme les autres , mais après tout je ne dois pas me punir de ses erreurs. Suis-je la cause des folles dépenses qui ont causé sa ruine ?

### COLOMBINE.

Eh qui donc ? ne les a-t-il pas fait pour tâcher de vous plaire, si vous ne vouliez pas l'en récompenser , deviez-vous les souffrir ?

### FLAMINIA.

En vérité Colombine , tu n'y pense pas de parler comme-tu fais ; rien n'est si naturel à une fille qui a des apas , que le plaisir de plaire , & de jouir de ce sentiment dans toute son étendue , la magnificence de ses amants flatte sa vanité ; les fautes que l'amour leur fait faire , marquent mieux le pouvoir de ses charmes. S'ils étoient plus sages , ils seroient moins amoureux ; au surplus elle n'est point chargée du soin de leur conduite , & par conséquent elle n'en peut être responsable , mais elle a intérêt d'user de tout l'empire que ses attraits lui donnent sur les cœurs.

LE FAUCON.  
COLOMBINE.

Où , mais cet empire nous soume à des devoirs que l'honneur & la reconnoissance exigent des cœurs bienfaits.

## FLAMINIA.

Tu dis là de grands mots qui ne signifient rien ; en quoi consiste l'honneur d'une fille, je te le demande ? n'est-ce pas à se défendre des pièges de l'amour ? doit-elle avoir de la reconnoissance pour les sentimens involontaires que les apas font naître dans les adorateurs ? leur sera-t-elle obligée de l'empresement qu'ils ont de se satisfaire ? & leur doit-elle tenir compte des sacrifices qu'ils ne font qu'à leur propre intérêt ? pour moi je ne vois point d'ennemi plus à craindre que les amans de nôtre siècle, ils abusent des sentimens les plus tendres & des droits les plus sacrés de la nature pour nous perdre ; j'ai vû sur cela des choses qui me font frémir : instruite par l'exemple d'autrui, je tâche de jouir du peu d'apas que le ciel m'a donné, sans m'exposer aux inconviniens qui suivent les engagemens sérieux ; heureusement la nature m'a fait un cœur peu susceptible, je lui en rends grace, puisque mon temperament me fait éviter des pièges dont la seule raison ne pourroit peut-être pas me garantir.



## ET LES OYES DE BOCAËE 19 COLOMBINE.

Je ne prends point le change , vous avez raison , & vous avez tort : je conviens avec vous que les hommes sont dangereux , & vous faites bien de vous en défier , mais malgré la corruption du siècle , il est encore des cœurs bienfaits , qui méritent d'autres sentimens , Lelio est de ce nombre , & vous avez tort , mais très-tort de l'ayoir traité comme vous avez fait.

FLAMINIA.

J'avoüe que Lelio est de tous les hommes que j'ai connu , celui qui m'a paru le plus estimable , & si j'avois été capable d'aimer quelqu'un , scauroit été lui ; la nature a ses caprices en nous formant : elle a fait Lelio tendre , elle m'a fait insensible , ce n'est ni la faute de Lelio ni la mienne , je suis fâchée qu'il en soit la victime.

COLOMBINE.

Eh mort de ma vie , vous me feriez tourner la tête avec vos raisonnemens.

FLAMINIA.

Je crois que tu jures.

COLOMBINE.

Vous me feriez faire pire.

FLAMINIA.

Laissons là tous ces discours inutiles ; & ne songeons qu'à jouir le plus agréablement que nous pourons du peu de tems que nous

avons à rester dans cette solitude : mais je vois une jeune personne , c'est aparamment Silvia.

---

## SCENE III.

FLAMINIA, COLOMBINE,  
SILVIA, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

**Q**U'avez-vous mon enfant , qu'est-ce qui vous a fait peur ?

SILVIA.

C'est un voleur qui me poursuit.

FLAMINIA.

Un voleur !

SILVIA.

Où , je venois vous joindre, car Pierrot m'avoit dit que vous étiez ici, j'ai rencontré un jeune homme qui me siffoit , & qui faisoit semblant de me flater , j'ai eû peur, j'ai fui , & il a couru après moi. Ah le voilà Madame !

ARLEQUIN.

Elle joint sa troupe, je veux les surprendre.

*Il se glisse le long des arbres pour tâcher de les surprendre sans être vu*

ET LES OYES DE BOCACE. 21  
SILVIA.

Voyez voyez Madame, il veut nous surprendre ?

FLAMINIA.

Ne craigniez rien ? il nous siffle , & il semble qu'il ait peur de nous effaroucher , je gage que c'est ce jeune homme qui nous prend pour des Oyes , je veux m'en éclaircir , aprochez mon ami.

ARLEQUIN.

Miséricorde ! des Oyes qui parlent !

*Arlequin épouvanté d'entendre parler des Oyes, se retire sur la pointe des pieds.*

FLAMINIA.

Où allez-vous ?

ARLEQUIN.

Je suis perdu , malheureux que je suis ! pourquoi n'ai-je pas suivi les conseils de mon Maître. ?

COLOMBINE.

Il a peur rout de bon , amusez le ? je vais le surprendre.

FLAMINIA.

Je serois au désespoir s'il m'échapoit , parlez lui ma fille ? vous lui ferez moins de peur que nous.

SILVIA.

Je le veux bien , d'où vient que vous me poursuiviez il n'y a qu'un moment , & que vous me fuyez à présent ?

LE FAUCON.  
ARLEQUIN.

Je vous poursuivois , oh je tremble de tout mon corps ! je n'ai pas la force de parler.

SILVIA.

Aprochez , ne craignez rien ?

COLOMBINE. *Le saisissant.*

Où venez mon ami , on ne vous fera point de mal ?

ARLEQUIN.

Ah ! pour le coup je suis perdu.

COLOMBINE.

N'ayez pas peur mon petit ami.

ARLEQUIN.

Petite, petite mamour , ne me faites point de mal , je ne voulois pas vous en faire.

COLOMBINE.

Et pourquoi donc poursuivez-vous cette petite ?

ARLEQUIN.

Parce que je la trouvois jolle , & je voulois la prendre pour l'aprivoiser.

SILVIA.

Sérieusement il me prenoit pour un oiseau.

FLAMINIA.

Très-sérieusement.

SILVIA.

Que cela est drole , ah , ah , ah !

ET LES OYES DE BOCACE: 13

FLAMINIA. *A Silvia.*

Carezsez le, vous l'apriivoiserez mieux que nous?

SILVIA.

Puisque vous ne me poursuiviez que par amitié, je n'ai plus peur, venez avec nous.

*Elle le flatte, Arlequin ne se sent pas d'aise, & les regarde curieusement.*

ARLEQUIN.

Qui ne croiroit pas que ces animaux là ont de la raison? qu'ils sont aimables. Ah les charmansoyseaux! mais comment diable ont-ils pû apprendre à parler? cela me passe.

SILVIA.

Vous voulez sans doute rire.

ARLEQUIN.

Je neris point, n'êtes vous pas une Oye?

SILVIA.

Moi?

ARLEQUIN.

Oùi vous.

SILVIA.

Ah, ah, ah, qu'il est innocent.

FLAMINIA.

Cette scene est originale, il faut que je m'en donne tout le plaisir; qui vous a donc dit que nous étions des Oyes?

ARLEQUIN.

Mon Maître qui le sçait bien.

## LE FAUCON

FLAMINIA.

Votre Maître est fou, est-ce que des Oyes parlent ?

ARLEQUIN.

C'est ce qui m'étonne.

FLAMINIA.

Il vous a trompé mon enfant.

ARLEQUIN.

Je le crois, mais si vous n'êtes pas des Oyes, qu'elles sortes d'oyseaux êtes-vous donc ?

FLAMINIA.

Nous ne sommes pas des oyseaux, nous sommes des femmes.

ARLEQUIN.

Des femmes, qu'est-ce que cela ?

FLAMINIA.

Ce sont les compagnes des hommes, les hommes & les femmes sont faits pour vivre ensemble, & pour s'aimer.

ARLEQUIN.

Je le crois, car je vous ai aimé d'abord que je vous ai vû, mais si vous êtes les compagnes des hommes, d'où vient que mon Maître n'en a point ?

FLAMINIA.

J'en en sçais rien, mais je vous dis la vérité, nous avons soin des hommes, nous les aimons, c'est nous qui les faisons naître, & qui les élevons.

ARLE.

T LES OYES DE BOCACE. 25

ARLEQUIN.

Oh non vous voulez me tromper.

FLAMINIA.

Pourquoi le croyez-vous ?

ARLEQUIN.

Parce que je sçai bien que les hommes ne naissent point.

FLAMINIA.

Et comment croyez-vous donc être venu au monde ?

ARLEQUIN.

Moi je n'y suis point venu, j'y ai toujours été.

COLOMBINE.

En voilà bien d'un autre.

SILVIA.

Ah qu'il est simple !

FLAMINIA.

Vous vous trompez mon ami, vous y êtes venu, & c'est une femme qui vous y a mis.

ARLEQUIN.

Cela ne peut pas être, car si j'étois venu au monde, je m'en souviendrois bien, autrement je ne suis pas fou.

FLAMINIA.

Je vous dis la vérité, il ne peut y avoir des hommes sans femmes.

ARLEQUIN. *A Sylvia.*

Elle se moque de moi.

LE FAUCON  
SILVIA.

Non, ce qu'elle vous dit est vrai.

ARLEQUIN.

Si cela est ainsi, vous en pouvez faire des hommes aussi bien que les autres, faites-en donc un pour me faire plaisir, & après cela je vous croirai?

COLOMBINE.

Vollà Silvia bien embarrassée.

FLAMINIA.

Ecoutez mon ami, la nature n'a fait les hommes que pour les femmes, & ce n'est que pour plaire aux hommes, qu'elle a donné de la beauté aux femmes.

ARLEQUIN.

C'est donc pour cela qu'elle a fait cette petite si jolie?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Je lui en suis bien obligé, il faut avoüer que la nature a bien de l'esprit, venez, car puisqu'elle vous a faite belle pour me plaire, je veux voir tout ce que vous avez de joli : qu'est-ce que cela?

SILVIA.

Tout beau vous êtes bien hardi, on ne touche pas là.



ET LES OYES DE BOCACE  
ARLEQUIN.

Pourquoi ? cela me fait plaisir.

COLOMBINE.

Il n'est pas dégouté.

SILVIA.

Mais cela ne m'en fait pas à moi.

ARLEQUIN.

Vous avez tort , puisque toutes ces jolies choses vous sont données pour plaire , vous devez être bien aise du plaisir qu'elles me font.

FLAMINIA.

La modestie ne veut pas que Silvia souffre ces libertés.

ARLEQUIN.

Eh de quoi se mêle la modestie ?

FLAMINIA.

Parlons d'autres choses , car les questions à la fin nous embarrasseroient. Quel homme est-ce que vôtre Maître ?

ARLEQUIN.

C'est un fort galand homme, quoiqu'ignorant , puisqu'il vous prenoit pour des Oyes.

FLAMINIA.

Comment le nommez vous ?

ARLEQUIN.

M. Lelio.

FLAMINIA.

Lelio.

ARLEQUIN.

Où Lelio.

## LE FAUCON.

COLOMBINE

Ah Madame, c'est votre amant!

FLAMINIA.

J'en suis toute emuë, y a-t-il long-tems  
que vous le connoissez?

ARLEQUIN.

Depuis un an.

COLOMBINE

C'est lui même, voilà à peu près le tems  
qu'il est disparu.

ARLEQUIN.

Il vint loger chez un Hermite à qui j'é-  
tois, cet Hermite est mort, & je suis à M.  
Lelio depuis ce tems là.

COLOMBINE.

Et cet Hermite, ni lui, ne vous ont ja-  
mais parlé de femmes.

ARLEQUIN.

Non.

FLAMINIA.

Comment viviez-vous ici?

ARLEQUIN.

De la chasse de nôtre Faucon, & des  
fruits de nôtre jardin, Mr. Lelio le  
cultive & je lui ayde.

COLOMBINE.

Le pauvre garçon, cela me fend le cœur.

FLAMINIA.

J'en suis touchée, que vous a-t-il dit de  
nous, quand vous lui en avez parlé?

ET LES OYES DE BOCACE 29  
ARLEQUIN.

Pouf, il m'en a dit tant de mal, qu'il m'a fait peur, & je me serois allé cacher, sans l'amitié que j'ai pour vous.

COLOMBINE.

Il n'en a que trop de raison.

FLAMINIA.

Mais encore que vous a-t-il dit ?

ARLEQUIN.

Mille menteries, il m'a dit que vous étiez les plus dangereux animaux de la nature, que vous lui aviez causé tous ses malheurs, & que j'étois perdu si je venois à vous connoître, que vous étiez faites pour la perte des hommes, enfin que sçais-je, il m'a dit cent sottises de vous.

SILVIA.

Voilà un vilain homme.

ARLEQUIN.

Il est fou.

COLOMBINE.

Pensez-vous qu'il ait tort ?

SILVIA.

Vous le connoissez donc.

FLAMINIA.

Oùi Silvia : je t'avouë Colombine que son état me touche sensiblement, je pardonne à ses malheurs la haine qu'il a pour moi, je veux le voir, tacher de soulager ses peines, & de le consoler.

LE FAUCON.  
COLOMBINE.

Vous ferez bien , je souhaite que la pitié fasse chez vous ce que l'amour n'a pû y faire.

FLAMINIA.

Je suis sensible à son état , je veux le voir , mais sans être connue de lui ; ce jeune homme m'en offre l'occasion , il faut l'emmener avec nous , Lelio ne manquera pas de le venir chercher : je me déguiserai en Berger , je l'entretiendrai sous cet habit , & sous prétexte de lui reprocher l'ignorance où il a laissé vivre ce jeune homme , je veux sonder ses sentimens pour moi , & me justifier d'une manière adroite , car je l'estime sincèrement . & je t'avoue que je suis fâchée qu'il me haïsse.

COLOMBINE.

Aimez-le Madame , il ne vous haïra plus.

FLAMINIA.

Je te l'ai dit mille fois , je ne puis l'aimer , cependant il me fait pitié , & s'il veut se contenter de mon amitié , je tâcherai d'adoucir ses maux dont je suis la cause innocente.

COLOMBINE.

Voyez-le toujours , vous entendrez des veritez qui ne vous plairont guere , mais il est bon que vous les sachiez , & je sou-

ET LES OYES DE BOCACE. 31

haite qu'elles puissent vous corriger.

FLAMINIA.

Ecoutez mon ami , voulez-vous venir avec nous ?

ARLEQUIN.

Oui je ne veux plus vous quitter.

SILVIA.

Venez , nous rirons ensemble.

ARLEQUIN.

Allons , je vous suivrai par tout , je ne veux plus retourner avec mon maître ; je suis fâché qu'il m'ait caché jusqu'à présent qu'il y ait des femmes , je m'imagine que vous me ferez bien plaisir , car j'en ai plus senti depuis que je vous conois , que je n'en avois eû de ma vie.

FLAMINIA.

Tant mieux , suivez-nous , allons songer à mon dégulfement.

*Arlequin les suit avec des transports de joie.*





## ACTE SECOND.

## SCENE PREMIERE.

PIERROT , ARLEQUIN.

PIERROT.

**B**ON , voilà ce jeune innocent qui ne savoit pas qu'il y eut des femmes au monde ah , ah , ah , je ne puis y penser sans rire , qu'alle bête , mais morgué sa bêtise a quelque chose de plaisant : c'est drôle de voir un homme qui aime les filles sans savoir à quoi elles sont propres. Je voulions m'en divartir , car un Chasseur qui avoit de l'esprit , me disoit un jour , si je m'en souviens bien , qu'il y avoit à profiter avec les bêtes , & il me disoit cela à propos de moi.

ARLEQUIN *se parlant à lui-même.*

Qu'est ce donc que ces femmes ? elles me tiennent au cœur , & je ne sai pas pourquoi ; Je voudrois bien trouver quelqu'un qui me l'aprit. Bon , voici Pierrot qui caresse toujours cette petite que j'aime mieux que les autres.

PIERROT.

Je gage que vous rêvez à ces Oyes que

ET LES OYES DE BOCACE 33

vous vouliez prendre tantôt.

ARLEQUIN.

Tu as raison, j'y pense malgré moi, & cela m'embarasse.

PIERROT.

Je le croions bian, ce sont de drôies d'oiseaux que ces oiseaux-là, n'est-ce pas?

ARLEQUIN.

Je n'y comprends rien, toi qui les conois ? aprens-moi ce que c'est.

PIERROT.

Oh tâtigué vous m'en demandez trop, coment faire pour vous bian expliquer ce que c'est qu'une femme : tenez, c'est une bone chose quand le caprice ly prend d'être bonne, & mauvaise quand le caprice ly prend d'être mauvaise.

ARLEQUIN.

Mais encore, à quoi sont-elles propres ?

PIERROT.

A tout morgué : premierement elles sont propres à faire enrager les homes depuis le matin jusqu'au soir, pis à leur faire bian du plaisir, pi à leur être bian utiles, pi à leur être bian contraires, pi à les bian honorer, pi à les bian deshoner, pi.....

ARLEQUIN.

Eh ! coment veux-tu animal, que je puisse comprendre quelque chose à ce galimatias ?

LE FAUCON  
PIERROT.

Cela est pourtant bian clair.

ARLEQUIN.

Oui fort clair, laisse-là tous ces pis, je t'en prie, & dis-moi seulement ce que les homes font des femmes ?

PIERROT.

Je vais vous dire le hic ; l'on s'en fait bian aise.

ARLEQUIN.

Et coment fait on pour s'en faire bien aise ?

PIERROT.

Tatigué qu'il est bête, & que je le ferions bien aise si je ly allions expliquer la manigance de l'amour ; mais non, il vaut mieux ly parler d'autre chose pour ly bian faire entendre cela ( *il hausse la voix* ) on s'en fait bien aise camarade.

ARLEQUIN.

Est ce que tu crois que je suis sourd ?

PIERROT.

Non, mais come vous avez l'entendement tant si peu épais, il est bon de crier fort afin de le faire bian entendre. Or donc vous saurez que pour se faire bian aise auprès d'une fille, il faut premierement la bian aimer, ensuite il faut s'en faire bian aimer, tant y a qu'après cela le reste va de ly même.



ET LES OYES DE BOCACE. 35  
ARLEQUIN.

Eh ! coment fait-on pour se faire bien  
aimer ?

PIERROT.

Morgué cela n'est pas facile à expliquer ;  
pour le bian comprendre il faut d'abord sa-  
voir que l'amour est une chose où l'on ne  
comprend rian.

ARLEQUIN.

Me voila bien avancé.

PIERROT

Oui , car ce n'est pas le tout d'être biau &  
bian fait, ce n'est itout pas le tout d'être laid  
& mal fait , riche ou pauvre , d'avoir de  
l'esprit ou de n'être qu'un sot, avec tout ce-  
la on plaît & on déplaît , & je ne savons pas  
pourquoi.

ARLEQUIN.

Que veut dire tout cela ?

PIERROT.

Ca veut dire clair comme le jout que  
l'amour est un caprice , & que je ne com-  
prenons rian du tout à la maniere dont il  
patricote les hommes avec les femmes.

ARLEQUIN.

Je le crois , car pour moi je t'assure que  
jen'ai pas compris un mot de tout ce que tu  
m'as dit.

PIERROT.

J'ons eu pourtant bian de la peine pour

vous doner avec esprit une explication claire de l'amour.

ARLEQUIN.

Tu nommes donc une explication claire celle où l'on n'entend rien?

PIERROT.

Sans doute, car j'expliquons ce que j'ons dans l'esprit qui est l'amour où je ne comprenons rien, ainsi pour que mon explication soit aussi claire que mon esprit, il faut que vous n'y compreniez rien itout.

ARLEQUIN.

Que le Diable t'emporte avec tes explications.

PIERROT.

Je somes bian fâché que l'amour ne soit pas plus clair afin de vous l'expliquer plus clairement : mais voici Silvia, j'alons ly faire l'amour en votre presence, peut-être que vous l'aprendrez mieux come cela.

ARLEQUIN.

Volons.

---

## SCENE II.

PIERROT, SILVIA, ARLEQUIN.

PIERROT.

Bon jour Silvia.

ET LES OYES DE BOCACE. 17

SILVIA *fâchée.*

Bonjour.

ARLEQUIN.

Cette mine refroignée qu'elle te fait, est-ce une marque d'amour ?

PIERROT.

Non, ce n'est qu'un caprice.

ARLEQUIN.

Bonjour Silvia.

SILVIA.

Ah ! bonjour Arlequin.

ARLEQUIN à *Pierrot*.

Cet air d'amitié est-il de l'amour ?

PIERROT.

Non, ce n'est qu'un caprice. Qu'as-tu Silvia, on diroit que tu es fâchée ?

SILVIA.

Je n'ai rien, laisse-moi.

ARLEQUIN.

Cela est-il tendre ?

PIERROT.

Morgué non, ce n'est qu'une fantaisie ; mais je l'alons faire changer.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous Silvia, on diroit que vous êtes fâchée ?

SILVIA.

Moi je serois bien fâchée de l'être contre vous.



LE FAUCON.  
ARLEQUIN à Pierrot.

Est-ce par un caprice qu'elle m'a dit cela?

PIERROT.

Oui ; mais je ly en alons doner un autre ;  
écoute Silvia , tu n'es qu'une capricieuse ;  
un autre s'en fâcheroit , mais je t'aimons ,  
& je ne voulons qu'en rire.

SILVIA.

Laisse-moi tu me fatigue.

*Il joue grossierement avec elle , elle le rebute ;  
Arlequin l'imité , elle reçoit ses caresses avec dou-  
ceur.*

PIERROT.

[ Morgué ce n'est que moi qui te fatigue ,  
ce drôle là ne te fatigue pas.

*Il veut la baiser , elle lui donne un soufflet.  
Arlequin qui l'imité dans tout ce qu'il fait la  
baise , & elle en rit.*

Cela n'est pas bien.

SILVIA à Arlequin.

Vous êtes bien hardi.

ARLEQUIN.

C'est que je vous fais l'amour , & que  
j'apprens à le faire de Pierrot.

SILVIA.

Vous aprenez à faire l'amour de Pierrot.

PIERROT.

Oui , je sones son maître.

ET LES OYES DE BOCACE. 32

ARLEQUIN.

Ce qu'il vous dit est vrai.

SILVIA.

Si vous voulez vous faire aimer , ne prenez point de ses leçons.

ARLEQUIN.

Il faut bien que j'en prene , car je ne sais pas faire l'amour moi.

SILVIA.

Vous faites mieux l'amour que lui.

ARLEQUIN.

Moi ?

SILVIA.

Oui vous.

PIERROT.

Morgué cela ne vaut rien.

ARLEQUIN.

Vois Pierrot je fais mieux l'amour que toi , ah , ah , ah.

PIERROT.

J'enrage , écoute Silvia tu me fâches ; quel plaisir prend tu de me bouter en colère ?

SILVIA.

Laisse-moi en repos.

*Arlequin continue à la caresser , elle reçoit avec plaisir ses caresses qu'il fait remarquer à Pierrot.*

ARLEQUIN.

Vois vois Pierrot come j'ai bien appris à faire l'amour , ah , ah , ah : vois vois vois , ah , ah , ah.



LE FAUCON  
PIERROT.

Morqué je voions que je ne voions rien  
qui me plaise.

SILVIA.

Je ne m'en soucie gueres, il est plus agrea-  
ble que toi , & je l'aime mieux.

PIERROT.

Je ne sômes pourtant pas si ignorant.

SILVIA.

Je ne sai qu'y faire , son ignorance est  
moins bête que ton savoir , & elle me plaît  
davantage.

ARLEQUIN.

Entens-tu Pierrot, elle m'aime mieux que  
toi , ah , ah , ah.

PIERROT.

A la parfin cela me boute de mauvaise  
humeur , & je me fâcherai tout de bon.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi ?

PIERROT.

Parce que je ne voulons pas que vous ly  
fassiez l'amour.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc m'aprenois-tu à le faire ?

PIERROT.

Ce n'étoit pas pour elle , & si vous conti-  
nuez à me fâcher , je ( *il le menace.* )

ARLEQUIN.

Eh !

ET LES OYES DE BOCACE. 41  
PIERROT.

Tirez-vous d'ici pour votre profit, car quand je somes en colere, je somes pis qu'un lyon. (*Il veut aracher Silvia à Arlequin.*)

ARLEQUIN.

Attens je vais te payer de ton impertinence. (*Il le bat & l'oblige à prendre la fuite.*))

PIERROT.

Je m'en vais, mais tu le payeras; cela est rldicule: morgué je ly ont donné là une belle leçon: je somes la dupe de mon esprit & j'enrage. (*à Silvia qui rit.*) Tu ris, cela n'est pas bian, mais je t'en ferons repentir.

---

SCENE III.

ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

**P**Ar di voila un grand belitre, il m'apprend à faire l'amour, & ensuite il se fâche parce que je l'ai bien appris.

SILVIA.

Il est insupportable, & vous avez bien fait de le chasser.

ARLEQUIN.

Je suis bien aise que vous m'almiez mieux que lui, cela m'aidera à profiter de vos le-

çons, car ce n'est plus que de vous que je veux apprendre à faire l'amour.

SILVIA.

De moi ?

ARLEQUIN.

Oui je sens que je profiterai bien si vous voulez m'instruire.

SILVIA.

Et coment voulez vous que je puisse vous instruire ?

ARLEQUIN.

Faites-moi l'amour, j'apprendrai come cela ce qu'il faut que je fasse.

SILVIA.

Mais je ne le sai pas moi.

ARLEQUIN.

Vous ne savez pas faire l'amour ?

SILVIA.

Non.

ARLEQUIN.

Tantpis, cependant Pierrot vous a donné des leçons.

SILVIA.

Lui ; ah je vous assure qu'avec de telles leçons j'ignorerois l'amour toute ma vie !

ARLEQUIN.

Mais lorsque je les repetois avec vous ces leçons, vous les trouviez jolies.

SILVIA.

Oh, c'est autre chose, les vôtres me fesoient plaisir.



ET LES OYES DE BOCACE. 43  
ARLEQUIN.

Si cela est ainsi, je serai votre maître.

SILVIA.

Comment vous y prendrez-vous ?

ARLEQUIN.

La chose est bien facile, on m'a dit que pour bien faire l'amour il faut commencer par bien aimer.

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Et ensuite qu'il faut se faire bien aimer.

SILVIA.

Vous avez raison.

ARLEQUIN.

Or je vous aime de tout mon cœur ; ainsi voila la moitié de la chose faite : il ne me reste donc qu'à me faire aimer de vous , ce qui me sera bien aisé, puisque mes leçons vous font plaisir.

SILVIA *à part.*

Il est tout à fait aimable.

ARLEQUIN.

Que dites-vous ?

SILVIA.

Je dis que vous avez raison , je crois même que vos leçons ont déjà fait effet , car je sens que je vous aime.

ARLEQUIN.

Bon bon , voila qui va à merveille , nous

somes bien plus avancé que nous ne croions : ma foi : coment morbleu le principal est déjà fait , car Pierrot m'a dit que lorsque l'on s'aimoit bien , le reste alloit de lui-même. A propos dites-moi ce que c'est que le reste ?

( *Silvia souriant & tournant la tête.* )

SILVIA.

Je n'en fais rien.

ARLEQUIN.

Ni moi non plus ; nous voila bien embarrassés : coment pourons-nous le deviner ? car pour moi je vous declare que je n'en fais pas davantage.

SILVIA.

Ne parlons pas de cela.

ARLEQUIN.

Eh bien laissons-le là jusqu'à ce que nous l'ayons deviné : j'y penserai tant que peut-être je l'atraperai à la fin. Mais voici mon maître , celui qui me disoit que vous étiez des Oyes.

SILVIA.

Celui-là ?

ARLEQUIN.

Oui il vouloit me faire croire que vous étiez des oiseaux dangereux que l'on n'avoit jamais pû aprivoiser : faites-moi bien des caresses pour lui faire voir sa sottise. ( *ils se caressent.* )

SCENE IV.

LELIO, SILVIA, ARLEQUIN.

LELIO.

**A** Rlequin m'est échapé, & je ne doute pas qu'il ne soit allé chercher ces femmes, il en avoit trop d'envie, elles étoient dans ces lieux à ce qu'il m'a dit. Justement, je ne me suis pas trompé : le voila avec une Bergere, il me paroît qu'elle l'a déjà aprivoisé. Que fais-tu ici ?

ARLEQUIN.

- Je cherche à me faire manger de cet Oye. Oh l'ignorant qui prend des femmes pour des oiseaux, qui a peur du plus joli animal du monde & du plus doux ; voyez voyez comme elle est mechante ?

LELIO.

Ah pauvre malheureux où est-tu tombé ?

ARLEQUIN.

Je suis fort bien tombé ; j'ai fait une bonne chasse, & ce petit Ortolent est bien dodu.  
( *Il joue avec elle.* )

LELIO.

Ces forests n'ont point de bêtes plus sauvages ni plus dangereuses.

Je ne suis point une bête, & vous êtes plus sauvage que les bêtes dont vous parlez, de me traiter come vous faites.

ARLEQUIN.

Elle a raison.

LELIO.

Allez ma mie, je n'ai rien à vous répondre : (à *Arlequin*) suis-moi.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas.

LELIO.

Allons, M. le libertin, venez à la maison; je vous apprendrai si l'on me désobéit impunément.

*Il le prend & l'entraîne de force.*

ARLEQUIN.

Je veux rester icy.

LELIO.

Marcheras-tu ?

SILVIA.

Cela est bien vilain de prendre les gens de force, je vais appeler nos Bergers qui vous le feront bien rendre.

LELIO.

Alez retrouver vos Compagnes & laissez ce jeune home en repos, il n'est pas fait pour vous.

SILVIA.

Arlequin

ET LES OYES DE BOCACE. 47  
ARLEQUIN.

Silvia.

SYLVIA.

Quoi ! vous me quittez comme cela :

ARLEQUIN.

J'en suis bien fâché , mais je ne suis pas  
le plus fort.

SILVIA.

Au secours , au secours , au voleur !

ARLEQUIN.

Oüy , criez bien fort.

---

S C E N E. V.

FLAMINIA *déguisée en Berger*, LELIO,

ARLEQUIN, SILVIA.

FLAMINIA.

Qu'est-ce que ce bruit-là , qu'avez-vous  
Sylvia ?

SILVIA.

Ce vilain homme qui emmene Arlequin de  
force.

FLAMINIA.

Pourquoi lui faites-vous cette violence ?

LELIO.

Je n'ai point de compte à vous rendre.

# LE FAUCON FLAMINIA.

Ce jeune home s'est retiré chez-nous, & le droit d'hospitalité ne nous permet pas de vous l'abandonner sans sçavoir auparavant les droits que vous avez sur lui ?

LELIO.

Ce sentiment est juste , & je veux bien y répondre : ce jeune home est à mon service, il s'étoit échapé , je le retrouve , & je le ramene.

FLAMINIA.

Ah , ah ! Vous êtes donc ce bon maître qui l'a laissé dans une ignorance si profonde qu'il n'a pas même sçû jusqu'à ce jour qu'il y eût des femmes.

ARLEQUIN.

Il a raison , & vous devriez en mourir de honte.

SILVIA.

Ah ! le méchant maître.

LELIO.

Oüy , c'est moi qui le lui ai caché par des vûes de sagesse qui vous sont inconnûes.

FLAMINIA.

Vous avez raison de dire qu'elles me sont inconnûes ; j'ai crû jusqu'à present que la nature étoit sage & qu'il n'y avoit rien à reformer à l'ordre qu'elle a établi dans les choses, mais je vois bien que vous êtes plus habille qu'elle, ah, ah , ah ! je ne puis m'em-  
pêcher

ET LES OYES DE BOCACE. 49  
pêcher de rire du zèle qui vous oblige à  
priver ce pauvre innocent des plus grandes  
douceurs de la vie.

ARLEQUIN.

Vous avez raison.

LELIO.

Vous parlez avec bien de l'esprit pour un  
Berger.

FLAMINIA.

Aussi ne l'ai-je pas toujours été , & tel  
que vous me voyez , je suis homme de con-  
dition.

LELIO.

Vous.

FLAMINIA.

Oüy , moy.

LELIO.

Vous me surprenez , mais si ce que vous  
me dites est vrai , par qu'elle aventure ou par  
quel caprice avez-vous choisi ce genre de  
vie.

FLAMINIA.

Un amour malheureux m'y a réduit.

LELIO.

Un amour malheureux dites vous ? cette  
circonstance excite ma curiosité , peut-on  
savoir coment cela est arivé ?

FLAMINIA.

Jé vous le dirai de bon cœur si la chose  
peut vous faire plaisir.

# LE FAUCON LELIO.

Je vous en ferai obligé.

*L'attention de Lelio pour ce que va dire Flaminia, l'empêche de voir les mouvemens d'Arlequin ; Silvia en profite, elle fait signe à Arlequin qui se salue avec elle sans être aperçu.*

## FLAMINIA.

J'ai aimé une jeune personne aimable ; mais qui n'étoit point faite pour aimer ; si j'avois eu moins de prévention & d'aveuglement, j'aurois connu l'inutilité de mes soins, & l'insensibilité naturelle de son cœur ; nous aimons à nous séduire nous-mêmes dans les choses que nous désirons avec ardeur, j'ai cru pouvoir la déterminer par ma magnificence ; je n'ai rien épargné pour cela, mais l'on ne va pas loin du train que j'alois : j'ai eu bientôt consumé ma fortune ; me voyant sans ressource, j'ai voulu faire expliquer mon amante, mais Dieu que je me suis trompé ! elle m'a déclaré que je ne devois rien espérer d'elle, qu'elle vouloit conserver jusqu'à la fin son cœur & sa liberté : jugez de mon desespoir, je m'y suis abandonné, j'ai quitté la partie, & ne pouvant plus subsister dans le monde, je me suis réfugié dans ces bois, où sous un nom inconnu, je me suis fait Berger : voilà, Monsieur, mon histoire en peu de mots.



ET LES OYES DE BOCACE. 35  
LELIO.

Cela est plaifant , vous venez de faire la mienne en faifant la votre , j'ai aimé comme vous la plus ingrâte des femmes ; comme vous je me fuis ruiné , & le defefpoir m'a conduit comme vous dans ces forefts où je ne fubfifte que de la chaffe.

FLAMINIA.

J'admire le raport de nos destinées & de nos erreurs ; convenez Monsieur que nous avons été bien fous , & que fi nous fommes malheureux , ce n'est que par notre faute.

LELIO.

Vous avez raifon , il faut être fou pour s'atacher aux femmes , elles ne font dignes que de mépris.

FLAMINIA.

Elles ont leurs défauts comme nous avons les nôtres , & tout bien examiné , je trouve qu'elles valent bien les hommes.

LELIO.

Pouvez-vous dire cela ?

FLAMINIA.

Pourquoi ne le dirai-je pas ? les vertus & les foibleffes leur font distribuées à peu près comme à nous. Est ce plus leur faute que la nôtre , fi malheureufement pour l'humanité la dofe des foibleffes eft toujours la plus forte ?

LE FAUCON  
LELIO.

Non , mais l'expérience nous apprend qu'une femme n'est qu'un composé de foiblesses : si c'est la faute de la nature , on doit se défier d'un être qu'elle a formé dans sa mauvaise humeur.

FLAMINIA.

Malgré votre chagrin , vous ne pouvez disconvenir que leur commerce est aimable & utile.

LELIO.

Il est seducteur.

FLAMINIA.

Il façonne les hommes.

LELIO.

Il en fait des colifichets ou des fous comme vous & moi.

FLAMINIA.

Je vois bien que vous êtes trop piqué pour leur rendre justice.

LELIO.

Flaminia m'a appris à la rendre à son sexe , c'est le nom de la personne que j'ai aimé , la nature l'a partagée de tous les défauts du cœur , & pour la rendre plus dangereuse , elle les a cachez chez elle sous toutes les grâces du corps & de l'esprit.

FLAMINIA.

Mais encore quel est son crime ?

ET LES OYES DE BOCACE. 53  
LELIO.

L'ingratitude la plus noire ; je l'ai aimée de l'amour le plus sincere , j'ai tout sacrifié pour elle , & j'ai toujours trouvé un cœur insensible que rien n'a pu toucher.

FLAMINIA.

Ne confondons point l'amour & la reconnaissance , ce sont des choses bien différentes ; la reconnaissance est un devoir sur lequel les passions ne doivent point influencer ; l'amour au contraire est une passion qui ne dépend pas de nous de faire naître , & nous n'en devons qu'à ceux qui nous en ont donné , ainsi Flaminia peut être reconnoissante sans avoir de l'amour.

LELIO.

Mais vous qui faites de si savantes analyses des sentimens, jugez-vous sur ces regles, de ceux de votre amante ?

FLAMINIA.

Oui , la passion que j'ai eu pour elle ne m'a pas ébloui jusqu'au point de m'empêcher de lui rendre justice ; la liberté est le premier de nos biens , elle a sçu défendre la sienne contre tous les efforts que mon amour a fait pour la lui ravir , ainsi elle a été plus forte & plus sage que moi , j'en juge par tous les maux que cette malheureuse passion m'a causée.

LELIO.

Cela est fort plaisant , j'avois crû sote-

## LE FAUCON

ment qu'elle avoit tort de vous avoir si mal traité ; mais vous éclairez ma raison , & quant à vos lumieres , j'approuve autant sa conduite que je la condamnois.

FLAMINIA.

Elle m'a été contraire , mais dans le fond je ne la trouve pas si condamnable.

LELIO.

Au contraire elle est très-louable, je conçois même que vous devez lui savoir bon gré de la misere où elle vous a réduit , le monde & ses plaisirs pouvoient vous corrompre ; la bonne chere alterer votre santé ; trop de commoditez , vous plonger dans le luxe & la molesse : ces choses & mille autres inconvéniens qui naissent des richesses, pouvoient vous nuire , mais cette bonne & sage amie y a mis bon ordre.

FLAMINIA.

Votre hironie est ici assez mal placée ; quest-ce que mes erreurs ont de comun avec la persone que j'ai aimé , doit-elle être responsable de mes fautes où elle n'a jamais eu de part ? tout ce qui lui en revient , c'est le chagrin de voir les malheurs où ma conduite m'a plongé , & de savoir qu'elle en est la cause innocente.

LELIO.

Ainsi vous êtes fort content d'elle ?

ET LES OYÉS DE BOCACÉ. 55  
FLAMINIA.

J'aurois voulu de la tendresse, je ne pouvois être heureux sans cela, mais son cœur n'y étoit pas propre, c'est ma faute de m'être obstiné dans un amour qui ne pouvoit que me rendre malheureux.

LELIO.

J'admire votre flegme, il m'impatiente; mais malgré cela je vous trouve heureux d'avoir pu renoncer aux femmes sans conserver pour elles ni désir ni ressentiment, vous en êtes plus tranquille.

FLAMINIA.

Qui vous a dit que j'ai renoncé aux femmes, j'en serois bien fâché, j'aime trop à jouir de la vie?

LELIO.

Quoi! vous vous y jouez encore?

FLAMINIA.

Sans doute, mais c'est en homme sensé; je n'ai plus de ces passions effrenées qui font dépendre toute notre félicité d'un seul objet, je suis à présent aussi coquet & volage que j'étois autrefois constant; je vais de belle en belle, & je ne m'arrête aux plus aimables qu'autant qu'il le faut pour m'amuser.

LELIO.

Eh de grace, dites-moi avec qui vous exercez ces nouveaux talens dans ces deserts?

LE FAUCON  
FLAMINIA.

Avec de jeunes bergeres , elles ont moins de grace que les femmes du monde , mais elles ont plus de naturel , cela m'aide à dissiper mes ennuis : si vous m'en voulez croire vous suivrez mon exemple.

LELIO.

Moi ?

FLAMINIA.

Oui vous.

LELIO.

J'irois dans ces bois faire le coquet avec des jeunes Bergeres ?

FLAMINIA.

Sans doute.

LELIO.

Il me faudroit bien aussi apprendre à jouer du chalumeau & à faire des Eglogues à l'exemple de ces premiers hommes que la Grece nous vante , qui ne s'occupant que du soin de leurs troupeaux , fesoient retentir les forests & échos de la Sicile de leurs amours & de leurs chansons champêtres.

FLAMINIA.

Pourquoi non ?

LELIO.

Ah , ah , ah , je vous admire.

FLAMINIA.

Ecoutez , le conseil que je vous donne n'est pas si mauvais , l'amour est encore ca-

# ET LES OYES DE BOCACE. 57

ché dans le fond de votre cœur sous des traits qui vous le font méconnoître, & c'est lui-même qui vous tourmente sous une forme nouvelle ; si vous le voulez banir, cherchez comme moi quelque autre amusement, c'est le seul moyen de vous guerir & d'adoucir vos peines.

LELIO.

Je vous suis bien obligé de l'avis, si c'est l'amour qui regne encore dans mon cœur, je suis vengé de lui & de Flaminia, puisque leurs idées qui m'étoient autrefois si chères, ne m'inspirent que de l'horreur & du mépris ; adieu Monsieur, je vous laisse entretenir les échos de ces bois de vos tendres sentimens, je vais jouir en secret de la belle découverte que vous m'avez fait faire, & offrir ma haine pour Flaminia sur le noir autel de l'amour hideux qui, selon vous, regne encore dans mon ame. Arlequin, Arlequin ? il m'est échapé.

FLAMINIA.

Ecoutez, Monsieur ?

LELIO.

Je n'ai pas le tems, ces idées m'ennuyent & me fatiguent. Adieu, je cours chercher mon valet.

## SCENE VI.

FLAMINIA *seule.*

**V**oilà donc cet amant que j'ai vu si tendre & si soumis, qui juroit de m'aimer éternellement. Ce parjure n'a donc aujourd'hui que de la haine & du mépris pour moi, j'en suis dans une confusion & une colere que j'ai peine à retenir.

## SCENE VII.

FLAMINIA, COLOMBINE.

FLAMINIA.

**A**H Colombine, tu me vois outrée ;  
Lelio, l'injuste Lelio !

COLOMBINE.

Je viens de l'apercevoir qui emmene Arlequin, il m'a paru furieux.

FLAMINIA.

Tu le détesterois si tu avois entendu notre conversation, il m'a acablé d'opprobres dans le tems que touchée de son état je cherchois à le soulager, & que je m'abaissois jusqu'à vouloir me justifier auprès de lui.



ET LES OYES DE BOCACE. 59  
COLOMBINE.

Je l'avois prévu.

FLAMINIA.

Je t'avoue que je suis piquée au vif , je  
veux m'en venger.

COLOMBINE.

Vous venger Madame ! & de quoi ?

FLAMINIA.

De la haine qu'il a pour moi : il est plaisant , par où l'ai je meritée cette haine ?

COLOMBINE.

Vous l'avez meritée par votre insensibilité.

FLAMINIA.

Il est vrai que je n'ai jamais eu d'amour pour lui , mais je ne l'ai jamais haï.

COLOMBINE.

Bon , elle est piquée ; voilà le caractère des femmes , les mépris de Lelio feront ce que son amour n'a pu faire : profitons de ce moment. Lelio n'est pas si condamnable que vous le croiez, les circonstances qui ont suivi ces dédains ne le justifient que trop ; tout ce qui m'étonne , c'est que vous soiez si sensible à la haine qu'il vous marque : est ce que dans le fond son amour vous flatoit ?

FLAMINIA.

Non , mais sa haine me choque.

COLOMBINE.

Eh pourquoi ? à votre place j'en serois

bien aise : vous ne l'aimez pas, vous ne voulez pas l'aimer , vous avez cependant pitié de ses malheurs , ce sentiment est pénible pour vous , la haine vous en délivre , & celle vous doit tranquiliser.

FLAMINIA.

Je sens ta malice , mais je n'en suis pas la dupe , je verrois avec plaisir l'indifference de Lelio , & j'ai toujours fait ce que j'ai pu pour le ramener à ce point , mais la haine & ses mépris dont il ose se vanter hautement m'offensent avec raison , parce que je ne les ai pas mérités : c'est un ingrat & un homme injuste qui me doit d'autres sentimens.

COLOMBINE.

Vous avez raison Madame , & Lelio pousse les choses trop loin.

FLAMINIA.

Je veux l'en faire repentir.

COLOMBINE.

Helas n'est-il pas assez malheureux !

FLAMINIA.

Il l'est trop , mais cela ne me satisfait pas.

COLOMBINE.

Que vous faut-il donc ?

FLAMINIA.

Qu'il m'aime encore , & que je le voye à mes pieds desavouer tout ce qu'il m'a dit.

COLOMBINE.

J'en doute :

ET LES ROYES DE BOCACE. 77  
FLAMINIA.

Et moi je n'en doute pas , je veux lui faire voir qu'il n'est pas facile de sortir de mes fers lorsqu'on y est une fois entré : viens m'habiller , je vai envoyer Pierrot pour lui apprendre que je suis ici , & que je veux le voir .

COLOMBINE.

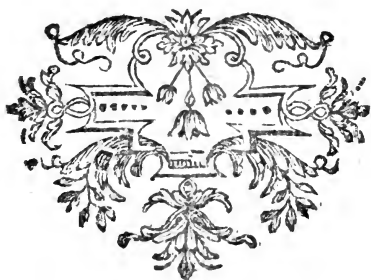
Vous avez raison , oui Madame , il faut punir ces cœurs rebelles qui croient pouvoir impunément s'échaper de nos chaînes , ils sont bien plaisans ma foi.

FLAMINIA.

Suis-moi.

COLOMBINE.

Voilà qui va à merveille , & si je ne me trompe , l'amour fera le dénouement de cette aventure.





## ACTE TROISIEME.

## SCENE PREMIERE.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

Te voilà bien réveur, qu'as-tu ?

ARLEQUIN.

Je suis fâché contre vous.

LELIO.

Eh pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que vous me retenez ici malgré moi, &amp; que je m'y ennuie.

LELIO.

Tu ne t'y ennuióis pas autrefois.

ARLEQUIN.

J'étois un ignorant alors, je croiois qu'il n'y avoit rien qui valût mieux que la chasse & vous; mais depuis que j'ai vû des femmes je, eh, eh (*il pleure.*)

LELIO.

Tu éprouves les peines que je voulois t'éviter, juge par ce que tu souffre, combien les femmes sont dangereuses.

## ET LES OYES DE BOCACE. 63

ARLEQUIN.

Vous me disiez tantôt que c'étoit des Oyes , à présent vous voulez me persuader qu'elles sont cause du chagrin que j'ai de ne les pas voir , tandis que c'est vous seul qui m'en empêchez ; allez , je ne vous croirai plus.

LELIO.

Cependant tu n'as jamais eu un si grand besoin de mes conseils.

ARLEQUIN.

Je vous en quitte de bon cœur, je n'ai besoin que de Silvia.

LELIO.

Mais que lui trouves-tu de si agreable ?

ARLEQUIN.

Tout : elle ne peut remuer le bout de son pied sans me faire plaisir ; si elle rit , elle répand la joie dans mon ame , elle me charme même quand elle fait la mine à Pierrot.

LELIO.

Et si elle rioit à Pierrot , & qu'elle te fit la mine , la trouverois-tu bien aimable ?

ARLEQUIN.

Elle m'aime trop pour cela.

LELIO.

Qu'en fais-tu ?

ARLEQUIN.

Je le fai parce qu'elle me l'a dit.

LE FAUCON  
LELIO.

Net'y fie pas, les femmes ne disent jamais  
ce qu'elles pensent.

ARLEQUIN.

Silvia dit la verité, je le sai bien moi.

LELIO.

Quel est ton garant ?

ARLEQUIN.

Sa petite bouche qui est trop charmante  
pour faire une trahison.

LELIO.

Eh pauvre innocent !

ARLEQUIN.

Je ne suis pas si innocent que vous le croiez ;  
j'ai appris à Silvia à faire l'amour que je ne  
conoissois pas, & mes leçons lui ont fait plai-  
sir.

LELIO.

Que veut-il donc dire ? Tu as donné des  
leçons d'amour à Silvia ?

ARLEQUIN.

Oui, & les plus jolies du monde : vous  
en auriez été charmé : je fesois comme cela  
& puis comme cela ; je l'embrassois, elle  
me donnoit de petits soufflets qui me fai-  
soient un plaisir charmant, en sorte que pour  
l'obliger à continuer je jouois toujours plus  
fort, & ensuite ah, ah, ah.

LELIO.

Eh bien ensuite.

T LES OYES DE BOCACE 35  
ARLEQUIN.

Ensuite je la baisois , & cela me faisoit le plus grand plaisir du monde.

LELIO.

Fort bien , à ce que je vois tu es un grand maître.

ARLEQUIN.

Assurément , mais ce souvenir me rend encore plus triste.

LELIO.

Tâche de dissiper ces illusions qui ne sont que des pièges que tes passions te tendent pour te rendre malheureux.

ARLEQUIN.

J'aime mieux croire Silvia que vous , j'y trouve plus de plaisir.

LELIO.

Ecoute mon ami ? je conçois avant toi tout ce que les femmes ont d'aimable , mais c'est cela même qui les rend dangereuses , j'en ai fait une triste experience , & tel que tu me vois , j'ai aimé de l'amour le plus vif & le plus sincere qui fut jamais.

ARLEQUIN.

Ah , ah , vous avez aussi fait l'amour ?

LELIO.

Oui , pour mon malheur.

ARLEQUIN.

Et qui vous l'avoit appris ?

LE FAUCON  
LELIO.

L'amour même, c'est-à-dire ce penchant naturel qui nous porte vers les femmes en general, & que la beauté, ou des nœuds secrets que nous ne conoissions point, déterminent vers un objet particulier.

ARLEQUIN.

Fort bien, c'est donc aussi l'amour qui m'a instruit ?

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Je lui en fai bon gré, il m'a appris là une fort jolie chose.

LELIO.

Ah malheureux tu n'en conois pas le danger comme moi !

ARLEQUIN.

Mais encore quel mal vous a-t-il fait ?

LELIO.

Tous ceux qu'il pouvoit me faire.

ARLEQUIN.

Vous verrez que vous aurez appris à faire l'amour aussi sotement que Pierrot, & que c'est pour cela que vous n'avez pas réussi.

LELIO.

Je ne puis m'empêcher d'en rire.

ARLEQUIN.

Voions, comment faisiez-vous ?



ET LES OYES DE BOCACE. 67  
LELIO.

Je fesois tout ce que pouvoit faire le plus tendre & le plus fidele de tous les amans, fêtes, plaisirs, petits soins, empressements, caresses, enfin je n'ai rien negligé pour me faire aimer, mais tout cela m'a été inutile.

ARLEQUIN.

Vous voiez donc bien qu'il faut que vous ayez fait les choses de mauvaise grace, si vous les aviez fait comme moi, on vous auroit d'abord aimé.

LELIO.

Tu crois donc que je suis homme à faire les choses de mauvaises graces ?

ARLEQUIN.

Oui, car lorsque vous me donnez des soufflets, vous me faites mal & j'en pleure, ceux de Silvia au contraire me font plaisir & j'en ris ; vous voiez donc bien que vous faites mal les choses, car dans le fond ce ne sont que des soufflets de part & d'autre.

LELIO.

Tu te laisse entraîner aux malheurs que je voulois t'éviter ; aprens par mon experience les dangers où tu t'expose. Je suis né avec beaucoup de bien, & je vivrois encore dans l'abondance sans une femme qui m'a réduit dans le déplorable état où tu me vois.

ARLEQUIN.

Comment a-t-elle fait cela ?

LE FAUCON  
LELIO.

En abusant de tous les sentimens de tendresse & de fidelité que j'avois pour elle.

ARLEQUIN.

C'étoit une méchante créature , & vous avez eu tort de l'aimer.

LELIO.

Elle étoit belle , & je me suis laissé séduire par ses charmes, mais j'ai bien appris à mes dépens que les graces que j'admirois en elle n'étoient que des dehors séducteurs qui me cachotent un cœur plein d'ingratitude , & dont la cruauté formoit seule le caractère.

ARLEQUIN.

Pardi il falloit que vous eussiez perdu l'esprit pour aimer une si méchante femme : dites-moi un peu , comment avez-vous pu vous en défaire ?

LELIO.

La misere m'a tiré de ses chaines.

ARLEQUIN.

C'est un assez vilain secours.

LELIO.

Après avoir consommé toute ma fortune, je me suis réfugié dans ces bois chez l'hermite de qui je t'ai reçu ; tu vois la triste vie que j'y mene.

ARLEQUIN.

Je vous trouve encore bienheureux d'être sorti de ses mains. Vous faites fort bien de

ET LES OYES DE BOCACE. 65

la haïr , comme je fais fort bien d'aimer Silvia qui est aussi bonne que celle-la est méchante ; je l'aime davantage depuis que je sais qu'elle vaut mieux que les autres , car auparavant je croiois que toutes les femmes étoient également bonnes.

LELIO.

Me voilà bien avancé , n'ai-je pas bien employé ma Rethorique ?

ARLEQUIN.

Oh , voici Pierrot , celui qui fait si sotte-ment l'amour.

---

S C E N E II.

LELIO , ARLEQUIN , PIERROT ,

ARLEQUIN.

Où as-tu laissé Silvia ?

PIERROT.

Tatigué , comme vous avez l'appetit ouvert , je l'ons laissée dans nos cabanes qui se moque bien de vous , (*à part*) je veux me venger.

ARLEQUIN.

Elle se moque de moi , dis-tu ?

PIERROT.

Assurement , est-ce que vous avez été assez simple pour croire qu'elle vous aimoit ?

LE FAUCON  
ARLEQUIN.

Sans doute je l'ai crû, ne me l'a-t-elle pas dit devant toi ? PIERROT.

Ah, ah, ah, que vous êtes innocent ! alle n'en faisoit semblant que pour rire & se moquer de votre bêtise, alle a dit comme cela, quand vous avez été parti, que ce garçon est bête ! il croit de bonne foi que je l'aimons, parce que comme je voulions, disoit elle, me divartir de son innocence, je faisions semblant de le trouver aimable, afin de me mieux moquer de ly, sur cela toutes nos filles se sont mis à rire de vous, & je nous sommes divartis comme des Rois à vos dépens, ah, ah, ah !

ARLEQUIN.

Ecoutes, si tu ne change de discours, je t'assomme. PIERROT.

Si vous voulez que je vous trompons, comme Silvia ; je le ferons volontiers, vous n'avez qu'à dire. LELIO.

Il a raison ( *à part* ) cecy vient tout à propos, je veux en profiter pour tâcher de le défabuser des femmes.

ARLEQUIN.

Seroit-il possible que Silvia pût me trahir ? LELIO.

Tu le vois. ARLEQUIN.

J'enrage, mais non, je ne puis le croire, c'est ce drôle qui invente cela pour se ven-

ET LES OYES DE BOCACE. 74

ger de ce que l'on m'aime mieux que lui.

PIERROT.

Je vous disons la vérité, & vous le verrez bien vous-même ; elle se moque tout ouvertement de vous ; elle me disoit tantôt : as-tu vû Pierrot ? Comme cet innocent croit bien faire l'amour, py elle rioit comme une folle, disant comme cela, qu'elle n'avoit jamais vû une si grande bête.

LELIO.

Voilà qui est bien vilain à Silvia.

ARLEQUIN.

Je suis au desespoir, la scelerate ! C'étoit donc pour me trahir qu'elle faisoit semblant de m'aimer ?

PIERROT.

Sans doute, les femmes sont toujours comme cela, (*à part*) bon, voilà qui va bien.

ARLEQUIN.

Ah, la maudite espece !

LELIO.

Tu vois à présent si j'avois tort, lorsque je te disois de te défier d'elle.

ARLEQUIN.

Oüy, mon cher maître, vous avez raison, je ne veux jamais aimer de femmes, & je les fuirai autant que vous ; je veux aller trouver Silvia & lui dire bien des injures pour me venger. LELIO.

Garde t'en bien, ce seroit lui donner oc-

caſion de te tromper encore ; elle feroit ſemblant de t'aimer , pour continuer à te joier & à ſe divertir de ta ſimplicité & de ta bonne foi.

PIERROT.

Morgué que vous connoiſſez bien les femmes , cela arriveroit comme vous le dites.

ARLEQUIN.

Que je ſuis malheureux ! ( *Il pleure.* )

LELIO.

Conſole-toi , mon ami , tu es encore bien heureux de la connoiſtre avant que d'être engagé davantage , il t'en coûtera moins pour te guerir , & quelques jours d'abſence effaceront tout cela de ton eſprit.

ARLEQUIN.

Je me ſouviendrai toujours d'elle malgré moi , car je ſens que je ne puis m'empêcher d'y penſer.

LELIO.

Cela te paſſera , je te le promets , tu n'a qu'à ne la plus voir.

ARLEQUIN.

Je veux la voir encore une fois pour lui dire que je la haïs , & que ce n'étoit que pour me moquer d'elle que je faiſois ſemblant de l'aimer.

LELIO.

Non , mon enfant , la fuite eſt le ſeul remède à ton mal.

PIERROT.

Bon , morgué voila qui va bien. La balle  
choſe

ET LES OYES DE BOCACE. 75

chose que l'esprit ! Faisons à présent notre commission : ce n'est pas le tout, Monsieur, je sommes icy pour faire une ambassade auprès de vous, de la part d'une belle Dame qui vous connoît, & qui m'envoie vous dire qu'elle vient souper avec vous.

LELIO.

Une Dame qui vient souper avec moi ?  
Et qui est-elle ?

PIERROT.

Elle se nomme Mademoiselle Flaminia ; elle a appris d'Arlequin que vous étiez icy.

LELIO.

Juste Ciel, qu'entens-je ?

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous ?

LELIO.

Je ne sçai où j'en suis, mon cher Arlequin, Pierrot.

ARLEQUIN.

Qu'a-t-il fait ?

LELIO.

Il m'anonce la plus terrible nouvelle que je pouvois recevoir.

ARLEQUIN.

Ce coquin-là est fait aujourd'huy pour en donner de mauvaises, ôtes-toi d'icy, messager de malheur ?

PIERROT.

Je ne sommes point un messager de mal-

D.

heur , & morgué ce n'est point une mauvaise nouvelle que d'annoncer une belle Dame.

ARLEQUIN.

Si ce n'est que cela , il n'y a pas de quoi se fâcher.

LELIO.

Cette Dame dont il parle est cette même femme dont j'étois amoureux , & qui a causé tous mes malheurs.

ARLEQUIN.

Misericorde ! sauvons-nous.

LELIO.

Je le devrois , mais je n'en ai pas la force.

ARLEQUIN.

Venez , je vous porterai.

LELIO.

Ote-toi de là.

PIERROT.

Quels diable de vartigaux !

LELIO.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Monsieur.

LELIO.

Que lui donnerons-nous ? je n'ai rien.

ARLEQUIN.

Tant mieux.

LELIO.

Comment tant mieux ?

ARLEQUIN.

Sans doute ; puisqu'elle est cause que vous



ET LES OYES DE BOCACE. 75

n'avez plus rien, je serois charmé, si j'étois à votre place, de la faire mourir de faim pour me venger d'elle.

LELIO.

Que tu fais peu ce que c'est que d'aimer, lorsque tu parle comme tu fais.

ARLEQUIN.

Je le fai bien, mais je ne suis pas fou ; j'aimois Silvia, parce que je la croiois bonne ; à present que je sai qu'elle ne vaut rien, je ne lui donnerois pas cela.

LELIO.

Tu ne fais ce que tu dis, si elle paroissoit, tu changerois bientôt de langage.

ARLEQUIN.

Ah que non, je ne suis pas si sot, je voudrois qu'elle vint, vous veriez ; mais dites-moi un peu, tout le mal que vous m'avez dit de cette Flaminia, n'est-ce point par hazard un conte d'Oyes ?

LELIO.

Tout ce que je t'en ai dit n'est que trop vrai.

ARLEQUIN.

Vous avez donc perdu l'esprit ?

LELIO.

Tu as raison : Ciel comment me tirerai-je de cet embarras !

ARLEQUIN.

Ce pauvre homme me fait pitié : écoutez ;

Dij

il est bien facile de se tirer de ce pas , délogerons au plus vîte , & emportons notre Faucon.

LELIO.

Tu me fais venir une bonne pensée : oui , va prendre le Faucon , & toi Pierrot va vîte vers Flaminia , & dis-lui que je l'atens avec impatience.

PIERROT.

Je m'y en alons ( *à part* ) voilà bian du bruit pour rian.

### SCENE III.

LELIO , ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

**A**h, ah, ah, que j'aurai de plaisir quand elle viendra , & qu'elle trouvera les moineaux dénichéz. Allons vîte ?

LELIO.

Oui , vas prendre le Faucon & tue-le ?

ARLEQUIN.

Eh !

LELIO.

Ne m'entens-tu pas ? je te dis de le tuer.

ARLEQUIN.

Pourquoi faire ?

LELIO.

Pour donner à souper à Flaminia , puis-

ET LES OYES DE BOCACE. 77

que je n'ai pas autre chose.

ARLEQUIN.

Eh si donc , vous voulez rire ?

LELIO.

Je parle très-sérieusement : fais ce que je te dis ?

ARLEQUIN.

Mais songez-vous bien que nous n'avons que cet oiseau pour nous aider à vivre , & que si nous le tuons , il faudra ensuite mourir de faim.

LELIO.

Qu'importe , la vie m'est à charge , je n'ai plus que ce sacrifice à faire à Flaminia , il faut l'achever

ARLEQUIN.

Si vous êtes las de vivre , je ne le suis pas moi ; souvenez-vous bien de tous les maux que cette femme vous a faits , peut-être que cela vous mettra en colere , comme je m'y mets lorsque je pense que Silvia ne fesoit semblant de m'aimer que pour se moquer de moi.

LELIO.

Je suis trop foible.

ARLEQUIN.

Là mon petit maître , rappez votre raison , & croiez votre pauvre Arlequin qui n'est pas si fou que vous.

LELIO.

Tout cela est inutile.

LE FAUCON  
ARLEQUIN.

Que maudit soit les femmes , vous aviez bien raison de dire qu'elles sont dangereuses ; malheureux que nous sommes ! pour-quoi nous ont-elles découverts ?

LELIO.

Tu en es la cause , c'est de toi que Flaminia a sçu que j'étois dans ces lieux : si tu avois suivi mes conseils , tu nous aurois évité tous ces chagrins.

ARLEQUIN *à part.*

Si j'ai fait la faute je la réparerai , le Faucon ne mourra point , je vais le prendre & me sauver avec jusqu'à ce que cette méchante femme s'en soit allée : mais je vois Silvia ; bon , il me vient une bonne pensée qui pourra le rendre plus sage. Ecoutez mon maître , je ne pouvois rien comprendre à l'amour lorsque Pierrot me l'expliquoit , & je l'ai d'abord appris en le voyant faire : or , puisque vous ne pouvez apprendre à vous mettre en colère par ce que je vous dis , je vais me fâcher contre Silvia , peut-être l'apprendrez-vous mieux comme cela.

LELIO.

Il a plus de résolution que moi , j'en rougis.

S C E N E I V.

SILVIA, ARLEQUIN, LELIO.

SILVIA.

**B**onjour Arlequin , nous venons vous voir , & j'ai pris les devans pour avoir ce plaisir avant les autres.

*Arlequin détourne la tête d'un air de mépris ,  
Silvia continue.*

Qu'avez-vous donc , d'où vient que vous me recevez si mal , est-ce que vous ne m'aimez plus ?

ARLEQUIN.

Non , je ne vous ai jamais aimé , & je n'en ferois semblant que pour me moquer de vous.

SILVIA.

Comment vous me trahissiez donc ?

ARLEQUIN.

J'en suis incapable , c'est vous qui me trahissiez , je n'en savois rien , & mon ignorance étoit la cause que je vous aimois de bonne foi ; mais à présent que je sai que vous vous moquez de moi , je veux aussi me moquer de vous pour me venger.

SILVIA.

Arlequin ?

LE FAUCON  
ARLEQUIN.

Laissez-moi.

SILVIA.

C'est donc tout de bon ?

ARLEQUIN.

Comment, si c'est tout de bon ? ah je vous en assure ! je ne veux jamais entendre parler de vous.

SILVIA.

Ni moi de vous ; allez vous êtes un ingrat qui ne méritez pas l'amitié que j'avois pour vous. *(elle pleure.)*

LELIO.

Il a plus de cœur que moi , j'en suis honneur.

ARLEQUIN.

Quoi Silvia vous pleurez !

LELIO.

Ahi.

SILVIA.

Où je pleure , il n'est pas permis de me traiter comme vous faites ; ne vous ayant jamais fait que des amitiés que vous ne méritez pas.

ARLEQUIN.

Ecoutez Silvia , je ne me fâche pas pour vous faire pleurer , mais seulement parce que vous vous êtes moquée de moi , & que cela m'a mis en colere.

LELIO.

Il se radoucit , ma foi j'en suis bien aise.

ET LES OYES DE BOCACE. 85  
SILVIA.

Qui vous a dit que je me suis moquée de vous ? cela n'est pas vrai.

ARLEQUIN.

Cependant Pierrot me l'a assuré, demandez-le à mon maître ?

LELIO.

Oui , Pierrot le lui a dit en ma presence.

SILVIA.

Pierrot est un menteur , il est fâché de ce que je vous aimois , & de ce que je ne l'aime pas ; c'est pour cela qu'il vous fait ces contes.

ARLEQUIN.

Monsieur, je crois qu'elle a raison : croiez-vous qu'elle me trompe ?

LELIO.

Non, je la crois de bonne foi : oh la plaisante chose que l'esprit humain, il n'y a qu'un moment que je fesois tous mes efforts pour les brouiller , & à présent je tâche à les racomoder.

ARLEQUIN.

Puisque c'est Pierrot qui se moquoit de moi & non pas vous , je suis bien fâché de ce que je vous ai dit ; faisons la paix.

SILVIA.

Vous ne le meritez guere , mais je suis bonne , & je vous le pardonne.

ARLEQUIN.

Et moi aussi je vous pardonne.

D'w

*Il se joue innocemment avec elle, elle y répond; pendant ce temps-là Lelio a les bras croisez, en homme occupé des reflexions caustiques & plaisantes que sa situation & celle de ces jeunes gens lui font faire.*

LELIO.

J'admire le changement soudain qui s'est fait chez moi ; grand Dieu que l'homme est foible ! peut on compter sur les résolutions & sur les jugemens ?

ARLEQUIN.

Vous ne vous en irez pas si tôt ?

SILVIA.

Non , je souperai ici avec Mademoiselle Flaminia.

ARLEQUIN.

Quoi , vous venez souper ici ?

SILVIA.

Oui , n'en êtes-vous pas bien aise ?

ARLEQUIN.

J'en suis charmé. Monsieur ?

*I tire son maitre par la manche*

LELIO.

Que veux-tu ?

FLAMINIA.

Il faut tuer le Faucon.

LELIO.

Eh pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que Silvia soupe ici.

LELIO.

Ah nous y voilà ! le pauvre oiseau n'a plus



ET LES OYES DE BOGACE. 83

de protecteur. Mais tu n'y pense pas , tu me disois toi-même il n'y a qu'un moment que j'étois fou de le vouloir tuer.

ARLEQUIN.

Il est vrai , mais je ne savois pas alors que Silvia en mangeroit.

LELIO.

Tu fais à present comme alors que nous ne subsistons que de la chasse , & que si la folle passion qui nous aveugle nous oblige à nous en priver , nous sommes exposez à mourir de faim dans ces bois.

ARLEQUIN.

N'importe , nous ferons comme nous pourrons , il faut donner à souper à Silvia.

LELIO.

Mais pourras-tu te résoudre à tuer un animal que tu aimois tant ?

ARLEQUIN.

Oh oui , parce qu'il ne sera pas malheureux d'être croqué par la petite dent de Silvia : allons , venez Silvia.

---

SCENE. V.

LELIO *seul.*

J'E ne puis m'empêcher de rire du ridicule jeu que fait ici la foiblesse & la mienne ;

la scène qui vient de se passer montre bien le cœur humain ; nous ne condamnons dans les autres que les passions que nous n'avons pas ; lorsque nos passions changent , nos jugemens changent de même : delà vient que nous aprouvons le soir ce que nous avons condamné le matin : puisque je ne puis jouir de ma raison que pour contenter mes folles , l'arrivée de Flaminia m'en offre un beau champ.

---

## SCENE VI.

LELIO, FLAMINIA.

LELIO.

**P**AR quelle aventure , Madame , l'infortuné Lelio vous revolt-il encore ? est-il possible qu'il vous reste quelque souvenir de lui ?

FLAMINIA.

Le hazard m'en a procuré l'occasion ; j'aurois beaucoup mieux aimé le devoir à votre souvenir ; ne me suis-je point trop flattée , Monsieur , lorsque j'ai crû que vous auriez autant de plaisir de me revoir que j'en ai de vous retrouver.

LELIO.

Mes sentimens vous sont trop connus pour que vous puissiez douter du plaisir

ET LES OYES DE BOCACE. 25

que je ressens , que n'ai-je autant de raison  
d'être persuadé de ce que vous me dites ?

FLAMINIA.

La démarche que je fais en est une assez  
grande preuve , mais je doute que vous y  
foyez sensible , je sçai trop que vous me  
haïssez.

LELIO.

Je vous haïs !

FLAMINIA.

Oùi , & si cela n'étoit pas , auriez vous  
pris le parti que vous avez pris sans me con-  
sultez , m'auriez-vous caché jusqu'à présent  
votre retraite ; vous êtes le plus cruel des  
hommes , puisque vous n'avez voulu faire  
usage de ma sensibilité que pour me faire  
regreter votre perte , & me jeter dans de  
mortelles inquietudes sur votre sort.

LELIO.

Seroit-il bien possible qu'il eût pû vous  
intéresser ?

FLAMINIA.

En doutez-vous ?

LELIO.

Je n'en douterai plus si vous m'en assurez.

FLAMINIA.

Et moi je doute de tout ce que vous m'avez  
jamais dit ; vous me juriez autrefois un  
amour éternel ; je ne vous demandois que  
de l'estime & que de l'amitié , infidèle à vos

fermens & à tout ce que j'exigeois de vous, au lieu de l'amour que vous me promettiez, de l'estime & de l'amitié que je vous demandois, vous n'avez pour moi que de la haine & du mépris.

LELIO.

Juste Ciel ! Pouvez-vous le dire, Madame ?

FLAMINIA.

Et vous, pouvez-vous le désavouer après me l'avoir dit à moi-même dans ces forêts, où je vous ai entretenu sous l'habit d'un Berger.

LELIO.

Oh Ciel ! Quoi c'étoit vous ?

FLAMINIA.

Oùi, c'étoit moi, qui sensible à vos malheurs, vous cherchois pour me justifier, & vous donner des marques de mon estime & de mon amitié; jugez par les sentimens que j'ai trouvé chez vous si les miens étoient bien placez, & si vous les meritiez.

LELIO.

Non, Madame, j'en suis indigne, je ne mérite que votre haine; je ne vous alléguerai point icy que tous les excès où vous m'avez vû tomber ne sont que les suites des maux qui troublent ma raison, je ne veux point me justifier, il faut céder à mon sort qui veut que je sois la victime de tous mes

ET LES OYES DE BOCACE. 87

Sentimens pour vous ; adieu , Madame ,  
vous ne me verrez de votre vie.

FLAMINIA.

Arrestez , Lelio , je vois bien que votre  
cœur est innocent , je suis fâché de vous  
en avoir parlé.

LELIO.

Vous êtes trop genereuse , Madame.

FLAMINIA.

Je vous rends justice , je suis veritable-  
ment touchée de l'état où je vous vois.

LELIO.

Ah , Madame , que la vie me seroit che-  
re, si mon amour ne vous étoit plus odieux ?

FLAMINIA.

Il ne me l'a jamais été , mais je vous l'ay  
toujours dit , mon cœur est incapable d'a-  
mour , ainsi ne lui en demandez point en  
échange. Il est reconnoissant & sincere, &  
vous en pouvez sûrement attendre la plus  
constante des amitez ; des cœurs bien faits  
ne peuvent-ils pas s'aimer sans y mêler de  
l'amour ?

LELIO.

Je vois bien , Madame , que mes maux  
sont sans remede , tout ce que vous faites  
pour les adoucir ne fait que les redoubler.

FLAMINIA.

Ne serez-vous jamais raisonnable ? Ecou-  
rez-moi ? Il faut nous voir , de deux choses  
il en arrivera une , ou je vous rendrai plus

sage , ou vous me rendrez plus sensible ; depuis que je ne vous ai vû j'ai pris du goût pour la solitude , c'est ce qui m'a engagé à acheter une Terre dans ce voisinage , où j'allois lorsque ma Chaise s'est cassée en passant dans ces Bois , je m'y amuse de la lecture & de la chasse ; venez-y avec moy , j'aime surtout la Chasse du vol ; Arlequin m'a dit que vous vous y plaisiez & que vous aviez dressé un Faucon excellent , vous voudriez bien me donner le plaisir de le voir voler.

LELIO.

Vous voulez voir voler mon Faucon ?

FLAMINIA.

Je vous en prie.

LELIO.

Arlequin , Arlequin ?

ARLEQUIN..

Monsieur.

LELIO..

Viens vite ?

ARLEQUIN..

Je n'ay pas encore fait.

COLOMBINE, *entrant.*

Il va venir ; bon jour , Monsieur , je suis charmée de vous revoir.

LELIO.

Bon jour , ma chere Colombine , je te suis bien obligé. Viendras-tu, malheureux ?

ET LES OYES DE BOCACE. 39  
ARLEQUIN.

Dans un moment.

LELIO.

Traître , si tu me donnes la peine de t'aller chercher.

ARLEQUIN , *entrant.*

Pardi , vous êtes bien pressé , je n'ai eu que le tems de le tuer.

LELIO.

Juste Ciel , que je suis malheureux !

FLAMINIA.

Qu'avez-vous , Lelio ?

LELIO.

Je suis au desespoir.

FLAMINIA.

Eh de quoi ?

LELIO.

Mon Faucon qu'Arlequin vient de tuer ; je n'avois que cet Oyseau qui pût vous faire plaisir , & le voila mort.

FLAMINIA.

Et pourquoi ce garçon l'a-t-il tué ?

LELIO.

Apprenez tous mes malheurs , & les horreurs de ma situation ; je ne subsistois que par la Chasse de cet Oyseau , c'étoit ma seule ressource & tout ce qui me restoit dans le monde , vous m'avez fait demander à souper , je n'avois rien à vous donner , & il étoit trop tard pour chasser ; dans cette

## LE FAUCON

extrémité je l'ai fait tuer comme le dernier sacrifice que je pouvois vous faire ; mais comme je dois être la victime de tout ce que je fais pour vous , il arrive que je vous prive de la seule chose que j'avois & qui pouvoit encore vous faire plaisir.

## COLOMBINE.

Hélas , le pauvre garçon , je ne puis m'empêcher de pleurer !

## FLAMINIA.

Je suis vaincuë , Lelio , mes yeux s'ouvrent , & je me repens de toutes les injustices que je vous ai faites , l'amour attendoit ce dernier sacrifice pour vous donner mon cœur ; recevez-le avec ma main , je vous offre l'un & l'autre sincèrement.

## COLOMBINE.

Ah, Madame , la bonne action que vous faites-là !

## LELIO

Quels transports imprévûs succèdent à ma douleur , n'est-ce point un songe qui me séduit , vous m'aimez , Madame ?

## FLAMINIA.

Oùï , Lelio , & de tout mon cœur.

## LELIO.

Je suis le plus heureux des hommes.

## COLOMBINE.

Je pleure de joye.

## FLAMINIA.

Je ne puis aussi retenir mes larmes ; Lelio ;



ET LES OYES DE BOCACE. 91

Oublions le passé & ne songeons plus qu'à  
vivre heureux ensemble.

LELIO.

Mon cœur & mon esprit sont absorbés  
par la joye. Je ne puis vous exprimer ce que  
je ressens.

COLOMBINE.

Et moi, Monsieur, je suis charmée, je  
vous ai pleuré souvent & je pleure encore  
du plaisir de vous voir heureux.

LELIO.

Je te suis bien obligé, ma chère Colom-  
bine.

FLAMINIA.

Vous devez l'aimer, la pauvre fille s'est  
toujours intéressée pour vous, & ce n'est  
pas la faute si vous n'avez pas été heureux  
jusqu'icy.

LELIO.

Je n'oublierai jamais les obligations que  
je lui ai.

ARLEQUIN.

D'où vient que vous êtes si content ?

LELIO.

Flaminia m'aime, Arlequin, & je l'é-  
pouse.

ARLEQUIN.

Vous l'épousez, dites-vous, & cela vous  
fait plaisir ?

LELIO.

Oùi, cela met le comble à ma félicité. 2

LE FAUCON  
ARLEQUIN.

Dites-moi , n'est-ce pas-là par hazard le  
reste de l'amour ?

LELIO.

Oùil , c'est-là où il doit aboutir.

COLOMBINE.

Et où il jouë souvent de son reste.

ARLEQUIN.

Silvia , Silvia ?

SILVIA.

Que voulez-vous , Arlequin ?

ARLEQUIN.

J'ai trouvé le reste de l'amour que nous  
cherchions tantôt , venez que je vous épou-  
se.

SILVIA.

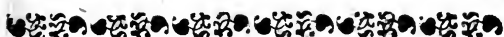
Oh , cela ne se fait pas ainsi.

ARLEQUIN.

Mon maître ne fait pourtant pas autre-  
ment.

FLAMINIA.

Ne te mets pas en peine Arlequin , je vous  
marierai ensemble , si vous vous aimez  
bien , & j'aurai soin de vous , je veux que  
Silvia vienne avec moi , elle est trop aimable  
pour passer sa vie dans les Bois , je vous  
dois faire du bien par reconnoissance de  
ceux que vous m'avez procurez ; que l'on  
fasse avancer les Bergers qui m'ont accom-  
pagnée dans ces lieux. Mes enfans , je me  
marie avec Monsieur qui m'aime depuis  
long-tems, vous avez donné occasion à mon  
bonheur , prenez part à ma joye.



## DIVERTISSEMENT.

DIALOGUE EN ITALIEN  
& en François.

**S**Emprer instabile è l'amore  
*La costanza non gli piace,*  
*Per tenere il dio fugace*  
*Fra diletti lo avvolgete,*  
*E non sol lo fermarete*  
*Mà sarà vostro leguace.*



Fixez l'amour par des douceurs,  
Pour arrêter son inconstance,  
Semez tous ses pas de fleurs.



*Bambino è l'amore.*



Les plaisirs par d'aimables nœuds  
Le soumettront à votre empire.



*Se ride l'amore*  
*Fù lieto ogni core.]*



Qui fait l'art de les faire rire,  
Dispose à son gré de ses feux.

---

## VAUDEVILLE.

Je voudrois que ce Dieu charmant  
Voulut encore m'instruire

Du grand art de vous faire rire ;  
Et d'amuser innocemment :  
Je ne cherche que la nature ,  
S'il le Parterre est satisfait ,  
Vos mains m'en donneront l'augure ,  
Aplaudissez je suis au fait.

---

### APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des  
Sceaux *le Faucon & les Oyes de Bocace*, *Comé-  
die* ; les deux Contes m'ont paru maniés avec  
beaucoup d'art & d'agrément, & ne faire ensem-  
ble qu'un sujet simple & intéressant. Fait à Paris  
ce 15. Fevrier 1725.

HOUDAR DE LA MOTTE.

---

### PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ;  
ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE ; A nos  
amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos  
Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes or-  
dinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Pre-  
vôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieu-  
tenans Civils & autres nos Justiciers qu'il ap-  
partiendra, SALUT. Notre bien amé le Sieur  
DE LILLE Nous ayant fait remontrer qu'il sou-  
haiteroit faire imprimer & donner au Public un  
Ouvrage de sa composition, qui a pour titre,  
*Le Faucon & les Oyes de Bocace*, s'il nous plaisoit  
lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce neces-  
saires, A CES CAUSES, voulant traiter favora-  
blement ledit Sieur Exposant, nous lui avons

permis & permettons par ces Presentes , de faire  
imprimer ledit Livre en tels volumes , forme ,  
marge , caractère , conjointement ou séparément ,  
& autant de fois que bon lui semblera , & de le  
vendre , faire vendre & debiter par tout notre  
Royaume pendant le tems de six années consecu-  
tives , à compter du jour de la date desdites Pre-  
sentes. Faisons desdites à toutes sortes de per-  
sonnes de quelque qualité & condition qu'elles  
soient , d'en introduire d'impression étrangere  
dans aucun lieu de notre obéissance ; comme  
aussi à tous Libraires , Imprimeurs & autres ,  
d'imprimer , faire imprimer , vendre , faire ven-  
dre & debiter , ni contrefaire ledit Livre en tout  
ni en partie , ni d'en faire au uns extraits sous  
quelque prétexte que ce soit , d'augmentation ,  
correction , changement de titre ou autrement ,  
sans la permission expresse & par écrit dudit Ex-  
posant , ou de ceux qui auront droit de lui , à pei-  
ne de confiscation des exemplaires contrefaits ,  
de quinze cens livres d'amende contre chacun  
des contrevenans dont un tiers à nous , un tiers à  
l'Hôtel Dieu de Paris , l'autre tiers audit Expo-  
sant , & de tous dépens , dommages & interêts ;  
A la charge que ces Presentes seront enregis-  
trées tout au long sur le Registre de la Com-  
munauté des Libraires & Imprimeurs de Paris ,  
& ce dans trois mois de la date d'icelles ; que  
l'impression de ce Livre sera faite dans notre  
Royaume , & non ailleurs , en bon papier , & en  
beaux caractères , conformément aux Regle-  
mens de la Librairie ; & qu'avant que de l'ex-  
poser en vente , le manuscrit ou imprimé qui  
aura servi de copie à l'impression dudit Livre ,  
sera remis dans le même état où l'Approbation  
y aura été donnée , ès mains de notre très-cher  
& féal Chevalier , Garde des Sceaux de France ,  
le Sieur Fleuriau d'Armenonville ; & qu'il en sera

ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité du contenu des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-deuxième jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cens vingt-cinq, & de notre regne le dixième. Par le Roy, en son Conseil,

CARPOT.

*Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N. 190. fol. 159. conformément au Règlement de 1723. qui fait défenses Art. IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'Article CVIII. du même Règlement. A Paris le 6. Mars 1725.*

Signé, BRUNET, Syndic.

# L'ISLE DES ESCLAVES.

COMÉDIE

*en un Acte ,*

REPRESENTÉE POUR LA PREMIERE  
fois par les Comédiens Italiens du Roy,  
le Lundy 5. Mars 1725.



A PARIS,

Chez { NOEL PISSOT, Quay des Augustins, à la  
descente du Pont-neuf, à la Croix d'or.  
PIERRE DELORMEL, rue du Foin,  
à Sainte Gèneviève.  
FRANÇOIS FLAHAUT, Quay des Augustins,  
au coin de la rue Pavée, au Roy de Portugal.

---

M. D C C. X X V.

*Avec Approbation, & Privilege du Roy.*



A C T E U R S.

IPHICRATE.

ARLEQUIN.

EUPHROSINE.

CLEANTHIS.

TRIVELIN.

DES HABITANS DE L'ISLE.

*La Scene est dans l'Isle des Esclaves.*







# L'ISLE DES ESCLAVES.

C O M E' D I E.

*Le Théâtre représente une Mer & des  
Rochers d'un côté , & de l'autre  
quelques Arbres & des Maisons.*



## SCENE PREMIERE.

IPHICRATE s'avance tristement sur le  
Théâtre avec ARLEQUIN.



IPHICRATE après avoir  
sôûpiré.

Arlequin ?

ARLEQUIN avec une bouteille de vin  
qu'il a à sa ccinture.

Mon Patron.

A ij

I P H I C R A T E,

Que deviendrons-nous dans cette Isle?

A R L E Q U I N.

Nous deviendrons maigres , étiques , & puis morts de faim : voilà mon sentiment & nôtre histoire.

I P H I C R A T E,

Nous sommes seuls échappés du naufrage ; tous nos Camarades ont péri , & j'en-vie maintenant leur sort.

A R L E Q U I N.

Hélas ! ils sont noyés dans la mer , & nous avons la même commodité.

I P H I C R A T E.

Dis-moi ; quand nôtre Vaisseau s'est brisé contre le Rocher , quelques-uns des nôtres ont eu le temps de se jeter dans la Chaloupe ; il est vrai que les vagues l'ont enveloppée , je ne sçai ce-qu'elle est devenue ; mais peut-être auront-ils eu le bonheur d'aborder en quelque-endroit de l'Isle , & je suis d'avis que nous les cherchions.

A R L E Q U I N,

Cherchons , il n'y a pas de mal à cela ; mais reposons-nous auparavant pour boire un petit coup d'eau-de-vie : j'ai sauvé ma

## DES ESCLAVES. 5

pauvre bouteille , la voilà ; j'en boirai les deux tiers , comme de raison , & puis je vous donnerai le reste.

IPHICRATE.

Eh , ne perdons point de temps , suis-moi , ne négligeons rien pour nous tirer d'ici ; si je ne me salue , je suis perdu , je ne reverrai jamais Athènes , car nous sommes dans l'Isle des Esclaves.

ARLEQUIN.

Oh , oh ! qu'est-ce que c'est que cette Race-là ?

IPHICRATE.

Ce sont des Esclaves de la Grece révoltés contre leurs Maîtres , & qui depuis cent ans sont venus s'établir dans une Isle , & je crois que c'est ici : tiens , voici sans doute quelques-unes de leurs Cases ; & leur coûtume , mon cher Arlequin , est de tuer tous les Maîtres qu'ils rencontrent , ou de les jeter dans l'Esclavage.

ARLEQUIN.

Eh ! chaque Païs a sa coûtume : ils tuent les Maîtres , à la bonne-heure , je l'ai entendu dire aussi ; mais on dit qu'ils ne font rien aux Esclaves comme moi.

IPHICRATE.

Cela est vrai.

A iij

L' I S L E  
ARLEQUIN.

Eh ! encore vit-on.

I P H I C R A T E.

Mais je suis en danger de perdre la liberté & peut-être la vie ; Arlequin , cela ne te suffit-il pas pour me plaindre.

ARLEQUIN *prenant sa bouteille pour boire.*

Ah ! je vous plains de tout mon cœur , cela est juste.

I P H I C R A T E.

Suis-moi donc ?

ARLEQUIN *siffle.*

, Hu , hu , hu.

I P H I C R A T E.

Comment donc , que veux-tu dire ?

ARLEQUIN *distrain chante.*

Tala ta lara.

I P H I C R A T E.

Parles donc , as-tu perdu l'esprit , à quoi penses-tu ?

ARLEQUIN *riant.*

Ah , ah , ah , Monsieur Iphicrate , la drôle d'aventure ; je vous plains , par ma foi , mais je ne sçaurois m'empêcher d'en rire.

IPHICRATE *à part les premiers mots.*

(Le Coquin abuse de ma situation, j'ai mal fait de lui dire où nous sommes.)  
Arlequin, ta gaieté ne vient pas à propos, marchons de ce côté.

ARLEQUIN.

J'ai les jambes si engourdies.

IPHICRATE.

Avançons, je t'en prie.

ARLEQUIN.

Je t'en prie, je t'en prie; comme vous êtes civil & poli; c'est l'air du País qui fait cela.

IPHICRATE.

Allons, hâtons-nous, faisons seulement une demi-lieuë sur la Côte pour chercher notre Chaloupe, que nous trouverons peut-être avec une partie de nos gens; & en ce cas-là, nous nous rembarquerons avec eux.

ARLEQUIN *en badinant.*

Badin, comme vous tournez cela.

( *Il chante* )

L'Embarquement est divin

Quand on vogue, vogue, vogue;

L'Embarquement est divin

Quand on vogue avec Catin.

A iiii

IPHICRATE *retenant sa colere.*

Mais je ne te comprends point , mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Mon cher Patron , vos complimens me charment ; vous avez coûtume de m'en faire à coups de gourdin qui ne valent pas ceux-là , & le gourdin est dans la Chauloupe.

IPHICRATE.

Eh ne sçais-tu pas que je t'aime ?

ARLEQUIN.

Oùï ; mais les marques de vôtre amitié tombent toujours sur mes épaules , & cela est mal-placé. Ainsi tenez , pour ce qui est de nos gens , que le Ciel les benisse ; s'ils sont morts , en voilà pour long-temps ; s'ils sont en vie , cela se passera , & je m'en goberge.

IPHICRATE *un peu ému.*

Mais j'ai besoin d'eux , moi.

ARLEQUIN *indifféremment.*

Oh cela se peut bien , chacun a ses affaires ; que je ne vous dérange pas.

IPHICRATE.

Esclave insolent !

ARLEQUIN *riant.*

Ah ah, vous parlez la Langue d'Athènes, mauvais jargon que je n'entens plus.

IPHICRATE.

Méconnois-tu ton Maître, & n'es-tu plus mon Esclave.

ARLEQUIN *se reculant d'un air sérieux.*

Je l'ai été, je le confesse à ta honte; mais va, je te le pardonne: les hommes ne valent rien. Dans le païs d'Athènes j'étois ton Esclave, tu me traitois comme un pauvre animal, & tu disois que cela étoit juste, parce que tu étois le plus fort: Eh bien, Iphicrate, tu vas trouver ici plus fort que toi; on va te faire Esclave à ton tour; on te dira aussi que cela est juste, & nous verrons ce que tu penseras de cette justice-là, tu m'en diras ton sentiment, je t'attens-là. Quand tu auras souffert, tu seras plus raisonnable, tu sauras mieux ce qu'il est permis de faire souffrir aux autres. Tout en iroit mieux dans le monde, si ceux qui te ressembloient recevoient la même leçon que toi. Adieu, mon ami, je vais trouver mes Camarades & tes Maîtres.

(*Il s'éloigne.*)

IPHICRATE *au desespoir, courant  
après lui l'épée à la main.*

Juste Ciel ! Peut-on être plus malheureux & plus outragé que je le suis ? Misérable , tu ne mérites pas de vivre..

ARLEQUIN.

Doucement ; tes forces sont bien diminuées , car je ne t'obéis plus , prens-y garde.







## SCENE II.

*Trivelin avec cinq ou six Insulaires arrive conduisant une Dame & la Suivante, & ils accourent à Iphicrate qu'ils voyent l'épée à la main.*

TRIVELIN faisant saisir & desarmer  
Iphicrate par ses gens.

**A** Rrêtez, que voulez-vous faire ?

IPHICRATE.

Punir l'insolence de mon Esclave.

TRIVELIN.

Votre Esclave ? vous vous trompez, & l'on vous apprendra à corriger vos termes. *( Il prend l'épée d'Iphicrate & la donne à Arlequin. )*

Prenez cette épée, mon Camarade, elle est à vous.

ARLEQUIN.

Que le Ciel vous tienne gaillard, brave Camarade que vous êtes.

TRIVELIN.

Comment vous appelez-vous ?

ARLEQUIN.

Est-ce mon nom que vous demandez ?

TRIVELIN.

Oùi vraiment.

ARLEQUIN.

Je n'en ai point , mon Camarade.

TRIVELIN.

Quoi donc , vous n'en avez pas ?

ARLEQUIN.

Non , mon Camarade , je n'ai que des sobriquets qu'il m'a donnez ; il m'appelle quelquefois Arlequin , quelquefois Hé.

TRIVELIN.

Hé , le terme est sans façon ; je reconnois ces Messieurs à de pareilles licences : Et lui comment s'appelle-t-il ?

ARLEQUIN.

Oh diantre , il s'appelle par un nom lui ; c'est le Seigneur Iphicrate.

TRIVELIN.

Eh bien , changez de nom à présent ; soïez le Seigneur Iphicrate à vôtre tour ; & vous , Iphicrate , appelez-vous Arlequin , ou bien Hé.

ARLEQUIN, *sautant de joye, à son Maître.*

Oh, oh, que nous allons rire ! Seigneur Hé.

TRIVELIN *à Arlequin.*

Souvenez-vous en prenant son nom, mon cher Ami, qu'on vous le donne bien moins pour réjoûir vôtre vanité, que pour le corriger de son orgueil.

ARLEQUIN.

Oûi, oûi, corrigeons, corrigeons.

IPHICRATE *regardant Arlequin.*

Maraut !

ARLEQUIN.

Parlez donc, mon bon Ami, voilà encore une licence qui lui prend ; cela est-il du jeu ?

TRIVELIN *à Arlequin.*

Dans ce moment-ci, il peut vous dire tout ce qu'il voudra. (*à Iphicrate*) Arlequin, vôtre aventure vous afflige, & vous êtes outré contre Iphicrate & contre nous. Ne vous gênez point, soulagez-vous par l'emportement le plus vif ; traitez-le de misérable & nous aussi, tout vous est permis à présent : mais ce moment-ci passé, n'oubliez pas que vous êtes Arlequin, que voici Iphicrate, & que vous êtes auprès

de lui ce qu'il étoit auprès de vous : ce sont-là nos Loix , & ma Charge dans la République est de les faire observer en ce Canton-ci.

ARLEQUIN.

Ah , la belle Charge !

IPHICRATE.

Moi , l'Esclave de ce Misérable !

TRIVELIN.

Il a bien été le vôtre.

ARLEQUIN.

Hélas ! il n'a qu'à être bien obéissant , j'aurai mille bontez pour lui.

IPHICRATE.

Vous me donnez la liberté de lui dire ce qu'il me plaira , ce n'est pas assez ; qu'on m'accorde encore un bâton.

ARLEQUIN.

Camarade , il demande à parler à mon dos , & je le mets sous la protection de la République , au moins.

TRIVELIN.

Ne craignez rien.

CLEANTHIS à *Trivelin*.

Monsieur , je suis Esclave aussi , moi , & du même Vaisseau ; ne m'oubliez pas , s'il vous plaît.

TRIVELIN.

Non , ma belle Enfant ; j'ai bien connu votre condition à votre habit , & j'allois vous parler de ce qui vous regarde , quand je l'ai vû l'épée à la main : Laissez-moi achever ce que j'avois à dire. Arlequin ?

ARLEQUIN *croïant qu'on l'appelle.*

Eh . . . A propos , je m'appelle Iphicrate.

TRIVELIN *continuant.*

Tâchez de vous calmer ; vous sçavez qui nous sommes , sans doute.

ARLEQUIN .

Oh morbleu , d'aimables gens.

CLEANTHIS.

Et raisonnables.

TRIVELIN.

Ne m'interrompez point , mes Enfans ; je pense donc que vous sçavez qui nous sommes. Quand nos Peres irrités de la cruauté de leurs Maîtres quitterent la Grece & vinrent s'établir ici , dans le ressentiment des outrages qu'ils avoient reçûs de leurs Patrons ; la premiere Loi qu'ils y firent , fut d'ôter la vie à tous les Maîtres que le hazard ou le naufrage conduiroit dans leur Isle , & conséquemment de rendre la liberté à tous les Esclaves ; la ven-

geance avoit dicté cette Loi ; vingt ans après la raison l'abolit , & en dicta une plus douce. Nous ne nous vengeons plus de vous , nous vous corrigeons ; ce n'est plus vôtre vie que nous poursuivons , c'est la barbarie de vos cœurs que nous voulons détruire ; nous vous jettons dans l'Esclavage , pour vous rendre sensibles aux maux qu'on y éprouve ; nous vous humilions , afin que nous trouvans superbes , vous vous reprochiez de l'avoir été. Vôtre Esclavage , ou plutôt vôtre cours d'humanité dure trois ans , au bout desquels on vous renvoie , si vos Maîtres sont contens de vos progrès : & si vous ne devenez pas meilleurs , nous vous retenons par charité pour les nouveaux malheureux que vous iriez faire encore ailleurs ; & par bonté pour vous , nous vous marions avec une de nos Citoyennes. Ce sont-là nos Loix à cet égard , mettez à profit leur rigueur salutaire. Remerciez le sort qui vous conduit ici ; il vous remet en nos mains , durs , injustes & superbes ; vous voilà en mauvais état , nous entreprenons de vous guérir ; vous êtes moins nos Esclaves que nos malades , & nous ne prenons que trois ans pour vous rendre sains ; c'est-à-dire , humains , raisonnables , & genereux pour toute vôtre vie.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Et le tout *gratis*, sans purgation ni saignée. Peut-on de la santé à meilleur compte ?

TRIVELIN.

Au reste, ne cherchez point à vous sauver de ces lieux, vous le tenteriez sans succès, & vous feriez votre fortune plus mauvaise : commencez votre nouveau régime de vie par la patience.

ARLEQUIN.

Dès que c'est pour son bien, qu'y a-t-il à dire ?

TRIVELIN *aux Esclaves.*

Quant à vous, mes Enfans, qui devenez libres & Citoïens, Iphicrate habitera cette Case avec le nouvel Arlequin, & cette belle Fille demeurera dans l'autre : vous aurez soin de changer d'habit ensemble ; c'est l'ordre. (*à Arlequin*) Passez maintenant dans une Maison qui est à côté, où l'on vous donnera à manger, si vous en avez besoin. Je vous apprens au reste, que vous avez huit jours à vous réjouir du changement de votre état ; après quoi l'on vous donnera, comme à tout le monde<sup>1</sup>, une occupation convenable. Allez, je vous attends ici. (*aux Insulaires*) Qu'on les

conduise. (*aux Femmes*) Et vous autres ,  
restez.

*Arlequin en s'en allant fait de grandes  
reverences à Cleanthis.*



### S C E N E I I I.

TRIVELIN , CLEANTHIS *Esclave* ,  
EUPHROSINE *sa Maîtresse*.

TRIVELIN.

**A** H ça , ma Compatriote ; car je re-  
garde deormais nôtre Ile comme vôtre  
Patrie ; dites-moi aussi vôtre nom ?

CLEANTHIS *saluant*.

Je m'appelle Cleanthis , & elle Euphro-  
sine.

TRIVELIN.

Cleanthis ; passe pour cela.

CLEANTHIS.

J'ai aussi des surnoms ; vous plaît-il de  
les sçavoir ?

TRIVELIN.

Oüi-dà. Et quels sont-ils ?



CLEANTHIS.

J'en ai une liste : Sotte, Ridicule, Bête,  
Butorde , Imbécile , & cætera.

EUPHROSINE *en soupirant.*

Impertinente que vous êtes !

CLEANTHIS.

Tenez , tenez , en voilà encore un que  
j'oubliois.

TRIVELIN.

Effectivement , elle vous prend sur le  
fait. Dans votre País , Euphrosine , on a  
bien-tôt dit des injures à ceux à qui l'on  
en peut dire impunément.

EUPHROSINE.

Hélas ! que voulez-vous que je lui ré-  
ponde , dans l'étrange aventure où je me  
trouve.

CLEANTHIS.

Oh Dame , il n'est plus si aisé de me  
répondre. Autrefois il n'y avoit rien de si  
commode ; on n'avoit affaire qu'à de pau-  
vres gens : falloit-il tant de cérémonies ?  
(Faites cela, je le veux ; taisez-vous, Sotte?)  
voilà qui étoit fini. Mais à présent il faut  
parler raison : c'est un langage étranger  
pour Madame , elle l'apprendra avec le  
temps ; il faut se donner patience : je se-

rai de mon mieux pour l'avancer.

TRIVELIN à *Cleanthis*.

Moderez-vous, Euphrosine. (à *Euphrosine*) Et vous, *Cleanthis*, ne vous abandonnez point à votre douleur. Je ne puis changer nos Loix, ni vous en affranchir : je vous ai montré combien elles étoient loüables & salutaires pour vous.

CLEANTHIS.

Hum. Elle me trompera bien si elle amande.

TRIVELIN.

Mais comme vous êtes d'un sexe naturellement assez foible, & que par-là vous avez dû céder plus facilement qu'un homme aux exemples de hauteur, de mépris & de dureté qu'on vous a donnez chez vous contre leurs pareils ; tout ce que je puis faire pour vous, c'est de prier Euphrosine de pezer avec bonté les torts que vous avez avec elle, afin de les pezer avec justice.

CLEANTHIS.

Oh tenez, tout cela est trop sçavant pour moi, je n'y comprends rien ; j'irai le grand chemin, je pezerai comme elle pezoit ; ce qui viendra, nous le prendrons.

TRIVELIN.

Doucement , point de vengeance.

CLEANTHIS.

Mais , nôtre bon Ami, au bout du compte , vous parlez de son sexe ; elle a le défaut d'être foible, je lui en offre autant ; je n'ai pas la vertu d'être forte. S'il faut que j'excuse toutes les mauvaises manieres à mon égard , il faudra donc qu'elle excuse aussi la rancune que j'en ai contre elle ; car je suis femme autant qu'elle, moi : voïons qui est-ce qui décidera. Ne suis-je pas la Maîtresse, une fois ? Eh bien, qu'elle commence toujôurs par excuser ma rancune ; & puis , moi , je lui pardonnerai quand je pourrai ce qu'elle m'a fait : qu'elle attende.

EUPHROSINE *à Trivelin.*

Quels discours ! Faut-il que vous m'exposiez à les entendre !

CLEANTHIS.

Souffrez-les , Madame ; c'est le fruit de vos œuvres.

TRIVELIN.

Allons , Euphrosine , moderez-vous.

CLEANTHIS.

Que voulez-vous que je vous dise ?

quand on a de la colere , il n'y a rien de tel pour la passer , que de la contenter un peu , voïez-vous ; quand je l'aurai querelée à mon aise une douzaine de fois seulement , elle en fera quitte ; mais il me faut cela.

TRIVELIN *à part à Euphrosine.*

Il faut que ceci ait son cours ; mais consolez-vous , cela finira plutôt que vous ne pensez. (*à Cleanthis*) J'espère , Euphrosine , que vous perdrez vôtre ressentiment , & je vous y exhorte en ami. Venons maintenant à l'examen de son caractère : il est nécessaire que vous m'en donniez un portrait qui se doit faire devant la personne qu'on peint , afin qu'elle se connoisse , qu'elle rougisse de ses ridicules , si elle en a , & qu'elle se corrige. Nous avons-là de bonnes intentions , comme vous voïez. Allons commençons.

CLEANTHIS.

Oh que cela est bien inventé ! Allons , me voilà prête ; interrogez-moi , je suis dans mon fort.

EUPHROSINE *doucement.*

Je vous prie , Monsieur , que je me retire , & que je n'entende point ce qu'elle va dire.

TRIVELIN.

Hélas ! ma chere Dame , cela n'est fait que pour vous ; il faut que vous soiez presente.

CLEANTHIS.

Restez , restez , un peu de honte est bien-tôt passée.

TRIVELIN.

Vaine Minaudiere & Coquette , voilà d'abord à peu près sur quoi je vais vous interroger au hazard. Cela la regarde-t-il ?

CLEANTHIS.

Vaine Minaudiere & Coquette ; si cela la regarde ? Eh voilà ma chere Maîtresse ! cela lui ressemble comme son visage.

EUPHROSINE.

N'en voilà-t-il pas assez , Monsieur.

TRIVELIN.

Ah , je vous félicite du petit embarras que cela vous donne ; vous sentez , c'est bon signe , & j'en augure bien pour l'avenir : mais ce ne sont encore-là que les grands traits ; détaillons un peu cela. En quoi donc , par exemple , lui trouvez-vous les défauts dont nous parlons ?

CLEANTHIS.

En quoi ? par tout , à toute heure , en

tous lieux ; je vous ai dit de m'interroger ; mais par où commencer , je n'en ſçai rien , je m'y perds ; il y a tant de choſes , j'en ai tant vû , tant remarqué de toutes les eſpeces , que cela me broûille. Madame ſe tait , Madame parle ; elle regarde , elle eſt triſte , elle eſt gaïe : ſilence , diſcours , regards , triſteſſe , & joie ; c'eſt tout un , il n'y a que la couleur de différente ; c'eſt vanité miïette , contente ou fâchée ; c'eſt coquetterie babillarde , jalouſe ou curieuſe ; c'eſt Madame , toujourns vaine ou coquette l'un après l'autre , ou tous les deux à la fois : voilà ce que c'eſt , voilà par où je débute , rien que cela.

E U P H R O S I N E .

Je n'y ſçauſerois tenir.

T R I V E L I N .

Attendez donc , ce n'eſt qu'un début.

C L E A N T H I S .

Madame ſe lève , a-t-elle bien dormi ; le ſommeil l'a-t-il rendu belle , ſe ſent-elle du viſ , du ſémillant dans les yeux ; vîte ſur les armes , la journée ſera glorieuſe : qu'on m'habille ; Madame verra du monde aujourd'hui ; elle ira aux ſpectacles , aux promenades , aux aſſemblées ; ſon viſage peut ſe manifefter , peut ſoutenir  
le

le grand jour , il fera plaisir à voir , il n'y a qu'à le promener hardiment , il est en état , il n'y a rien à craindre.

TRIVELIN à *Euphrosine*.

Elle développe assez bien cela.

CLEANTHIS.

Madame , au contraire , a-t-elle mal reposé : Ah ! qu'on m'apporte un miroir ? comme me voilà faite ! que je suis mal-bâtie ! Cependant on se mire , on éprouve son visage de toutes les façons , rien ne réussit ; des yeux battus , un teint fatigué ; voilà qui est fini , il faut envelopper ce visage-là , nous n'aurons que du négligé , Madame ne verra personne aujourd'hui , pas même le jour , si elle peut , du moins fera-t-il sombre dans la chambre. Cependant il vient compagnie , on entre : que va-t-on penser du visage de Madame ? on croira qu'elle enlaidit : donnera-t-elle ce plaisir-là à ses bonnes Amies ? non , il y a remède à tout : vous allez voir. Comment vous portez-vous , Madame ? Très-mal , Madame : J'ai perdu le sommeil ; il y a huit jours que je n'ai fermé l'œil ; je n'ose pas me montrer , je fais peur. Et cela veut dire : Messieurs , figurez-vous que ce n'est point moi , au moins ; ne me regardez pas ;

remettez à me voir ; ne me jugez pas aujourd'hui ; attendez que j'aie dormi. J'entendois tout cela , moi ; car nous autres Esclaves , nous sommes doüez contre nos Maîtres d'une pénétration. Oh ! ce sont de pauvres gens pour nous.

TRIVELIN à *Euphrosine*.

Courage , Madame , profitez de cette peinture-là , car elle me paroît fidelle.

EUPHROSINE.

Je ne sçai où j'en suis.

CLEANTHIS.

Vous en êtes aux deux tiers , & j'acheverai , pourvû que cela ne vous ennuie pas.

TRIVELIN.

Achevez , achevez ; Madame soutiendra bien le reste.

CLEANTHIS.

Vous souvenez-vous d'un soir où vous étiez avec ce Cavalier si bien-fait ? j'étois dans la chambre : Vous vous entreteniez bas ; mais j'ai l'oreille fine : vous vouliez lui plaire sans faire semblant de rien ; vous parliez d'une femme qu'il voïoit souvent. Cette femme-là est aimable , disiez-vous ; elle a les yeux petits , mais très-doux : &



là-dessus vous ouvriez les vôtres , vous vous donniez des tons , des gestes de tête , de petites contorsions , des vivacitez. Je riois. Vous réüssites pourtant , le Cavalier s'y prit ; il vous offrit son cœur. A moi ? lui dites-vous : Oüi , Madame , à vous-même ; à tout ce qu'il y a de plus aimable au monde. Continuez folâtre , continuez , dites-vous , en ôtant vos gands sous prétexte de m'en demander d'autres : mais vous avez la main belle , il la vit , il la prit , il la baïsa , cela anima sa déclaration ; & c'étoit-là les gands que vous demandiez. Eh bien , y suis-je ?

TRIVELIN à *Euphrosine*.

En verité , elle a raison.

CLEANTHIS.

Ecoutez , écoutez , voici le plus plaisant. Un jour qu'elle pouvoit m'entendre , & qu'elle croïoit que je ne m'en doutois pas , je parlois d'elle , & je dis : Oh pour cela , il faut l'avoüer , Madame est une des plus belles femmes du monde. Que de bontez pendant huit jours , ce petit mot-là ne me valut-il pas ? J'essaïai en pareille occasion de dire que Madame étoit une femme très-raisonnable : oh je n'eus rien , cela ne prit point ; & c'étoit bien fait , car je la flattois.

C ij

## EUPHROSINE.

Monsieur, je ne resterai point, ou l'on me fera rester par force; je ne puis en souffrir davantage.

## TRIVELIN.

En voilà donc assez pour à présent.

## CLEANTHIS.

J'allois parler des vapeurs de mignardise auxquelles Madame est sujette à la moindre odeur. Elle ne sçait pas qu'un jour, je mis à son insçu des fleurs dans la ruelle de son lit pour voir ce qu'il en feroit. J'attendois une vapeur, elle est encore à venir. Le lendemain en compagnie une roze parut, crac, la vapeur arrive.

## TRIVELIN.

Cela suffit, Euphrosine, promenez-vous un moment à quelques pas de nous, parce que j'ai quelque chose à lui dire; elle ira vous rejoindre ensuite.

CLEANTHIS *s'en allant.*

Recommandez - lui d'être docile, au moins. Adieu, nôtre bon Ami, je vous ai diverti, j'en suis bien-aïse; une autre fois je vous dirai comme quoi Madame s'abstient souvent de mettre de beaux habits, pour en mettre un négligé qui lui marque

tendrement la taille. C'est encore une finesse que cet habit-là ; on diroit qu'une femme qui le met ne se soucie pas de paroître : mais à d'autres ; on s'y ramasse dans un corset appétissant , on y montre sa bonne façon naturelle ; on y dit aux gens : Regardez mes graces , elles sont à moi celles-là ; & d'un autre côté on veut leur dire aussi : Voïez comme je m'habille , quelle simplicité , il n'y a point de coquetterie dans mon fait.

TRIVELIN.

Mais je vous ai prié de nous laisser.

CLEANTHIS.

Je sors , & tantôt nous reprendrons le discours qui sera fort divertissant ; car vous verrez aussi comme quoi Madame entre dans une Loge au Spectacle , avec quelle emphase , avec quel air imposant , quoique d'un air distrait & sans y penser ; car c'est la belle éducation qui donne cet orgueil-là. Vous verrez comme dans la Loge on y jette un regard indifférent & dédaigneux sur des femmes qui sont à côté , & qu'on ne connoît pas. Bon jour , notre bon Ami , je vais à notre Auberge.





## S C E N E I V.

TRIVELIN, EUPHROSINE.

TRIVELIN.

**C**ette Scene-ci vous a un peu fatiguée, mais cela ne vous nuira pas.

EUPHROSINE.

Vous êtes des Barbares.

TRIVELIN.

Nous sommes d'honnêtes gens qui vous instruisons; voilà tout : il vous reste encore à satisfaire à un petite formalité.

EUPHROSINE.

Encore des formalitez !

TRIVELIN.

Celle-ci est moins que rien ; je dois faire rapport de tout ce que je viens d'entendre, & de tout ce que vous m'allez répondre. Convenez-vous de tous les sentimens coquets, de toutes les fingeries d'amour-propre qu'elle vient de vous attribuer ?

EUPHROSINE.

Moi, j'en conviendrois ! Quoi, de pareilles faussetez sont-elles croïables ?

TRIVELIN.

Oh très-croïables, prenez-y garde. Si vous en convenez, cela contribuera à rendre votre condition meilleure : je ne vous en dis pas davantage. On espérera que vous étant reconnuë, vous abjurerez un jour toutes ces folies qui font qu'on n'aime que soi, & qui ont distrahit votre bon cœur d'une infinité d'attentions plus loüables. Si au contraire vous ne convenez pas de ce qu'elle a dit, on vous regardera comme incorrigible, & cela reculera votre délivrance. Voïez, consultez-vous.

EUPHROSINE.

Ma délivrance ! Eh puis-je l'espérer ?

TRIVELIN.

Oüï, je vous la garantis aux conditions que je vous dis.

EUPHROSINE.

Bien-tôt ?

TRIVELIN.

Sans doute.

EUPHROSINE.

Monsieur, faites donc comme si j'étois convenuë de tout.

TRIVELIN.

Quoy, vous me conseillez de mentir?

EUPHROSINE.

En verité, voilà d'étranges conditions, cela révolte !

TRIVELIN.

Elles humilient un peu, mais cela est fort bon. Déterminez-vous, une liberté très-prochaine est le prix de la verité. Allons, ne ressemblez-vous pas au portrait qu'on a fait ?

EUPHROSINE.

Mais . . . . .

TRIVELIN.

Quoi ?

EUPHROSINE.

Il y a du vrai, parcy, par-là.

TRIVELIN.

Parcy, par-là, n'est point vôtre compte: Avoüiez-vous tous les faits ? en a-t-elle trop dit ? n'a-t-elle dit que ce qu'il faut ? Hâtez-vous ? j'ai autre chose à faire.

EUPHROSINE.

Vous faut-il une réponse si exacte ?

TRIVELIN.

Eh ouïi , Madame , & le tout pour votre bien.

EUPHROSINE.

Eh bien....

TRIVELIN.

Après ?

EUPHROSINE.

Je suis jeune....

TRIVELIN.

Je ne vous demande pas votre âge.

EUPHROSINE.

On est d'un certain rang , on aime à plaire.

TRIVELIN.

Et c'est ce qui fait que le portrait vous ressemble.

EUPHROSINE.

Je crois qu'ouïi.

TRIVELIN.

Eh voilà ce qu'il nous falloit. Vous trouvez aussi le portrait un peu risible , n'est-ce pas ?

E U P H R O S I N E.

Il faut bien l'avouer.

T R I V E L I N.

A merveilles : Je suis content , ma chere Dame. Allez rejoindre Cleanthis ; je lui rends déjà son véritable nom , pour vous donner encore des gages de ma parole. Ne vous impatientez point , montrez un peu de docilité , & le moment espéré arrivera.

E U P H R O S I N E.

Je m'en fie à vous.





~~~~~\*~~~~~

## S C E N E V.

ARLEQUIN, IPHICRATE,  
*qui ont changé d'habit,*  
TRIVELIN.

ARLEQUIN.

**T** Irlan , tirlan , tirlantaine, tirlanton !  
Gay , Camarade , le Vin de la République  
est merveilleux , j'en ai bû bravement ma  
pinte ; car je suis si alteré depuis que je  
suis Maître, tantôt j'aurai encore soif pour  
pinte. Que le Ciel conserve la Vigne , le  
Vigneron , la Vendange & les Caves de  
nôtre admirable République.

TRIVELIN.

Bon , réjouïssiez-vous , mon Camarade !  
Estes-vous content d'Arlequin ?

ARLEQUIN.

Oüi , c'est un bon Enfant , j'en ferai  
quelque chose. Il souûpire par fois , & je  
lui ai deffendu cela , sous peine de désobéissance ; & je lui ordonne de la joie.

( *Il prend son Maître par la main & danse.* )

Tala rara la la . . . . .

T R I V E L I N.

Vous me réjouïſſez moi-même.

A R L E Q U I N.

Oh quand je ſuis gai , je ſuis de bonne humeur.

T R I V E L I N.

Fort bien. Je ſuis charmé de vous voir ſatisfait d'Arlequin. Vous n'aviez pas beaucoup à vous plaindre de lui dans ſon País, apparemment.

A R L E Q U I N.

Hé ! là-bas ? Je lui voulois ſouvent un mal de Diable , car il étoit quelquefois inſupportable : mais à cette heure que je ſuis heureux, tout eſt païé, je lui ai donné quittance.

T R I V E L I N.

Je vous aime de ce caractère , & vous me touchez. C'eſt-à-dire que vous joiïrez modestement de vôtre bonne fortune , & que vous ne lui ferez point de peine.

A R L E Q U I N.

De la peine ? ah le pauvre homme ! Peut-être que je ſerai un petit brin inſolent , à cauſe que je ſuis le Maître : voilà tout.

TRIVELIN.

A cause que je suis le Maître : Vous avez raison.

ARLEQUIN

Oùi ; car quand on est le Maître , on y va tout rondement sans façon ; & si peu de façon mène quelquefois un honnête homme à des impertinences.

TRIVELIN.

Oh n'importe , je vois bien que vous n'êtes point méchant.

ARLEQUIN.

Hélas ! je ne suis que mutin.

TRIVELIN à *Iphicrate*.

Ne vous épouvantez point de ce que je vais dire. (*à Arlequin*) Instruisez - moi d'une chose : Comment se gouvernoit-il là-bas ; avoit-il quelque défaut d'humeur ; de caractère ?

ARLEQUIN *riant*.

Ah ! mon Camarade , vous avez de la malice , vous demandez la Comédie.

TRIVELIN.

Ce caractère-là est donc bien plaisant ?

ARLEQUIN.

Ma foi , c'est une farce,

N'importe, nous en rirons.

ARLEQUIN à *Iphicrate*.

Arlequin, me promets-tu d'en rire aussi ?

I P H I C R A T E *bas*.

Veux-tu achever de me désespérer ; que vas-tu lui dire ?

A R L E Q U I N.

Laisse-moi faire ; quand je t'aurai offensé, je te demanderai pardon après.

T R I V E L I N.

Il ne s'agit que d'une bagatelle ; j'en ai demandé autant à la jeune Fille que vous avez vûë, sur le chapitre de sa Maîtresse.

A R L E Q U I N.

Eh bien, tout ce qu'elle vous a dit, c'étoit des folies qui faisoient pitié, des miseres ; gageons ?

T R I V E L I N.

Cela est encore vrai.

Eh bien je vous en offre autant, ce pauvre jeune garçon n'en fournira pas davantage ; extravagance & misere, voilà son paquet : n'est-ce pas là de belles guenilles pour les étaler ? étourdy par nature, étourdy par singerie, parce que les fem-

mes les aiment comme cela ; un dissipe tout ; vilain quand il faut être libéral , libéral quand il faut être vilain ; bon emprunteur , mauvais payeur ; honteux d'être sage , glorieux d'être fou ; un petit brin mocqueur des bonnes gens ; un petit brin hableur ; avec tout plein de Maîtresses qu'il ne connoît pas : voilà mon homme. Est-ce la peine d'en tirer le portrait ? ( à *Iphicrate* ) Non, je n'en ferai rien, mon ami , ne crains rien.

TRIVELIN.

Cette ébauche me suffit. ( à *Iphicrate* ) Vous n'avez plus maintenant qu'à certifier pour véritable ce qu'il vient de dire,

IPHICRATE.

Moy ?

TRIVELIN.

Vous-même. La Dame de tantôt en a fait autant ; elle vous dira ce qui l'y a déterminée. Croïez-moi , il y va du plus grand bien que vous puissiez souhaiter.

IPHICRATE.

Du plus grand bien ? Si cela est , il y a là quelque chose qui pourroit assez me convenir d'une certaine façon,

ARLEQUIN.

Prends tout , c'est un habit fait sur ta  
taille.

TRIVELIN.

Il me faut tout ou rien.

IPHICRATE.

Voulez-vous que je m'avouïe un ridicule ?

ARLEQUIN.

Qu'importe , quand on l'a été.

TRIVELIN.

N'avez-vous que cela à me dire ?

IPHICRATE.

Va donc pour la moitié , pour me tirer  
d'affaire.

TRIVELIN.

Va du tout.

IPHICRATE.

Soit.

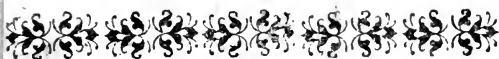
( *Arlequin rit de toute sa force.* )

TRIVELIN.

Vous avez fort bien fait , vous n'y per-  
drez rien. Adieu , vous sçauvez bien-tôt  
de mes nouvelles.



SCÈNE



## SCENE VI.

CLEANTHIS , IPHICRATE ,  
ARLEQUIN , EUPHROSINE .

CLEANTHIS .

**S**eigneur Iphicrate , peut-on vous demander dequoi vous riez ?

ARLEQUIN .

Je ris de mon Arlequin qui a confessé qu'il étoit un ridicule .

CLEANTHIS .

Cela me surprend , car il a la mine d'un homme raisonnable . Si vous voulez voir une Coquette de son propre aveu , regardez ma Suivante ?

ARLEQUIN *la regardant* .

Malepeste , quand ce visage-là fait le fripon , c'est bien son métier . Mais parlons d'autres choses , ma belle Damoiselle : Qu'est-ce que nous ferons à cette heure que nous sommes gaillards ?

CLEANTHIS .

Eh ! mais la belle conversation !

D

ARLEQUIN.

Je crains que cela ne vous fasse bâailler ; j'en bâaille déjà. Si je devenois amoureux de vous , cela amuseroit davantage.

CLEANTHIS.

Eh bien , faites. Soupirez pour moy ; poursuivez mon cœur , prenez-le si vous pouvez , je ne vous en empêche pas ; c'est à vous à faire vos diligences, me voilà, je vous attends : mais traittons l'amour à la grande manière ; puisque nous sommes devenus Maîtres , allons-y poliment , & comme le grand monde.

ARLEQUIN.

Oüy-dà , nous n'en irons que meilleur train.

CLEANTHIS.

Je suis d'avis d'une chose ; que nous disions qu'on nous apporte des sièges pour prendre l'air assis , & pour écouter les discours galans que vous m'allez tenir : il faut bien jouir de nôtre état , en goûter le plaisir.

ARLEQUIN.

Vôtre volonté vaut une ordonnance.  
( à Iphicrate ) Arlequin , vite des sièges pour moi , & des fauteuils pour Madame.



IPHICRATE.

Peux-tu m'emploier à cela !

ARLEQUIN.

La République le veut.

CLEANTHIS.

Tenez , tenez , promenons-nous plutôt de cette maniere-là , & tout en conversant vous ferez adroitement tomber l'entretien sur le panchant que mes yeux vous ont inspiré pour moi. Car encore une fois nous sommes d'honnêtes gens à cette heure ; il faut songer à cela , il n'est plus question de familiarité domestique. Allons, procedons noblement, n'épargnez ni complimens , ni reverences.

ARLEQUIN.

Et vous , n'épargnez point les mines. Courage ; quand ce ne seroit que pour nous moquer de nos Patrons. Garderons-nous nos gens ?

CLEANTHIS.

Sans difficulté : pouvons-nous être sans eux , c'est notre suite ; qu'ils s'éloignent seulement.

ARLEQUIN à *Iplicrate*.

Qu'on se retire à dix pas ?

Dij

*Iphicrate & Euphrosine s'éloignent en faisant des gestes d'étonnement & de douleur ; Cleanthis regarde aller Iphicrate , & Arlequin Euphrosine.*

ARLEQUIN *se promenant sur la*  
*Théâtre avec Cleanthis.*

Remarquez-vous , Madame , la clarté du jour.

CLEANTHIS.

Il fait le plus beau temps du monde ; on appelle cela un jour tendre.

ARLEQUIN.

Un jour tendre ? Je ressemble donc au jour , Madame.

CLEANTHIS.

Comment , vous lui ressemblez ?

ARLEQUIN.

Et palsembleu le moien de n'être pas tendre , quand on se trouve tête-à-tête avec vos graces. ( *à ce mot il saute de joie.* )  
Oh , oh , oh , oh !

CLEANTHIS.

Qu'avez - vous donc , vous défigurez nôtre conversation ?

ARLEQUIN.

Oh ce n'est rien , c'est que je m'applaudis.

## CLEANTHIS.

Raïez ces applaudissemens , ils nous dérangent. (*continuant*) Je sçavois bien que mes grâces entreroient pour quelque chose ici. Monsieur , vous êtes galant , vous vous promenez avec moi , vous me dites des douceurs ; mais finissons , en voilà assez , je vous dispense des complimens.

## ARLEQUIN.

Et moi , je vous remercie de vos dispenses.

## CLEANTHIS.

Vous m'allez dire que vous m'aimez , je le vois bien : Dites, Monsieur, dites, heureusement on n'en croira rien ; vous êtes aimable , mais coquet , & vous ne persuaderez pas.

ARLEQUIN *l'arrêtant par le bras , & se mettant à genoux.*

Faut-il m'agenouïller , Madame , pour vous convaincre de mes flâmes , & de la sincérité de mes feux ?

## CLEANTHIS.

Mais ceci devient sérieux : Laissez-moi , je ne veux point d'affaire ; levez-vous. Quelle vivacité ! Faut-il vous dire qu'on vous aime ? Ne peut-on en être quitte à moins ? Cela est étrange !

ARLEQUIN *riant à genoux.*

Ah, ah, ah, que cela va bien ! Nous sommes aussi bouffons que nos Patrons ; mais nous sommes plus sages.

CLEANTHIS.

Oh vous riez, vous gâtez tout.

ARLEQUIN.

Ah, ah, par ma foi vous êtes bien aimable, & moi aussi. Sçavez-vous bien ce que je pense ?

CLEANTHIS.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Premierement, vous ne m'aimez pas, sinon par coquetterie, comme le grand monde.

CLEANTHIS.

Pas encore, mais il ne s'en falloit plus que d'un mot, quand vous m'avez interrompue. Et vous, m'aimez-vous ?

ARLEQUIN.

J'y allois aussi quand il m'est venu une pensée. Comment trouvez-vous mon Arlequin ?

CLEANTHIS.

Fort à mon gré. Mais que dites-vous de ma Suivante ?

ARLEQUIN.

Quelle est fripponne !

CLEANTHIS.

J'entrevois vôtre pensée.

ARLEQUIN.

Voilà ce que c'est : tombez amoureuse d'Arlequin , & moi de vôtre Suivante ; nous sommes assez forts pour soutenir cela.

CLEANTHIS.

Cette imagination-là me rit assez ; ils ne sçauroient mieux faire que de nous aimer , dans le fond.

ARLEQUIN.

Ils n'ont jamais rien aimé de si raisonnable , & nous sommes d'excellens partis pour eux.

CLEANTHIS.

Soit. Inspirez à Arlequin de s'attacher à moi , faites-lui sentir l'avantage qu'il y trouvera dans la situation où il est ; qu'il m'épouse , il sortira tout d'un coup d'Esclavage ; cela est bien aisé , au bout du compte. Je n'étois ces jours passez qu'une Esclave ; mais enfin me voilà Dame & Maîtresse d'aussi bon jeu qu'une autre : je la suis par hazard ; n'est-ce pas le hazard qui fait tout ? qu'y a-t-il à dire à cela ?

j'ai même un visage de condition, tout le monde me l'a dit.

ARLEQUIN.

Pardy je vous prendrois bien, moi, si je n'aimois pas vôtre Suivante un petit brin plus que vous. Conseillez-lui aussi de l'amour pour ma petite personne qui, comme vous voïez, n'est pas desagréable.

CLEANTHIS.

Vous allez être content; je vais appeler Cleanthis, je n'ai qu'un mot à lui dire: éloignez-vous un instant, & revenez. Vous parlerez ensuite à Arlequin pour moi, car il faut qu'il commence; mon sexe, la bienséance & ma dignité le veulent.

ARLEQUIN.

Oh, ils le veulent si vous voulez, car dans le grand monde on n'est pas si faconnier; & sans faire semblant de rien, vous pourriez lui jeter quelque petit mot bien clair à l'avanture pour lui donner courage, à cause que vous êtes plus que lui, c'est l'ordre.

CLEANTHIS.

C'est assez bien raisonner. Effectivement, dans le cas où je suis, il pourroit y avoir de la petitesse à m'assujettir à de certaines formalitez qui ne me regardent plus;

plus ; je comprends cela à merveille , mais parlez-lui toujours , je vais dire un mot à Cleanthis ; tirez-vous à quartier pour un moment.

ARLEQUIN.

Vantez mon mérite , prêtez-m'en un peu à charge de revanche.

CLEANTHIS.

Laissez-moi faire. (*elle appelle Euphrosine*) Cleanthis ?



## SCENE VII.

CLEANTHIS, & EUPHROSINE *qui vient doucement.*

CLEANTHIS.

**A**pprochez , & accoutumez-vous à aller plus vite , car je ne sçaurois attendre.

EUPHROSINE.

De quoi s'agit-il ?

CLEANTHIS.

Venez-ça , écoutez-moi : Un honnête  
E

homme vient de me témoigner qu'il vous aime ; c'est Iphicrate.

EUPHROSINE.

Lequel ?

CLEANTHIS.

Lequel ? Y en a-t-il deux ici ? C'est celui qui vient de me quitter.

EUPHROSINE.

Eh que veut-il que je fasse de son amour ?

CLEANTHIS.

Eh qu'avez-vous fait de l'amour de ceux qui vous aimoient ? vous voilà bien étourdie : Est-ce le mot d'amour qui vous effarouche ? vous le connoissez tant cet amour ; vous n'avez jusques-ici regardé les gens que pour leur en donner ; vos beaux yeux n'ont fait que cela , dédaignent-ils la conquête du Seigneur Iphicrate ? il ne vous fera pas de reverences panchées , vous ne lui trouverez point de contenance ridicule , d'airs évaporez ; ce n'est point une tête legere , un petit badin , un petit perfide , un joli volage , un aimable indiscret ; ce n'est point tout cela : ces grâces-là lui manquent , à la verité ; ce n'est qu'un homme franc , qu'un homme simple dans ses manieres , qui n'a pas l'esprit de se donner des airs , qui vous dira qu'il



## DES ESCLAVES. 31

vous aime seulement parce que cela sera vrai : enfin ce n'est qu'un bon cœur , voilà tout ; & cela est fâcheux , cela ne pique point. Mais vous avez l'esprit raisonnable , je vous destine à lui , il fera vôtre fortune ici , & vous aurez la bonté d'estimer son amour , & vous y serez sensible , entendez-vous ; vous vous conformerez à mes intentions , je l'espère , imaginez-vous même que je le veux.

EUPHROSINE.

Où suis-je ! & quand cela finira-t-il ?  
( elle rêve )



## SCENE V I I I.

ARLEQUIN , EUPHROSINE.

ARLEQUIN *arrive en saluant Cleanthis qui sort. Il va tirer Euphrosine par la manche.*

EUPHROSINE.

**Q**ue me voulez-vous ?

ARLEQUIN *riant.*

Eh , eh , eh , ne vous a-t-on pas parlé de moi ?

E ij

EUPHROSINE.

Laissez-moi , je vous prie.

ARLEQUIN.

Eh la la , regardez-moi dans l'œil pour deviner ma pensée ?

EUPHROSINE.

Eh pensez ce qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

M'entendez-vous un peu ?

EUPHROSINE.

Non.

ARLEQUIN.

C'est que je n'ai encore rien dit.

EUPHROSINE *impatiente.*

Ahi !

ARLEQUIN.

Ne mentez point ; on vous a communiqué les sentimens de mon ame , rien n'est plus obligeant pour vous.

EUPHROSINE.

Quel état !

ARLEQUIN.

Vous me trouvez un peu nigaud , n'est-il pas vrai ? mais cela se passera ; c'est que je vous aime , &amp; que je ne sçai comment vous le dire.

EUPHROSINE.

Vous ?

ARLEQUIN.

Eh pardy oui ; qu'est-ce qu'on peut faire de mieux ? Vous êtes si belle , il faut bien vous donner son cœur , aussi-bien vous le prendriez de vous-même.

EUPHROSINE.

Voici le comble de mon infortune :

ARLEQUIN *lui regardant les mains.*

Quelles mains ravissantes ! les jolis petits doigts ! que je serois heureux avec cela ! mon petit cœur en feroit bien son profit. Reine , je suis bien tendre , mais vous ne voïez rien ; si vous aviez la charité d'être tendre aussi , oh ! je deviendrois fou tout-à-fait.

EUPHROSINE.

Tu ne l'est déjà que trop.

ARLEQUIN.

Je ne le serai jamais tant que vous en êtes digne.

EUPHROSINE.

Je ne suis digne que de pitié , mon  
Enfant.

Bon , bon , à qui est-ce que vous contez cela ? vous êtes digne de toutes les dignitez imaginables : un Empereur ne vous vaut pas ni moi non plus : mais me voilà , moi , & un Empereur n'y est pas : & un rien qu'on voit , vaut mieux que quelque chose qu'on ne voit pas. Qu'en dites-vous ?

EUPHROSINE.

Arlequin , il me semble que tu n'as point le cœur mauvais.

ARLEQUIN.

Oh il ne s'en fait plus de cette pâte-là ; je suis un mouton.

EUPHROSINE.

Respecte donc le malheur que j'éprouve.

ARLEQUIN.

Hélas ! je me mettrois à genoux devant lui.

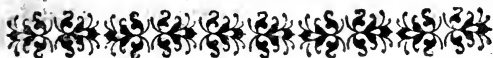
EUPHROSINE.

Ne persecute point une infortunée ; parce que tu peux la persecuter impunément. Vois l'extrémité où je suis réduite ; & si tu n'as point d'égard au rang que je

tenois dans le monde, à ma naissance, à mon éducation; du moins que mes disgrâces, que mon Esclavage, que ma douleur t'attendrisse : tu peux ici m'outrager autant que tu le voudras ; je suis sans azile & sans deffense, je n'ai que mon désespoir pour tout secours, j'ai besoin de la compassion de tout le monde, de la tienne même, Arlequin ; voilà l'état où je suis, ne le trouves-tu pas assez misérable ? tu es devenu libre & heureux, cela doit-il te rendre méchant ? Je n'ai pas la force de t'en dire davantage ; je ne t'ai jamais fait de mal, n'ajoute rien à celui que je souffre.

ARLEQUIN *abbattu & les bras abbaissés,  
& comme immobile.*

J'ai perdu la parole.



## SCENE IX.

IPHICRATE, ARLEQUIN.

IPHICRATE.

**C**Leanthis m'a dit que tu voulois t'entretenir avec moi ; que me veux-tu ? as-tu

encore quelques nouvelles insultes à me faire ?

ARLEQUIN.

Autre personnage qui va me demander encore ma compassion. Je n'ai rien à te dire , mon Ami , sinon que je voulois te faire commandement d'aimer la nouvelle Euphrasine : voilà tout. A qui diantre en as-tu ?

IPHICRATE.

Peux-tu me le demander , Arlequin ?

ARLEQUIN.

Eh pardy oüi je le peux , puisque je le fais.

IPHICRATE.

On m'avoit promis que mon Esclavage finiroit bien-tôt , mais on me trompe , & c'en est fait je succombe ; je me meurs , Arlequin , & tuperdras bien-tôt ce malheureux Maître qui ne te croïoit pas capable des indignitez qu'il a souffertes de toi.

ARLEQUIN.

Ah ! il ne nous manquoit plus que cela , & nos amours auront bonne mine. Ecoutes , je te deffends de mourir par malice ; par maladie , passe , je te le perinets.

# DES ESCLAVES.

57

IPHICRATE.

Les Dieux te puniront, Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh de quoi veux-tu qu'ils me punissent ;  
d'avoir eu du mal toute ma vie ?

IPHICRATE.

De ton audace & de tes mépris envers  
ton Maître : rien ne m'a été si sensible , je  
l'avouë. Tu es né , tu as été élevé avec  
moi dans la maison de mon Pere , le tien  
y est encore ; il t'avoit recommandé ton  
devoir en partant ; moi-même , je t'avois  
choisi par un sentiment d'amitié pour  
m'accompagner dans mon voïage ; je  
croïois que tu m'aimois , & cela m'atta-  
choit à toi.

ARLEQUIN *pleurant.*

Et qui est-ce qui te dit que je ne t'aime  
plus ?

IPHICRATE.

Tu m'aimes , & tu me fais mille injures !

ARLEQUIN.

Parce que je me mocques un petit brin  
de toi ; cela empêche-t-il que je ne t'ai-  
mes ? Tu disois bien que tu m'aimois , toi ,  
quand tu me faisois battre ; est-ce que les  
étrivieres sont plus honnêtes que les moc-  
queries ?

I P H I C R A T E.

Je conviens que j'ai pû quelquefois te maltraitter sans trop de sujet.

A R L E Q U I N.

C'est la verité.

I P H I C R A T E.

Mais par combien de bontez n'ai-je pas réparé cela ?

A R L E Q U I N.

Cela n'est pas de ma connoissance.

I P H I C R A T E.

D'ailleurs , ne falloit-il pas te corriger de tes défauts ?

A R L E Q U I N.

J'ai plus pâti des tiens que des miens : mes plus grands défauts , c'étoit ta mauvaise humeur , ton autorité , & le peu de cas que tu faisois de ton pauvre Esclave.

I P H I C R A T E.

Va , tu n'es qu'un ingrat ; au lieu de me secourir ici , de partager mon affliction , de montrer à tes Camarades l'exemple d'un attachement qui les eut touchés , qui les eut engagez peut-être à renoncer à leur coûtume ou à m'en affranchir , & qui m'eut pénétré moi-même de la plus vive reconnoissance.



## ARLEQUIN.

Tu as raison , mon Ami , tu me remontre bien mon devoir ici pour toi , mais tu n'as jamais scû le tien pour moi , quand nous étions dans Athènes. Tu veux que je partage ton affliction , & jamais tu n'as partagé la mienne. Eh bien va , je dois avoir le cœur meilleur que toi , car il y a plus long-temps que je souffre , & que je sc'ai ce que c'est que de la peine ; tu m'as battu par amitié , puisque tu le dis , je te le pardonne ; je t'ai raillé par bonne humeur , prends-le en bonne part , & fais-en ton profit. Je parlerai en ta faveur à mes Camarades , je les prierai de te renvoyer ; & s'ils ne le veulent pas , je te garderai comme mon Ami ; car je ne te ressemble pas , moi , je n'aurois point le courage d'être heureux à tes dépens.

*IPHICRATE s'approchant d'Arlequin.*

Mon cher Arlequin ! Fasse le Ciel , après ce que je viens d'entendre , que j'aie la joie de te montrer un jour les sentimens que tu me donnes pour toi ! Va , mon cher Enfant , oublies que tu fus mon Esclave , & je me ressouviendrai toujours que je ne méritois pas d'être ton Maître.

ARLEQUIN.

Ne dites donc point comme cela , mon

cher Patron ; si j'avois été vôtre pareil ; je n'aurois peut-être pas mieux vallu que vous : c'est à moi à vous demander pardon du mauvais service que je vous ai toujours rendu. Quand vous n'étiez pas raisonnable , c'étoit ma faute.

I P H I C R A T E *l'embrassant.*

Ta generosité me couvre de confusion.

A R L E Q U I N.

Mon pauvre Patron , qu'il y a de plaisir à bien faire !

*( après quoi il deshabil le son Maître. )*

I P H I C R A T E.

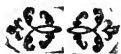
Que fais-tu , mon cher Ami ?

A R L E Q U I N.

Rendez-moi mon habit , & reprenez le vôtre , je ne suis pas digne de le porter.

I P H I C R A T E.

Je ne sçaurois retenir mes larmes ! Fais ce que tu voudras.





## S C E N E X.

CLEANTHIS, EUPHROSINE.

IPHICRATE, ARLEQUIN.

CLEANTHIS *en entrant avec Euphrosine  
qui pleure.*

**L**aissez-moi, je n'ai que faire de vous entendre gémir. (*Et plus près d'Arlequin*) Qu'est-ce que cela signifie, Seigneur Iphicrate; pourquoi avez-vous repris vôtre habit?

ARLEQUIN *tendrement.*

C'est qu'il est trop petit pour mon cher Ami, & que le sien est trop grand pour moi.

(*Il embrasse les genoux de son Maître.*)

CLEANTHIS.

Expliquez-moi donc ce que je vois; il semble que vous lui demandiez pardon?

ARLEQUIN.

C'est pour me châtier de mes insolences.

CLEANTHIS.

Mais enfin nôtre projet?

Mais enfin , je veux être un homme de bien ; n'est-ce pas-là un beau projet ? Je me repens de mes sottises , lui des siennes ; repentez-vous des vôtres , Madame Euphrosine se repentira aussi ; & vive l'honneur après : cela fera quatre beaux repentirs , qui nous ferons pleurer tant que nous voudrons.

E U P H R O S I N E.

Ah , ma chere Cleanthis , quel exemple pour vous !

I P H I C R A T E.

Dites plutôt quel exemple pour nous , Madame , vous m'en voïez pénétré.

C L E A N T H I S.

Ah vraiment , nous y voilà , avec vos beaux exemples ; voilà de nos gens qui nous méprisent dans le monde , qui font les fiers , qui nous maltraitent , qui nous regardent comme des vers de terre , & puis , qui sont trop heureux dans l'occasion de nous trouver cent fois plus honnêtes gens qu'eux. Fy , que cela est vilain , de n'avoir eu pour tout mérite que de l'or , de l'argent , & des dignitez : c'étoit bien la peine de faire tant les glorieux ; où en seriez-vous aujourd'hui , si nous n'a-

avons pas d'autre mérite , que cela pour vous ? Voïons , ne seriez-vous pas bien attrapez ? Il s'agit de vous pardonner ; & pour avoir cette bonté-là , que faut-il être , s'il vous plaît ? Riche ? non , Noble ? non , grand Seigneur ? point du tout. Vous étiez tout cela , en valiez-vous mieux ? Et que faut-il être donc ? Ah ! nous-y voici. Il faut avoir le cœur bon , de la vertu & de la raison ; voilà ce qu'il faut , voilà ce qui est estimable , ce qui distingue , ce qui fait qu'un homme est plus qu'un autre. Entendez-vous , Messieurs les honnêtes gens du monde ? voilà avec quoi l'on donne les beaux exemples que vous demandez , & qui vous passent : Et à qui les demandez-vous ? A de pauvres gens que vous avez toujours offensés , maltraités , accablez , tout riches que vous êtes , & qui ont aujourd'hui pitié de vous , tout pauvres qu'ils sont. Estimez-vous à cette heure , faites les superbes , vous aurez bonne grace ? Allez , vous devriez rougir de honte !

## ARLEQUIN.

Allons , ma Mie , soïons bonnes gens sans le reprocher , faisons du bien sans dire d'injures ; ils sont contrits d'avoir été méchans , cela fait qu'ils nous valent bien ;

car quand on se repent , on est bon ; & quand on est bon , on est aussi avancé que nous. Approchez , Madame Euphrosine , elle vous pardonne , voici qu'elle pleure , la rancune s'en va & vôtre affaire est faite.

C L E A N T H I S .

Il est vrai que je pleure , ce n'est pas le bon cœur qui me manque.

E U P H R O S I N E *tristement.*

Ma chere Cleanthis , j'ai abusé de l'autorité que j'avois sur toi , je l'avouë.

C L E A N T H I S .

Hélas , comment en aviez-vous le courage ! Mais voilà qui est fait , je veux bien oublier tout , faites comme vous voudrez ; si vous m'avez fait souffrir , tant pis pour vous , je ne veux pas avoir à me reprocher la même chose , je vous rends la liberté ; & s'il y avoit un Vaisseau , je partirois tout-à-l'heure avec vous : voilà tout le mal que je vous veux ; si vous m'en faites encore , ce ne sera pas ma faute.

A R L E Q U I N *pleurant.*

Ah la brave Fille ! ah le charitable naturel !

I P H I C R A T E .

Etes-vous contente , Madame ?

E U P H R O S I N E .

DES ESCLAVES. 65

EUPHROSINE *avec attendrissement.*

Viens , que je t'embrasse , ma chere Cleanthis ?

ARLEQUIN *à Cleanthis.*

Mettez-vous à genoux pour être encore meilleure qu'elle.

EUPHROSINE.

La reconnoissance me laisse à peine la force de te répondre. Ne parles plus de ton Esclavage , & ne songes plus désormais qu'à partager avec moi tous les biens que les Dieux m'ont donné , si nous retournons à Athènes.

~~~~~\*~~~~~

SCENE DERNIERE.

TRIVELIN ,

*& les Acteurs précédens.*

TRIVELIN.

**Q**ue vois-je , vous pleurez , mes Enfans , vous vous embrassez !

ARLEQUIN.

Ah ! vous ne voïez rien , nous sommes

admirables ; nous sommes des Rois & des Reines ; enfin finale , la paix est conclue , la vertu a arrangé tout cela ; il ne nous faut plus qu'un Bateau & un Batelier pour nous en aller ; & si vous nous les donnez , vous ferez presque aussi honnêtes gens que nous.

TRIVELIN.

Et vous , Cleanthis , êtes-vous du même sentiment ?

CLEANTHIS *baisant la main de sa Maîtresse.*

Je n'ai que faire de vous en dire davantage , vous voyez ce qu'il en est.

ARLEQUIN *prenant aussi la main de son Maître pour la baiser.*

Voilà aussi mon dernier mot , qui vaut bien des paroles.

TRIVELIN.

Vous me charmez , embrassez-moi aussi , mes chers Enfans , c'est-là ce que j'attendois ; si cela n'étoit pas arrivé , nous aurions puni vos vengeances comme nous avons puni leurs duretez. Et vous Iphicrate , vous Euphrosine , je vous vois attendris , je n'ai rien à ajoûter aux leçons que vous donne cette aventure ; vous avez été leurs



Maîtres , & vous en avez mal agi ; ils sont devenus les vôtres , & ils vous pardonnent ; faites vos réflexions là-dessus. La difference des conditions n'est qu'une épreuve que les Dieux font sur nous : je ne vous en dis pas davantage. Vous partirez dans deux jours , & vous reverrez Athènes. Que la joie à présent & que les plaisirs succèdent aux chagrins que vous avez senti , & célèbrent le jour de votre vie le plus profitable.

F I N.



\*\*\*\*\*

## A P P R O B A T I O N.

**J'**Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *l'Isle des Esclaves*, Comédie, dont j'ai crû que la lecture soutiendrait l'idée qu'en a donnée la Représentation. Fait à Paris ce 28. Mars 1725.

HOUDAR DE LA MOTTE.

---

## P R I V I L E G E D U R O Y.

**L** OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Nôtre bien-ami le Sieur DE LORMEL, Nous ayant fait supplier de luy accorder nos Lettres de Permission pour l'Impression d'un Manuscrit qui a pour titre, *l'Isle des Esclaves* ; offrant de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le Contre-scel

des Présentes ; Nous avons permis & permettons par ces Présentes audit Sieur Delormel, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon luy semblera, sur papier & caracteres conformes à la feüille imprimée & attachée sous le Contre-scel des Présentes, & de le faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles : que l'Impression de cet Ouvrage sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Livre sera remis dans le même état

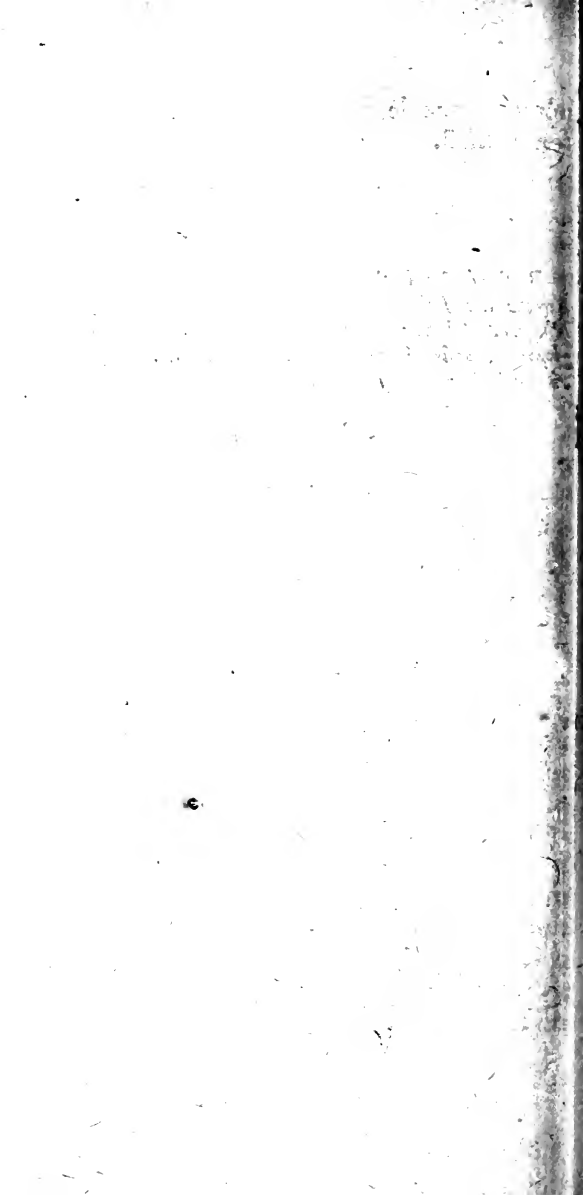
où l'Approbation y aura été donnée, es  
mains de nôtre très-cher & feal Cheva-  
lier Garde des Sceaux de France le Sieur  
FLEURIAU D'ARMENONVILLE, Comman-  
deur de nos Ordres; & qu'il en sera en-  
suite remis deux Exemplaires dans nôtre  
Bibliotheque publique, un dans celle de  
nôtre Château du Louvre, & un dans  
celle de nôtre très-cher & feal Chevalier  
Garde des Sceaux de France le Sieur Fleu-  
riau d'Armenonville, Commandeur de  
nos Ordres; le tout à peine de nullité des  
Présentes: Du contenu desquelles vous  
mandons & enjoignons de faire jouir l'Ex-  
posant ou ses ayans cause, pleinement &  
paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit  
fait aucun trouble ou empêchement:  
Voulons qu'à la Copie desdites Présentes  
qui sera imprimée tout au long au com-  
mencement ou à la fin dudit Ouvrage,  
foy soit ajoutée, comme à l'Original.  
Commandons au premier nôtre Huissier  
ou Sergent de faire pour l'exécution  
d'icelles tous Actes requis & necessai-  
res, sans demander autre Permission, &  
nonobstant Clameur de Haro, Charte  
Normande & Lettres à ce contraires:  
CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à Paris  
le vingt-sixième jour du mois d'Avril, l'an  
de grace mil sept cens vingt-cinq, & de

nôtre Regne le dixième. Par le Roy en  
son Conseil.

DE S. HILAIRE.

*Registré sur le Registre VI. de la Chambre  
Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris,  
N°. 226. fol. 185. conformément aux anciens Re-  
glemens, confirmés par celui du 28. Février 1723.  
A Paris le 3. May 1725.*

BRUNET, Syndic



**L'EMBARAS**  
**DES RICHESSES,**

**C O M E D I E.**

THE MIND

DRS RICHESSES

C O M M O N



L' E M B A R A S  
D E S  
R I C H E S S E S  
C O M E D I E.

Représentée pour la première fois sur le  
Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, par les  
Comédiens Italiens ordinaires du Roy le  
neuf Juillet 1725.

DEDIE'E A MONSIEUR  
LE COMTE  
DEMORVILLE,

Par M. D'ALLAINVAL.

Le prix est de 25. sols.



A P A R I S ,

Chez NOEL PISSOT, Quai des Au-  
gustins, à la descente du Pont-Neuf,  
à la Croix d'or.

---

M. DCC. XXVI.

*Avec Approbation & Privilège du Roi,*

*Ibi divitiæ ubi pax & hilari-  
tudo, ubi divitiæ, si non adest  
pax & hilaritudo, ibi paupertas.*



A

S O N E X C E L L E N C E

M O N S E I G N E U R

L E C O M T E

D E M O R V I L L E ,

M I N I S T R E ,

S E C R E T A I R E D ' E T A T ,

Chevalier de la Toison d'Or, Gouverneur  
de Chartres ; & l'un des Quarante de  
l'Academie Françoise , ci-devant Am-  
bassadeur Extraordinaire auprès des  
Seigneurs Etats de Hollande , & Pleni-  
potentiaire pour le Roi au Congrès de  
Cambray.



M O N S E I G N E U R ,

*L'hommage que j'ai l'honneur  
de faire à VOTRE EXCELLENCE*

## E P I T R E.

*des premiers essais de ma plume ,  
est un tribut que je lui dois : Né  
dans une Ville & dans une fa-  
mille que MONSEIGNEUR LE  
GARDE DES SCEAUX votre  
illustre Pere , a toujours honorées  
de sa puissante protection , mon  
devoir a déterminé mon choix. Je  
sçai trop , MONSEIGNEUR ,  
que tous vos momens sont consacrés  
au bonheur de l'Etat ; ainsi je n'a-  
buserai point de ce temps qui lui  
est si précieux jusqu'à vous van-  
ter à vous-même ce génie deli-  
cat , juste & profond , & tant  
d'autres brillantes qualités , qui  
vous ont mérité la confiance du  
Roy , l'estime & l'admiration des  
Cours Etrangères , la vénération  
des Sçavans , & l'amour de toute  
la France : Agréés seulement ,*

# E P I T R E.

**MONSEIGNEUR**, *ces prémices  
comme un témoignage public du  
profond respect avec lequel j'ai  
l'honneur d'être ,*

**MONSEIGNEUR**

**DE VOTRE EXCELLENCE**

Le très-humble & très-obéissant  
serviteur ,

**D'ALLAINVAL.**



**A C T E U R S**  
*du Prologue.*

**L'AUTEUR.**

**THIBAUT** *Paysan , frere de lait  
de l'Anteur.*

*Le Theatre represente la Chambre de  
l'Anteur.*



**L'EMBARAS**



# L'EMBARAS DES RICHESSES

COMEDIE.

---

## PROLOGUE.

*L'Auteur appuyé nonchalamment sur une  
table, feuillette sa Comedie.*

L'AUTEUR.



Oùlà un Prologue qui ne me  
plaît point ; je n'en suis point  
content , tout cela me semble  
froid , insipide , languissant , &c  
c'est le plus grand hazard du monde s'il  
fait fortune sur le Theâtre. Il me semble  
déjà que le quart d'heure de Rabelais  
sonne , que la toile se leve : quelle situa-  
tion ! ah je fremis ! . . . j'entens toute

A

l'assistance crier en symphonie à l'Acteur qui ouvre le Prologue , arrête , mon ami , arrête : que diable veus-tu dire ? je vois déjà où tu en veus venir ; quoi toujours des Auteurs des Marquis. Et si si , ne vois-tu pas que cela est usé , tu ne me repètes que ce que j'ai vû dans tant d'autres Prologues : je suis las de cette monotonie ; en un mot je veux du neuf , & si tu n'as pas l'imagination assez fertile pour trouver & pour mettre en œuvre quelque idée heureuse , ingénieuse , délicate , qui me plaise , ne me dis rien du tout ; ce long préambule que tu veux me faire effuyer , va m'indisposer contre toi peut-être à n'en pas revenir . . . . .

Quel parti prendre ? ma foi si les Comédiens m'en croyoient , ils débute-roient tout d'un coup par la piece , c'est le mieux : je suis pourtant forcé de convenir qu'il en faut un pour bien faire ; car enfin quand le Parterre verra tantôt paroître sur la Scène un Dieu , cela l'effarouchera inmancablement , si je n'ai eu le soin de le prévenir là-dessus , de le préparer , & de l'accoûturner , pour ainsi dire , à cette apparition , en lui insinuant adroitement que l'action se passe à Athènes . . . . . mais . . . . . j'entens ouvrir ma porte ; je gage que ce sera quelque



PROLOGUE. 3

Importun complimenteur : je suis perdu ,  
si je ne trouve moyen de m'en délivrer . . . .

---

L'AUTEUR, THIBAUT.

L'AUTEUR.

Ah c'est Thibaut mon frere de lait.  
Bon jour mon enfant.

THIBAUT.

Voute sarviteur , Monsieur.

L'AUTEUR.

Comment te portes-tu ? comment se  
porte ta mere ?

THIBAUT.

Je nou partons tretous assez bien guieu  
marci.

L'AUTEUR.

Tu me trouves un peu en affaires.

THIBAUT.

Oh pargoi je me doute bian de ce que  
c'est qui vous trécaffé la çarvelle.

L'AUTEUR.

Et quoi ?

THIBAUT.

J'avons appris de vos nouvelles ;  
& si je ne sis à Paris que depis ce matin.

L'AUTEUR.

Et bien qu'as-tu appris ? voyons.

THIBAUT.

Hébian pis qu'il faut vous le dire, vous

A ij

farez qu'en boutit devant hiar en tarre le gros Lucas.

L'AUTEUR *à part.*

Que me va-t il conter?

T H I B A U T.

Et moi quand j'avisis qu'il étoit mort , comme je fis un fin marle , je devini bian qu'il ne pouroit pus être le farmier de parsonne , attendu qu'il estoit deffunt.

L'AUTEUR *à part.*

Qu'ai-je affaire de tout ce galimatias.

T H I B A U T.

Dame je ne fus ni fou ni étordi , je prins hiar drés le matin mon pied dans mon cou, & je fis venu pardevars le Seigneur de noute village pour li demander sa farime.

L'AUTEUR.

Est-ce là tout ce que tu as à me dire , Thibaut ?

T H I B A U T.

Baillez-vous patience , vsallez entendre. Le Seigneur de nout village n'estoit pas cheux li , en l'étendant je me fis mis à jafer ové Blaise qui le fart , & comme je lui disés que je vou viandrois voir , Thibaut , m'a-t-il dit , sçais-tu bian qu'il est bian sçavant ce Monsieur Dorante ? Comment morguoi , Blaise , ce li fis-je , ouï

# PROLOGUE. 5

palsanguoi, ce me fit-il ; tian Thibaut , il n'a qu'à revasser & gratter sa tête un bout de temps , & crac vlà un Luivre baclé

L'AUTEUR *à part.*

Il me divertiroit , s'il avoit mieux pris son temps.

THIBAUT.

Il m'a dit qu'en appeloit ça être Poître, vantreguoi, Monsieu , le biau mequier ! faut que ces Poîtres soyont tarriblement riches ; combian gagnez-vous bian à la journée l'une portant l'autre.

L'AUTEUR.

Tu ne sçais ce que tu dis , mon pauvre Thibaut ; va , laisse moi en repos , je n'ai pas le tems de t'écouter.

THIBAUT.

Oh tetigué ce n'est pas le tout ; il m'a itou dit que vsaviez brassé une drolerie . . . attendez . . . il appeloit ça . . . .

L'AUTEUR.

Une Comedie.

THIBAUT.

Où une Comedrille , & que c'étoit pour anit , & ové vout parmission , je voudrés bian qu'ou me fissez l'amiquié de me dire où c'est qu'en montre ça.

L'AUTEUR.

Qu'il ne tienne qu'à cela , attens-moi

là-bas , je t'y menerai moi-même.

THIBAUT.

Allons, v'sêtes un digne homme. *Il s'en va.*

L'AUTEUR.

Thibaut , reviens ?

THIBAUT.

Me vla.

L'AUTEUR.

Reste-là *à part*. Il me vient une pensée.

THIBAUT.

Comme vous voudrez *à part*. Quand je songe que j'avons têtée la même mere.

L'AUTEUR.

J'ai lû quelque part qu'un grand Maître de l'art avant d'exposer ses productions au grand jour du Theâtre , avoit coûtume de les lire à sa servante , chez ces gens simples , c'est à la nature toute nuë qu'on parle , & un Auteur de Comedies , doit juger de ses ouvrages , selon qu'il les remuë , plus ou moins , j'entens un Auteur qui regarde comme son point de vûë de peindre cette même nature , & de parler au cœur ; car pour ceux qui sont toujours à l'affût d'un mot pour badiner au tour , & qui voltigent methodiquement de pensée en pensée , ils ne trouveroient pas leur compte avec de pareils auditeurs ,

## PROLOGUE.

7

Il faut trop d'esprit pour les entendre ; ça mets-toi là , & couvre-toi , je te veux lire ma piece.

T H I B A U T.

Très-volontiers , vou n'avez qu'à dire , je ne demande pas mieux ; j'ai de l'esprit fans vanité , & quand j'allois à l'icole & que le Magister étoit yvre , reverence parler , c'estoit-moi qui faisoit luire les autres.

L'A U T E U R.

Ma Comedie s'appelle *l'Embaras des Richesses* ; souviens-toi bien de cela.

T H I B A U T.

Oüi oüi , *l'Embaras det Richesses* , j'aimerois bian st'embaras-là moi.

L'A U T E U R *bas.*

Commençons par le prologue *haut* : Figure - toi que cette chambre est un Caffé.

T H I B A U T.

Un Caffé ! qu' que c'est que ça ?

L'A U T E U R.

C'est un lieu où l'on prend des liqueurs , des rafraichissemens , & où s'assemblient tous les jours regulierement un nombre de gens qui critiquent toutes les pieces nouvelles.

T H I B A U T.

Aparemment qui sont du mequier.

A inj.

L'AUTEUR.

Non ces gens-là ont la prudence de ne rien mettre au jour, leur humeur caustique fait toute leur réputation. Imagine-toi encore qu'il entre dans ce Caffé un petit Abbé bien poudré, bien frisé qui m'aborde, & qui me dit d'un ton doux, & tendre, » (il lit) hé bon jour notre feal: votre » serviteur, Monsieur l'Abbé. Sans doute » que vous irez voir ce soir *l'Embaras des* » *Richesses*: (à Thibaut) retiens bien que c'est le titre de ma piece.

THIBAUT.

Marchez vout chemin & ne vous boutez pas en peine.

L'AUTEUR *lisant*.

» Sans doute que vous irez voir ce soir » *l'Embaras des Richesses*? Cela pourra » se faire, Monsieur l'Abbé. De grace » n'en dites point de mal.

THIBAUT *riant*.

Ah ah ah.

L'AUTEUR *à part*.

Il rit, il faut que cet endroit l'ait frappé. *haut* Hé bien de quoi ris-tu?

THIBAUT.

Ha ha ha, je ris de ce sot d'Abbé qui vient justement s'adresser à vous pour vous prier de ne point dire de mal d'une chose que vs'avez faite.

# PROLOGUE.

9

L'AUTEUR.

» Tu ne ris que de cela ? . . . je m'ap-  
» plaudissois déjà. (*Il continue de lire*)  
» De grace n'en dites point de mal , hé  
» quel intérêt prenez-vous à cela ,  
» Monsieur l'Abbé ? à *Thibaut* Ecoutez  
» bien ?

THIBAUT.

Je fis tout oreilles.

L'AUTEUR *lisant*.

» C'est que l'Auteur est un de mes amis.  
» L'Auteur est un de ses amis ! Voyons  
» jusqu'où il poussera sa hardiesse. Il vous  
» a apparemment lû sa piece , Monsieur  
» l'Abbé ? Belle demande ! Il me lit tout  
» ce qu'il fait ! Oh le menteur fieffé ! Hé  
» qu'en pensez-vous , s'il vous plaît , M.  
» l'Abbé ? A vous dire la verité elle n'est  
» pas trop bonne , ce n'est pas grand-chose.

THIBAUT.

Elle n'est pas trop bonne : quoi st'Abé  
vou dit ça à vout nez , & vous ne li san-  
glez pas sus la gueule , faut qu'ou soyez  
terriblement endurant.

L'AUTEUR.

» Hé non & non ce n'est qu'une sup-  
» position , c'est moi qui lui fait dire  
» cela.

THIBAUT.

Hé que diable ne parlez-vous donc :

mais si vou plaît , pourquoi li faire dire  
que vout ouvrage n'est pas grand-chose ?  
je n'y comprends rian moi.

L'AUTEUR.

C'est une modestie d'Auteur qui ne tire  
pas à consequence.

THIBAUT.

Oh par la morguene j'arés peur qu'en  
ne me print au mot.

L'AUTEUR.

Il n'y a rien à craindre ; le public y est  
accoutumé , & il est trop indulgent pour se  
prévaloir de ces petits avantages. Je con-  
tinuë : ( *il lit* ) » Monsieur l'Abbé puis-  
» que vous avez eu la lecture de la nou-  
» velle piece , oserai-je vous prier de m'en  
» faire le canevas en deux mots : Oïida . . .  
» avec plaisir . . . . . Première-  
» ment.

THIBAUT *baille.*

Ah !

L'AUTEUR.

*bas* Comme il baille ! *haut* Est-  
ce que tu ne trouves pas cela plai-  
sant ?

THIBAUT.

Si fais ça est bian drole ; mais c'est que  
ça m'ennuye.

L'AUTEUR.

Comment donc ?



# PROLOGUE.

II

THIBAUT.

Blaise m'avoit dit que des Comedrilles  
ça étoit si bouffon que l'y avoit d'amou-  
reux & pis ds'amoureuses qui disoient  
tant de droleries , & je ne vois rian de  
tout ça ecite.

L'AUTEUR.

Mais ceci n'est pas une Comedie.

THIBAUT.

Qui que c'est donc vou m'avez tantôt  
dit vou-mesme que c'en étoit une.

L'AUTEUR.

Ce que je te lis est le Prologue de la  
Comedie.

THIBAUT.

Hé qui que c'est qu'un Prologue ?

L'AUTEUR.

Le Prologue est une espee d'enfant  
perdu qu'on envoie reconnoître l'ennemi,  
& qui souvent en essuye le premier feu ,  
ou pour parler plus clairement, c'est un  
petit ouvrage que l'on fait précéder  
la Comedie , dans lequel un Auteur  
cherche à se rendre favorable le Par-  
terre.

THIBAUT.

C'est donc queque Monsieu de vos  
amis que ce Parterre.

L'AUTEUR.

Bon à l'autre.

THIBAUT.

Vou mangez donc queuquefois avé li.

L'AUTEUR.

Et non & non. Le Parterre est une assemblée de gens d'esprit qui sont les juges nez de toutes les pieces nouvelles.

THIBAUT.

Si bian donc que drés qu'ou leus arez flanqué de voute priambule par la philosophie , ils admireront tout ce que vous leus chanterez ?

L'AUTEUR

Non vraiment : ils siffleront ma pièce , s'ils la trouvent mauvaise.

THIBAUT.

Par la jarnonce ça estant à quoi est donc bon vout Prologue , ça ne sert donc à rian.

L'AUTEUR.

Il parle juste : ton raisonnement me détermine , je m'en vais trouver les Comédiens , & leur dire qu'il faut absolument qu'ils suppriment ce Prologue , il gâteroit tout. Je voudrois bien te lire ma Comédie ; mais il est près de quatre heures , & d'ailleurs comme on la joie aujourd'hui il me seroit impossible de profiter des avis que tu ne manquerois pas

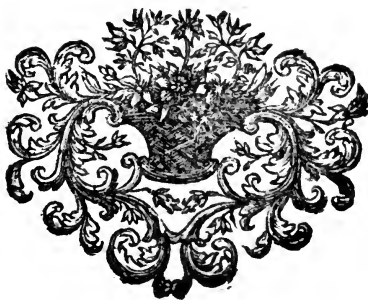
PROLOGUE. 13

de m'ouvrir: Viens avec moi je vais te faire placer.

THIBAUT.

Allons-nous camper en rang d'oignons avec les autres: Voyez-vous, Monsieur, quoique je ne sois qu'un sot lia plus d'esprit là dedans que dans la farvelle de bian de grands Juges.

*Fin du Prologue.*



# ACTEURS de la Comedie.

PLUTUS, *Dieu des Richesses.*

MIDAS, *Financier.*

SA FEMME.

PAMPHILE, *Officier fils de Midas  
& amoureux de Florise.*

CHRISANTE, *Bourgeois d'Athenes  
& pere de Florise.*

FLORISE, *fille de Chrisante, a-  
mante de Pamphile.*

ARLEQUIN, *Jardinier amant  
de Chloë.*

CHLOE *paysanne, maîtresse d'Ar-  
lequin.*

TRIVELIN, *valet de Pamphile.*

BRIARE'E, *Procureur.*

UN TAILLEUR.

SON GARÇON.

SUITE DE PLUTUS.

DANSEURS & MUSICIENS.

*La Scene est à Athenes, vis-à-vis la  
Maison d'Arlequin.*

Le Theatre represente une rue, il y a  
dans l'enfoncemens la cabane d'Arlequin;  
& sur l'un des côtez un Palais de Fi-  
nancier.



# L'EMBARAS DES RICHESSES

COMEDIE.



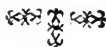
ACTE I. SCENE I.

TRIVELIN { *seul botté ayant un  
foüet à la main & une  
grande épée.*



H! je n'en puis plus , je suis  
roué , je suis estropié , je suis  
écorché , la faim , la soif , le  
sommeil , la fatigue , tout me  
tourmente. Que le Diable t'emporte ,  
petit fripon d'Amour , toi les Amou-  
reux , leurs Maîtresses , les chevaux de

Poste & moi - même. (*Il donne deux coups d'éperon & un coup de fouet.*) Bon j'ai pensé me rompre le cou, je croyois être encore sur cette maudite roffe, & je ne songe pas que je suis arrivé à Athenes, mon pauvre esprit se perd; hé le moyen! depuis six mois que Pamplile mon maître est devenu amoureux, il n'est plus pour moi de repos; toutes les nuits des Screnades, des Bals, n'étoit-ce pas assez d'être Officier, de plus fils de Financier pour faire enrager un valet, sans être encore amoureux. Il y a un mois que nous partîmes pour la garnison, je m'attendois d'y dormir tout mon sou: Bon, m'a-t-il été seulement possible d'y fermer l'œil; il me fit coucher dans sa chambre, & trente fois dans un moment il me crioit à pleine tête, Trivelin, Trivelin, ouvre ta fenêtre, vois s'il est jour Encore s'il avoit quelque sujet de s'alarmer, mais Florise l'aime, Chrisante pere de la belle approuve leur amour . . . . . tout cela me met dans une colere . . . . . allons la passer dans la cuisine sur quelque bouteille de vin . . . . .



SCENE



## S C E N E II.

PAMPHILE , TRIVELIN.

PAMPHILE *en dedans.***T** Rivelin?

TRIVELIN.

Monsieur . . . ah voilà déjà mon enragé de Maître qui m'appelle.

PAMPHILE.

Trivelin?

TRIVELIN.

Monsieur? -

PAMPHILE *entrant.*

Où es-tu donc misérable , où es-tu donc?

TRIVELIN.

Me voilà Monsieur.

PAMPHILE.

Traître il y a une heure que je me tiens de t'appeller de tous les côtes . . . comment tu n'est pas encore débotté?

TRIVELIN.

Cela va être fait tout à l'heure.

PAMPHILE.

Non tu iras comme cela : Ivrogne,

B

tu t'es amusé à boire à ton ordinaire.

TRIVELIN.

Hé Monsieur, nous ne faisons que descendre de cheval, & vous sçavez vous-même que depuis hier que nous partîmes du regiment nous courons la poste à jeûn.

PAMPHILE.

Te voilà bien malade, faquin, je te conseille de te plaindre : Vîte, qu'on se dépêche de courir chez M. Chrisante, & de faire dire à la charmante Elorise que je viens d'arriver à Athenes.

TRIVELIN.

Hé, Monsieur, vous n'y songez pas, à peine est-il jour, tout le monde dort encore, & je me donne au Diable, il n'y a que les choïettes & nous d'éveillez à Athenes.

PAMPHILE.

Point de réplique, fais ce que je te dis, si par hazard on te pouvoit faire parler à cette belle, ne manque pas de lui faire un récit des tourmens que j'ai soufferts depuis que je suis éloigné d'elle, assure-la bien que mon plus grand plaisir a été de m'occuper de son aimable idée, & que je n'ai point cessé de te parler d'elle : cours, je me rendrai chez elle *le* plu - tôt. *il sort.*



TRIVELIN.

J'y vas, Monsieur . . . .graces au ciel ,  
je n'ai plus guere à souffrir ; il ne revient  
ici que pour épouser la Maîtresse , & une  
petite doze de mariage appaise les fumées  
de l'amour . . . .mais j'entens quelqu'un  
qui chante.



## SCENE III.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN *chante.*

**L** Arela, larela , larela.

TRIVELIN *a part.*

C'est lui-même.

ARLEQUIN, *apercevant Trivelin.*

Hom . . . .quelle bête est-ce là ?

TRIVELIN *riant.*

Ah ah ah ah ! il a peur de mon équi-  
page militaire.

ARLEQUIN.

Si tu avances ?

TRIVELIN.

Quoi tu ne me reconnois pas, Ar-  
lequin ?

ARLEQUIN.

Ah c'est Trivelin, ah mon ami (*il court pour l'embrasser ; mais appercevant l'épée de Trivelin il recule*) ôte donc ta grande épée , si tu veux que je t'embrasse.

TRIVELIN.

Voilà qui est fait.

ARLEQUIN.

Ah ! mon cher ami Trivelin, depuis quand es-tu donc à Athenes ?

TRIVELIN.

J'arrive tout présentement.

ARLEQUIN.

Es-tu toujours fort alteré ?

TRIVELIN.

Cela s'en va sans dire, & toi toujours guai, joyeux ?

ARLEQUIN *saute.*

Toujours mon enfant, toujours. Je suis bien aise de te voir ; que je t'embrasse encore ?

TRIVELIN.

De tout mon cœur.

ARLEQUIN.

T'es-tu bien diverti là-bas ?

TRIVELIN.

Pas mal ; je te conterai cela tantôt, j'ai maintenant à galoper pour mon Maître, j'aurai bien-tôt fait, & ensuite je me

rendrai à notre Cabaret.

ARLEQUIN.

Va vite , tu m'y trouveras , je vais dire bon-jour à Chloé , & puis je ne manquerai pas d'y aller.

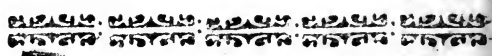
TRIVELIN.

Dans un moment je suis à toi.

ARLEQUIN *seul riant.*

Ah ah ah la drole de chose que l'Amour , cela fait la moitié de l'ouvrage : autrefois quand il falloit tirer de l'eau pour arroser mes fleurs , je trouvois que la corde étoit si rude & le puits si profond : mais depuis que j'aime Chloé , & que c'est pour lui faire des bouquets que je cultive mes fleurs je n'ai qu'à toucher la corde du bout du doigt seulement , & cela vient tout seul. Oh la plaisante chose que cet Amour ! si je sçavois celui qui l'a inventé.





## S C E N E IV.

C H L O E' , A R L E Q U I N.

C H L O E'.

**B**on jour mon cher Arlequin:

A R L E Q U I N.

Et bon jour ma chere Chloé, bon jour mon amour, ma rose, mon miel, mes macarons.

C H L O E'.

Tu as été bien long - tems à venir aujourd'hui.

A R L E Q U I N.

J'étois allé te chercher ce bouquet dans mon jardin : prens-le, ma chere Chloé, il sent bon comme toi.

C H L O E'.

Je t'ai attendu pendant une heure, & si-tôt que j'entendois quelqu'un chanter dans la rue cela mettoit mon cœur dans un mouvement, & je disois, ah voilà mon cher Arlequin: mais aussi quand je voyois que ce n'étoit pas toi j'étois bien chagrine, je craignois qu'il ne te fût ar-

ri-vé quelque chose : vois combien je t'aime .

ARLEQUIN.

Cela est fort bien fait de m'aimer , ma chere Chloé ; car moi je t'aime , oüi je t'aime de tout mon cœur : mais d'où vient que tu es triste , qu'est-ce que tu as ?

CHLOE' *tristement.*

Je n'ai rien , Arlequin.

ARLEQUIN.

Si, tu as quelque chose . . . tu pleures . . . tu vas me faire pleurer aussi , il ne faut pas se chagriner , mon petit nez , il faut toujours se tenir gaillarde , rire , chanter . . dis donc ce que tu as . . ta mere t'a querrellée , n'est-ce pas ?

CHLOE'.

Non au contraire , elle m'a dit qu'elle nous marieroit demain ensemble.

ARLEQUIN *saute de joye.*

Demain , oh demain . . . est-ce que cela ne te fait pas de plaisir ?

CHLOE'.

Si fait , Arlequin , cela m'en fait beaucoup.

ARLEQUIN.

Si cela te fait du plaisir , d'où vient donc que tu ne ris pas & que tu ne sautes pas de joye comme moi ? tu as du chagrin , je le vois , & tu me le caches.

Il faut te l'avouer , mon cher Arlequin , j'entens dire de tous les côtez que les hommes sont si trompeurs que je crains que tu ne cesses de m'aimer ; Arlequin cela ne seroit pas honnête à toi de me planter là.

ARLEQUIN.

Moi je cesserois de t'aimer ! moi je planterois là ma chere Chloé , il faudroit que je fusse fou , où est-ce que je pourrais trouver une autre fille si belle , si bonne , si douce , & qui m'aime comme toi ? nulle part. Oh ne t'embarasse pas nous serons demain mariez , allons donc réjoüis-toi : cela est si drole le mariage.

CHLOÉ.

Helas ! il peut encore arriver bien des choses jusqu'à demain : j'ai revé cette nuit que tu me quittois pour en aimer une autre : ah mon cher Arlequin , si cela étoit j'en mourrois de douleur.

ARLEQUIN.

Va mon petit cœur , va ne crains pas cela , je t'aimerai toute ma vie , je te le jure : j'ai eu le même reve de toi , moi. J'ai revé , cela est bien pis , tu vas entendre , j'ai revé que tu étois mariée à un Monsieur & que tu ne voulois pas seulement me regarder , Et bien est-ce que cela me fâche ?

NOU.

non , parce que je ſçai bien que tu ne pourrois jamais trouver un Amant plus joli que moi , & qui t'aime tant.

CHLOË'.

Ton reve eſt un menteur aſſurément , mon cher Arlequin : moi je me marierois à un autre , oh tu ſçais bien que je t'aime trop pour te faire cette peine-là. Je t'aime tant que ſi un beau Monsieur tout doré me diſoit , Chloé , tu es bien aimable ; ſi tu veux m'aimer & m'épouſer , je te donnerai de beaux habits , de belles garnitures , de beaux rubans : un beau char : je lui dirois non ; j'aime mieux être la femme d'Arlequin , qui n'eſt qu'un jardinier.

ARLEQUIN.

Fort bien : & moi tien ſi une Princeſſe . . . . par exemple Madame la République étoit amoureuse de moi , & qu'elle me dit , hé bon jour le petit Arlequin , que tu eſt joli , que tu eſt charmant , je lui dirois , cela eſt vrai , Madame , je ſuis un drole de corps : Je ſuis folle de toi. Oh , Madame , je ne ſuis pas digne de rendre folle une ſi grande Princeſſe ; car il faut parler honnêtement.

CHLOË'.

Tu as raiſon.

ARLEQUIN.

Si tu veux te marier à moi j'ai de si bon vin , de si bon fromage. Je boirois son vin , je mangerois son fromage . . . . .

CHLOE'.

Tu le mangerois , Arlequin ?

ARLEQUIN.

Ecoute donc : Et puis quand j'aurois bû & mangé , je lui dirois allez au Diable, vous êtes trop laide , j'aime mieux être le mari de Chloé , cela est-il bien répondu ?

CHLOE'.

Il n'y a que ce fromage qu'il ne faudroit pas manger : que je serois heureuse , mon cher Arlequin , si tu m'aimois toujours de même , je serai bien charmée , je t'assure , quand nous serons mariez ; je te verrai toute la journée , j'irai travailler avec toi dans ton jardin : quand je suis loin de toi je suis toujours rêveuse , triste , inquiète , tout m'ennuye , tout me déplaît.

ARLEQUIN.

Tout comme moi : mais aussi quand je te vois je suis si content.

CHLOE'.

Hai , il faut déjà que je te quitte , mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Quoi tu t'en vas déjà ? encore un petit



moment , on n'a pas seulement le temps de te regarder.

CHLOE'.

Je ne sçaurois , je le voudrois bien.

ARLEQUIN.

Je t'en prie.

CHLOE'.

Je crains que ma mere ne me gronde.

ARLEQUIN.

Tu lui diras que tu étois avec moi.

CHLOE'.

Oh que je n'ai garde , ce feroit bien pis ; elle m'a défendu de te parler que devant elle , & moi j'aimerois presqu'autant ne te point voir ; il me semble que ce que tu me dis ne me fais pas tant de plaisir quand ma mere y est ; cela me rend toute honteuse.

ARLEQUIN.

Et moi cela me rend comme un nigaut , je n'ai plus d'esprit pour te dire de jolies choses.

CHLOE'.

Va , mon cher Arlequin , va travailler , je m'échapperai ce matin , & je t'irai voir dans ton jardin.

ARLEQUIN.

Tu y viendras . . . . Ah . . . .

CHLOE'.

Oùi , Arlequin , j'irai ; adieu mon ami.

Adieu ma petite Chloé, adieu mon petit bouchon : ne manque pas au moins d'y venir.

CHLOE'.

Non je te le promets.

ARLEQUIN *seul.*

Cette fille-là est la meilleure fille du monde, je serois avec elle toute ma vie sans m'ennuyer, je ne suis jamais rassasié de la voir : Trivelin ne sera pas encore venu au Cabaret, en l'attendant je vais me divertir. *Il saute & chante.*





## S C E N E V.

MIDAS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *chante.*

|                                      |   |
|--------------------------------------|---|
| Vive mon joli jardin soir &<br>matin | } <i>Arlequin</i><br>pendant l'a<br>partie que<br>fait Midas,<br>danse &<br>chante sou-<br>vent le der-<br>nier vers<br>de l'air. |
| J'y ris , j'y chante , j'y badine ,  |   |
| Ah ! le favorable terrain ,          |   |
| La rose y croit sans épine.          |   |

MIDAS *à part.*

**V** Oilà mon chanteur , quel gosier il faut que ce drole là ait le Diable dans le corps . . . . il m'est impossible d'y résister . . . . dès que l'aurore paroît le boureau commence son vacarme . . . . .  
 quoi faudra-t-il toute ma vie avoir les oreilles étourdies de ce misérable , il faut , quoiqu'il en coûte , que je me procure du repos . . . . j'imagine un moyen qui peut-être me réussira.

ARLEQUIN.

La rose y croît sans épine .. ah ah ah ,  
 vous voilà , Monsieur Midas ?

MIDAS.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Voulez-vous vous divertir avec moi?

MIDAS.

Me divertir avec toi : moi?

ARLEQUIN.

Oùï, est-ce que vous n'oseriez?

MIDAS.

Tu me fais pitié, mon enfant, tu me fais pitié.

ARLEQUIN *riant*.

Je vous fais pitié, ha, ha, ha, les Maltotiers ne sont pourtant gueres pitoyables ; pourquoi donc est-ce que je vous fais pitié?

MIDAS.

Peus-tu être si joyeux étant aussi malheureux que tu es?

ARLEQUIN *riant*.

Moi je suis malheureux, ha ha ha?

MIDAS.

Sans doute.

ARLEQUIN *riant*.

Ha ha ha, vous me faites crever de rire.

MIDAS.

Que je plains ton aveuglement ! quoi tu ne vois pas que tu menes une vie misérable ?

ARLEQUIN *riant.*

Une vie misérable, ah ah le Diable n'emporte si je l'aurois jamais crû ; je dors bien, je mange bien, je bois bien, je ne crains rien, je ne souhaite rien, & vous appelez cela une vie misérable, ah ah ah ; voilà pourtant un bon malheur : voyons donc votre bonheur à vous ?

MIDAS.

Quelle comparaison ? je suis riche, moi, j'ai de belles terres qui me rapportent de quoi vivre.

ARLEQUIN.

C'est être riche cela ?

MIDAS.

En ton avis ?

ARLEQUIN *riant.*

Je suis donc riche aussi moi ? ah ah ah.

MIDAS.

Toi riche ? hé tu te moques !

ARLEQUIN.

Et vraiment oïï je le suis, n'ai-je pas mon petit jardin qui me rapporte aussi de quoi vivre, il a nourri tous mes peres, il me nourrira tout de même, je suis si content de l'avoir.

MIDAS.

Sache, mon cher Arlequin, que la plus petite de mes terres vaut vingt jardins comme le tien.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela me feroit quand mon jardin seroit aussi grand que tout le monde, il m'auroit peut-être coûté à avoir beaucoup de peine, ou quelque mauvaise action.

MIDAS à part.

Qu'entend-il par-là? voudroit-il dire...

ARLEQUIN.

Et puis en serois-je plus grand, plus beau, plus joyeux, en mangerois-je davantage, non; si petit qu'il est il en nourrirait encore deux avec moi: mais vous comment faites-vous donc? vous êtes donc bien gourmand pour manger tant de terres? en bonne cause que vous êtes tous les jours quatre heures à table, petit comme vous êtes, où mettez-vous donc tout cela?

MIDAS.

Tout ce que mes terres me rapportent n'est pas pour ma table; j'en réserve une partie pour mes plaisirs, une autre pour.....

ARLEQUIN. *riant.*

Pour vos plaisirs, ha ha ha, vous achetez donc vos plaisirs? ha ha ha. Les miens ne me coûtent rien, & si du matin au soir je chante, je ris, je saute.

MIDAS à part.

Je n'en aurai point de raison de ce côté-là.

ARLEQUIN.

C'est encore un héritage que j'ai reçu de mes peres que ma bonne humeur . . . . je me marierai demain avec Chloé , & si-tôt que j'aurai des enfans , je leur ferai part de cet héritage-là , vous les entendrez chanter , je vous en répons .

MIDAS.

*bas* Ah je suis perdu ! mais changeons de batterie . . . . *haut* Viens , mon cher Arlequin , je veux faire quelque chose de toi , viens demeurer chez moi .

ARLEQUIN.

Et pourquoi faire ?

MIDAS.

Je te donnerai une place parmi mes Commis .

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que vos Commis ? ah ! sont-ce ces gens qui sont toute la journée attachez devant une table , & qui disent toujours , cinq & cinq font dix .

MIDAS.

Justement .

ARLEQUIN.

Oh je ne veux point de ces galeres-là .

MIDAS.

Quoi tu trouves cela plus fatigant que de labourer ton jardin du matin au soir .

Oùi , car en travaillant je songe toujours à ma chere Chloé , & je chante.

MIDAS.

Arlequin tu ne sçais pas ce que tu refuses : le parti que je te propose est le chemin le plus court pour devenir grand Seigneur.

ARLEQUIN.

Grand Seigneur ? vos Commis sont donc apprentifs grands Seigneurs.

MIDAS.

Sans contestation.

ARLEQUIN.

Cet apprentissage là est-il bien long & bien difficile ?

MIDAS.

Non , en peu de tems on y parvient ; il n'est même pas necessaire d'avoir de l'esprit , il ne faut qu'une conscience aisée.

ARLEQUIN.

Vous êtes grand Seigneur , vous ?

MIDAS.

Oùi.

ARLEQUIN *riant*.

Vous autres grands Seigneurs vous avez des mines bien bouffonnes. Dites-moi qu'est-ce que le métier de grand Seigneur ?



MIDAS.

Peste de l'homme ! ce n'est pas un métier ,  
c'est une qualité.

ARLEQUIN.

Une qualité . . . & comment fait-on  
pour la faire ?

MIDAS.

Quel galimatias ! il ne faut rien faire.

ARLEQUIN.

Rien du tout.

MIDAS.

Non , ( *à part* ) j'aimerois mieux parler  
à une statue.

ARLEQUIN.

Cela est donc bien ennuyeux d'être  
toujours comme cela ( *il ouvre la bouche  
sans parler & équarquille les mains* )  
Oh je ne gagnerois pas ma vie à cette  
qualité là , je ne pourrois jamais la faire ;  
j'aime à aller , à venir & à faire toujours  
quelque chose moi : mais les grands Sei-  
gneurs vivent-ils plus long-tems que les  
autres ?

MIDAS.

Mais non , ( *à part* ) quelle diable de  
question !

ARLEQUIN.

A quoi sert donc cette grande Seigneu-  
rie ? j'aime tout autant rester jardinier  
comme je suis.

Mais quand nous avons la moindre maladie.

ARLEQUIN.

Maladie ? ah il faut que ce soit votre gourmandise , les plaisirs que vous achetez & votre faineantise qui vous apportent des maladies , car mes peres ni moi n'en avons jamais eu : Eh bien quand vous avez de vos maladies que faites-vous donc ?

MIDAS.

Tout d'un coup des Medecins de toutes les couleurs.

ARLEQUIN.

Ah les Medecins , ce nom-là m'a fait grande peur , c'est apparemment une grosse maladie , on en meurt n'est-ce pas ?

MIDAS.

Et non & non , les Medecins sont . . . . .

ARLEQUIN.

C'est donc là votre vie heureuse à vous de manger plus que trente autres , d'être un faineant , d'avoir des maladies & des medecins. ah ah ah.

MIDAS.

Mais . . . . .

ARLEQUIN.

Adieu adieu , je suis bien sot d'écouter tous vos contes , vous me faites perdre

mon temps : pendant que je suis à entendre vos raisonnemens je ne me diverts pas ; adieu gardez votre bonheur pour vous , j'aime mieux mon malheur à moi :  
*bas* Allons trouver Trivelin dans le Cabaret.  
*Il s'en va en chantant.*

MIDAS *seul.*

Que ce drole-là est heureux ! maudite ambition ! maudite soif de l'or , pourquoi m'avez-vous tiré de l'heureuse obscurité où je suis né , je goûterois tous les jours comme cet homme mille plaisirs innocens , & je passerois les nuits sans troubles & sans inquietudes : Oh Plutus reprenez les richesses que vous m'avez données , ou faites m'en jouir plus tranquillement.



## SCENE VI.

MIDAS , SA FEMME , PAMPHILE.  
 MADAME MIDAS.

**A** Moi ici Dave , Silvain , Sosie , que l'on coure après Arlequin , & qu'on me l'assomme : (*à son mari*) comment , Monsieur , vous êtes-là & les bras croisez , & vous ne m'avez pas défait de ce mise-

nable qui trouble tous les jours mon repos.

MIDAS.

Et que vouliez-vous que je lui fisse ,  
ma chere femme ?

MADAME MIDAS.

Ce que je voulois qu'il lui fît , hélas , il  
falloit le carresser , le remercier , le ré-  
compenser de la bonté qu'il a de venir  
tous les jours m'éveiller , & me fendre la  
tête de ses chansons , il falloit le prier de  
me continuer une pareille aubade ; cela  
vous divertit apparemment ?

PAMPHILE.

Mais , ma mere . . . . .

MADAME MIDAS.

Taisez-vous , vous : j'enrage de voir  
que malgré toutes les peines que je me  
suis données pour faire de vous un joli  
homme , vous ne soiez qu'un sot comme  
votre pere.

MIDAS.

Quelle femme !

PAMPHILE.

Mais avec votre permission , ma mere , . . .

MADAME MIDAS.

Allés , allés , laissez-nous , allés auprès  
de votre Florise , c'est tout ce que vous  
sçavés faire ; dépechez-vous de l'épouser ,  
& de retourner à votre Régiment : allés  
donc , vous dis-je , j'ai bien affaire de

vosre figure ici. (*Pamphile sort*) Que je suis malheureuse avec de la beauté, quelque jeunesse, de l'esprit & des sentimens, d'être l'épouse d'un homme fait comme cela. Sosie, Sosie.

SOSIE *en dedans.*

Madame.

MADAME MIDAS.

Viendras-tu, petit coquin?

SOSIE.

Me voilà, Madame.

MADAME MIDAS.

Vite, va me chercher le Juge du quartier, qu'il vienne, qu'il accoure.

MIDAS.

Le Juge du quartier, ma mie?

MADAME MIDAS.

Oùï, le Juge du quartier.

MIDAS.

Et pourquoi faire, s'il vous plaît.

MADAME MIDAS.

Pour me faire faire justice, puisque vous n'avez pas l'esprit de me la rendre vous-même : je veux qu'on m'enferme Arlequin.

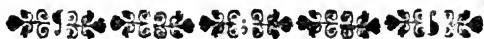
MIDAS.

Vous n'y songés pas, le cas n'est pas assez grave.

MADAME MIDAS.

Comment, merci de ma vie, n'est-ce

donc rien à votre avis que d'éveiller tous les jours une femme comme moi ; je suis obligée de courir le Bal & les Assemblées tant que la nuit dure , quand voulés-vous donc que je repose ? s'il m'est impossible de le faire le long de la journée , suis-je de fer ? c'est trop peu que de l'enfermer , je veux le faire pendre , le traître qu'il est , toutes les femmes d'Athenes me prêteront main forte ; comme elles menent la même vie que moi elles sont intéressées dans cette affaire , de plus j'ai deux jeunes Senateurs à qui tous les soirs je fais la leçon à ma toilette , je suis sûre de leur suffrage. à *Sosie* Quoi tu n'est pas encore parti ?



## SCENE VII.

PLUTUS ; MIDAS ; SA FEMME ,  
SUITE DE PLUTUS.

PLUTUS.

à *Sosie* **A** Rête , à *Midas* & vous reconnoissés Plutus qui vous a comblés de biens , & qui vient encore travailler à votre tranquillité.

Midas

M I D A S.

Ah Seigneur !

M A D A M E M I D A S.

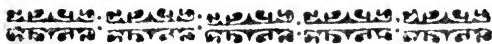
L'injure étoit trop criante , & je sçavois bien que les Dieux étoient trop galans pour souffrir plus long-tems une femme comme moi exposée aux insultes d'un misérable.

P L U T U S.

Rentrés chez vous , l'ennemi de votre repos s'avance , je l'entens , & je vais vous en vanger dans le moment.

M A D A M E M I D A S.

De grace , Seigneur Plutus , ne lui faites point de quartier.



## S C E N E V I I I.

P L U T U S , A R L E Q U I N , S U I T E , &amp;c.

P L U T U S *bas.*

**L**E voilà , il faut joüer d'adresse.

A R L E Q U I N *entre en chantant.*

La la la . . Trivelin n'est pas venu dans le Cabaret , j'ai bu un coup tout seul & je m'en vas travailler dans mon jardin en

D

attendant que Chloé y vienne *les violons joient un Prélude*. Des violons ! des violons !

PLUTUS.

Viens , Arlequin , viens te divertir avec nous.

ARLEQUIN.

Très volontiers , je le veux bien ; mais qui êtes-vous ? *à part* la drole de figure !

PLUTUS.

Je suis un Dieu.

ARLEQUIN.

Etes-vous Jupiter ?

PLUTUS.

Non , je suis Plutus le Dieu des Richesses.

ARLEQUIN.

Le Diable m'emporte si je vous connoissois.

PLUTUS.

Je le crois bien.

ARLEQUIN.

*à part*. J'aime ce Dieu , il est de bonne humeur. *baut* Y a-t-il long-tems que vous êtes Dieu ?

PLUTUS.

Oïï : mais cependant je suis une Divinité plus moderne que les autres.

ARLEQUIN.

Ne seriez-vous point un Dieu venu



dans une nuit comme un champignon ?

PLUTUS.

Quoique je sois le plus moderne des Dieux, cela n'empêche pas que je ne sois celui qui reçoit le plus de vœux des mortels ; autrefois les Temples des Dieux étoient remplis d'hommes qui leur demandoient la probité, la force, la constance, la science ; les femmes venoient leur demander la chasteté, la modestie, l'amour pour leurs maris, l'attachement pour leur ménage, la sincérité : on y voyoit ruisseler le sang des victimes qu'on leur immoloit : mais depuis que j'ai eu des Titres de Divinité, il y a bien eu du changement ; l'herbe croît sur leurs Autels, & tandis que je suis tout enfumé d'encens, j'ai le plaisir de voir qu'on n'en brûle presque pas un grain en leur honneur.

ARLEQUIN.

Mais comment diable ont-ils été assez fots pour recevoir parmi eux une fine mouche qui leur escroque toutes leurs pratiques.

PLUTUS.

A te dire le vrai, mon cher Arlequin, la chose n'a pas été bien facile, le Destin étoit mon juge, & j'avois contre moi tous les Dieux, mais j'avois toutes les Déeses dans ma manche : tu vois par-là que j'ai

Dij

toujours eu le droit de plaire au beau sexe. Venus se mit à leur tête, & quand on est riche, & qu'on a de pareilles solliciteuses, on a toujours bon droit.

ARLEQUIN.

Oh il n'y a point moyen de tenir contre ces Avocats-là, ils ont de certaines petites mines si appétissantes.

PLUTUS.

Bien plus, Jupiter devint amoureux de la belle Danaë, & comme il avoit besoin de moi pour s'insinuer dans la Tour d'airain où cette Princesse étoit enfermée, il prit mon parti, & y entraîna avec lui Mercure & l'Amour; ce dernier s'en est bien mordu les pouces depuis.

ARLEQUIN.

L'Amour? Et pourquoi donc?

PLUTUS.

Avant que je fusse Dieu ce n'étoit que par une constance ennuyeuse & par une tendresse infinie qu'un Amant touchoit le cœur de sa Maîtresse.

ARLEQUIN.

Et à présent donc?

PLUTUS.

A présens, ha ha ha, tiens on fait l'amour comme quand on veut prendre une maison à loyer, on lit l'écriteau, on y entre, on dit cette maison-là est drole,

je crois que je m'y plairai ; on se débat du prix ; on en convient , on passe le bail , on s'y loge , & dès le lendemain on voudroit en déménager.

ARLEQUIN.

C'est que quand on vient pour louer cette maison il y a de beaux meubles , de belles tapisseries qui en cachent tous les défauts ; mais quand on s'y loge , il n'y a plus que les quatre murailles , & pour lors on voit que le dedans ne vaut rien.

PLUTUS.

Revenons à mon histoire : Quand j'eus Jupiter de mon côté , le Destin prononça un Arrêt en ma faveur , & je n'eus plus pour adverfaires que Mars le Dieu des Guerriers , & Apollon le Dieu des Poëtes ; Mars faisoit le diable à quatre dans le ciel , il me menaçoit de me faire sauter par les fenêtres , Apollon fit une Satyre contre moi , où il disoit que j'étois un misérable fils de la Terre , sans éducation , sans esprit , sans délicatesse.

ARLEQUIN.

Etes-vous racommodé avec eux ?

PLUTUS.

Non , notre inimitié sera éternelle : Mars ne s'en soucie gueres ; quand ce Dieu va faire quelque campagne , Venus a soin de son équipage ; d'ailleurs il a le

privilege de ne point payer ses dettes ; mais Apollon en enrage bien , il a fait plusieurs tentatives pour faire sa paix avec moi , il a composé des vers en mon honneur , mais comme je n'entens rien à tous ces rogatons-là , je l'ai laissé chanter , tant qu'enfin las de se morfondre dans mon antichambre , il s'est remis de plus belle à déclamer contre moi , jusqu'à dire que j'étois la source de tous les maux.

A R L E Q U I N.

A qui en a ce belître-là de mal parler d'un Dieu qui est si bon Diable ?

P L U T U S.

Va , Arlequin , laisse le dire , il est assez puni d'être broüillé avec moi , tout ce qu'il dira ne me fera pas grand tort ; les mortels ont trop appris à connoître ce que je vaux.

A R L E Q U I N.

A propos , Seigneur Plutus , dans quel pays sont donc vos Temples ?

P L U T U S.

Je laisse aux autres Dieux ces magnifiques Edifices que tu vois ; pour moi l'Univers est mon Temple ; j'ai des Autels dans les cœurs de la plupart des hommes , j'en ai dans celui de la Coquette , dans celui du Magistrat , dans celui du Financier , que sçais-je peut-être , dans

celui du Philosophe. Ça , mon cher Arlequin , je veux que tu sois un de mes adorateurs ; ( *Plutus donne à Arlequin une urne dorée* ) tiens voilà un trésor que je te donne.

ARLEQUIN *avec étonnement.*

Oh la belle chose ! comment l'appellés-vous ?

PLUTUS.

Un trésor.

ARLEQUIN.

Un trésor . . . . . Le beau nom ! A quoi cela est-il bon ?

PLUTUS.

A toutes choses ; que j'en donne autant au premier faquin , j'en fais un homme d'importance , d'un misérable , j'en fais un honnête homme , d'un stupide , j'en fais un bel esprit.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce qu'un bel esprit ?

PLUTUS.

Un bel esprit . . . . . C'est un homme qui fait des Livres.

ARLEQUIN.

Ah que je serai aise d'en faire aussi , je ferai de si beaux Almanacs , ils ne seront pas comme ceux qu'on vend ; ces ignorans-là apportent toujours de la pluie , oh bien moi je n'y mettrai que du beau

temps , & je ferai faire si chaud pendant l'hyver , qu'on s'ira baigner.

PLUTUS.

Qu'est-ce qu'un homme à qui je ne donne point de mes faveurs ? un misérable , un . . . . .

ARLEQUIN.

J'étois donc comme cela , moi ?

PLUTUS.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Oh l'honnête homme de Dieu , que je vous suis obligé de m'ôter tous ces vices-là . . . . A propos je vous prie de ma nôce.

PLUTUS.

De ta nôce ; & qui est-ce que tu épouses ?

ARLEQUIN.

Chloé , un charmant petit minois qui demeure là.

PLUTUS.

Y songes-tu , mon cher Arlequin ? d'épouser une fille qui n'a point de bien , je ne souffrirai jamais cela , il te faut une Maîtresse riche.

ARLEQUIN.

Oh mais j'aime bien Chloé , & nous étions tous deux petits comme cela , que nous nous aimions déjà.

Plutus.

PLUTUS.

Tu te moques , apprens qu'un galant homme quand il se marie , ne consulte que son intérêt , sans s'embarasser de l'Amour.

ARLEQUIN.

Oh ouï , mais j'ai juré que j'aimerois toujours Chloé , & que je l'épouserois.

PLUTUS *riant*.

Que tu es simple avec tes scrupules : va les sermens amoureux n'obligent à rien.

ARLEQUIN.

Vous avés beau dire , j'aime trop Chloé , je ne veux jamais la quitter.

PLUTUS.

Je sçaurai bien-tôt de tes nouvelles là-dessus : mais j'ai encore une chose à te dire.

ARLEQUIN.

Dites.

PLUTUS.

J'ai de deux sortes d'adorateurs ; les uns ne m'aiment que par rapport aux plaisirs & aux honneurs que mes faveurs leur procurent. Ils sont toujours prêts à les répandre à droit & à gauche , & ils appellent cela grandeur d'ame.

ARLEQUIN.

Ce sont des ingrats , n'est-ce pas ?

E.

Affurément : mais j'ai aussi de bonnes ames zelées pour mon culte , qui ne m'aiment que par rapport à moi ; ils ne sont pas plus satisfaits que quand ils contemplent dans leur coffre fort mes bienfaits ; pour les conserver il n'est ni sermens , ni parjures , ni crimes qui leur coûtent , & plutôt que de perdre la moindre de mes bonnes graces , ils se laisseroient égorger & mourir de faim : c'est à toi , mon cher Arlequin , à voir si tu veux en imitant ces derniers , gagner de plus en plus ma bienveillance.

A R L E Q U I N.

Oïïi oïïi *bas* , je vais enterrer cela dans mon jardin ; ne le dites pas au moins.

P L U T U S.

Ne crains rien , ( *à sa suite* ) allons , mes enfans ; divertissés Arlequin.

A R L E Q U I N.

Oïïi , divertissés-moi.

*On danse.*

A I R.

Deux Suivans de Plutus ensemble.

**H** *Eureux Arlequin !  
Que ton Destin  
Est digne d'envie ;*



*Plutus prévient tes désirs,  
Tu vas voir couler ta vie  
De plaisirs en plaisirs.*

*Une voix.*

*Quand Plutus nous aime,  
Que notre sort est doux ;  
Tous les Dieux jusqu'à l'Amour-même  
Sont pour nous.*

*Tous les deux.*

*Heureux Arlequin ! &c. On danse.*

## VAUDEVILLE.

**L'***Amour n'est plus comme au vieux  
tems ,*

*Un Roman de longue lecture  
Son vent dix Tomes rebutans  
Ne concluoient pas l'avanture ;  
Mais à l'usage des Traitans  
Plutus l'a réduit en brochure. Tu relure  
lure ton ton ton , &c.*

### PLUTUS.

*Dans l'Univers tout suit mes loix,  
Je tourne à mon gré la Nature,  
Pour ayeux je donne des Rois,  
A la plus abjecte Roture,  
De Themis je regle la voix,  
Pour favoriser l'imposture. Tu relure  
&c.*

## ARLEQUIN.

*Vieilles qui voulés plaire encor ,  
 Malgré votre antique figure ,  
 Choisissez-moi , c'est un trésor .  
 Qu'un nigaut de mon encolûre ;  
 Mais commencez par parler d'or ;  
 Sans cela point d'Amour j'en jure ,  
 Turclure lure , &c.*

## PLUTUS.

Adieu Arlequin : si tu m'es fidele , tu recevras bien-tôt de moi de nouveaux bienfaits.

## ARLEQUIN.

Serviteur , Monsieur Plutus . . . . . Ah mon cher trésor que je suis aise de t'avoir : mais pourtant je suis fâché d'avoir dit à Plutus que j'allois le mettre dans mon jardin , s'il alloit venir lui-même me le prendre : je sçai bien ce que je vais faire , je vas l'enterrer dans ma cave. Ah mon joli trésor !

*Fin du I. Acte.*





## ACTE II. SCENE I.

PAMPHILE, FLORISE, TRIVELIN.

PAMPHILE.

**N** On, belle Florise, je ne sçaurois vous exprimer les tourmens que l'absence m'a fait souffrir.

FLORISE.

Pamphile, les peines que j'ai ressenties me font aisément juger des vôtres.

PAMPHILE.

Que Trivelin vous dise l'état où j'étois.

TRIVELIN.

Cela est vrai, Mademoiselle, on prenoit mon Maître pour un fou.

PAMPHILE.

Tais-toi, impertinent. Qu'il est cruel à un Amant bien épris de se voir loin de ce qu'il aime; il n'étoit pour moi ni plaisirs, ni repos.

TRIVELIN.

Oh pour cela j'en suis témoin; toutes les Dames de la Garnison étoient folles

de mon Maître , si vous sçaviés les petites mines & les petites façons qu'elles faisoient pour l'accrocher : mais malgré tout cela il n'a pas seulement daigné les regarder , j'en enrageois assez ; car elles avoient de jolies soubrettes qui mouroient d'envie de m'en conter.

P A M P H I L E.

J'attens qu'il plaise à M. Trivelin de me laisser parler.

T R I V E L I N.

Voilà le grand-merci , on plaide sa cause.

P A M P H I L E.

Encore . . . Que deviendrois-je , charmante Florise , si j'étois encore obligé de m'éloigner de vous.

F L O R I S E.

Ne me parlez point de cette séparation , Pamphile , j'y entrevois des chagrins qui m'ôtent tout le plaisir que j'ai de vous voir ; mais enfin que prétendés-vous faire ?

P A M P H I L E.

Vous demander à votre pere , le presser , le conjurer de couronner mon amour . . . . Qu'avés-vous , vous me semblés interdite , que faut-il que je pense , ma résolution vous déplairoit-elle , ne m'aimeriés-vous plus ?

FLORISE.

Ah Pamphile, que vous connoissés mal mon cœur, de le croire capable de changer pour vous : non je suis toujours la même. . . Mais . . . .

TRIVELIN *à part.*

Voilà un mais qui nous jouera quelque mauvais tour. .

PAMPHILE.

De grace, achevés, cette incertitude m'accable.

FLORISE.

Je crains que mon pere n'y donne pas les mains si facilement.

PAMPHILE.

Que vous m'alarmés, adorable Florise ! votre pere vous auroit-il dit quelque chose ? Sur quoi fondés-vous vos soupçons ? Parlés, qu'avés-vous apperçû ?

FLORISE.

Peut-être je m'effraye sans sujet ; mais je trouve que mon pere depuis quelque temps est devenu réveur, il affecte de ne me plus parler de vous : Ah Pamphile ! s'il m'alloit défendre de vous voir.

PAMPHILE.

Y Pouriés-vous consentir ?

FLORISE.

Que voudriés-vous que je fisse ?

E iiii

PAMPHILE.

Au moins promettés-moi , belle Florise ,  
que votre cœur sera toujours à moi.

FLORISE.

Remenés - moi au logis , Pamphile ,  
peut-être serons-nous plus heureux que  
nous ne l'esperons.

PAMPHILE.

Allons , ensuite je chercherai votre pere,  
je lui étalerai toute ma tendresse , je ferai  
agir auprès de lui mes prieres & mes  
larmes , je n'épargnerai rien pour me le  
rendre favorable , heureux belle Florise ,  
si avec tout cela j'étois assuré de vous ob-  
tenir. *Ils sortent.*

TRIVELIN.

Les voilà bien embarrassés . . . . Allons  
voir si Arlequin seroit d'humeur de venir  
boire un coup : je n'ai pas pû l'aller join-  
dre tantôt comme je le lui avois promis . . .  
mais le voici . . . .





SCENE II.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

*Arlequin sort de sa maison qu'il ferme soigneusement, & vient tristement sur le Théâtre le chapeau sur ses yeux.*

ARLEQUIN.

Ouf

TRIVELIN courant à lui.

Ah Arlequin, mon ami.

ARLEQUIN brusquement.

Qu'est-ce que ce gros animal-là ! Tu as bien le cœur en joye.

TRIVELIN.

Comment ?

ARLEQUIN.

Passe ton chemin, ce brutal-là . . . . .

TRIVELIN.

Je viens pour boire avec toi.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas soif, moi.

TRIVELIN.

Je sçai pourtant où il y a de bon vin.

## L'ÉMBARAS

ARLEQUIN.

Je ne bois plus que de l'eau.

TRIVELIN.

Si tu en avois goûté ?

ARLEQUIN.

Tu feras bien de l'aller boire , &amp; de me laisser en repos.

TRIVELIN.

Quelle mouche t'a donc piqué ? toi qui étois toujours de si bonne humeur ?

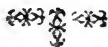
ARLEQUIN.

Je veux être comme il me plaît , moi : c'est ma volonté , qu'as-tu à dire à cela ?

TRIVELIN.

Tu te fâches ? tant pis pour toi , tu te défâcheras à ton aise. *Il s'en va.*ARLEQUIN *seul.*

Ces droles-là il semble qu'on soit toujours obligé d'aller boire avec eux , & qu'on n'ait rien à faire & à songer que cela : je me soucie bien de son vin ; il seroit bien aise de me tenir dans le Cabaret , bois , Arlequin , ah le bon vin ! à ta santé , à tes amours , de tout mon cœur , réveille-toi . . . . il m'enivreroit comme cela , & puis il viendrait prendre ce que j'ai.







## SCENE III.

ARLEQUIN, CHLOE'.

CHLOE'.

**E**T vite , mon cher Arlequin , & vite.

ARLEQUIN.

Hé bien , hé bien , (*bas*) voilà déjà l'autre , on ne peut pas être un moment en repos.

CHLOE'.

Il y a une heure que je te cherche , mon enfant , j'ai couru à ton jardin ; mais je ne t'y ai point trouvé : Est-ce que tu n'y as pas encore été travailler ?

ARLEQUIN *froidement*.

Non.

CHLOE'.

Viens vite avec moi.

ARLEQUIN.

Où ?

CHLOE'.

Chez Galatée ; c'est aujourd'hui le jour de sa naissance , il y a des violons , on y danse , & nous y danserons aussi : allons ,

viens donc . . . Est-ce que cela ne te fait pas de plaisir.

ARLEQUIN.

Vas-y si tu veux . . . pour moi je n'ai pas envie de danser.

CHLOE'.

Qu'as-tu donc ?

ARLEQUIN *boitant.*

Je suis boiteux.

CHLOE'.

Tu es boiteux ? le pauvre Arlequin ! va mon ami ce ne sera rien . . . viens , tu chanteras.

ARLEQUIN *parlant enrumé.*

Je suis enrumé.

CHLOE'.

Tu es enrumé , j'en suis bien fâchée , Arlequin . . . Viens toujours ; tu verras les autres , cela te réjouira.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas le tems , adieu.

CHLOE' *le retenant.*

Quoi tu me quittes déjà , mon cher Arlequin : est ce que tu ne me vois pas ? je suis ta chère Chloé.

ARLEQUIN.

Si fait . . . si fait . . . diantre . . .

CHLOE'.

As-tu bien le courage de t'en aller comme cela sans me dire un seul mot ?

ARLEQUIN *brusquement.*

Hé que diable veus-tu que je te dise ?

CHLOË.

Ce que tu as coûtume de me dire , ce que tu me disois encore ce matin , que tu me trouves belle , que tu m'aimes bien , & que tu m'aimeras toute ta vie.

ARLEQUIN.

Je te l'ai dit deux mille fois , je ne sçau-rois toujours recommencer la même chan-son.

CHLOË.

Redis-le moi encore , mon cher Arlequin , je suis si charmée quand j'entens cela de ta bouche , de si douces paroles font toujours nouvelles quand elles sont dites par ce qu'on aime . . . Allons donc je t'en prie , fais-moi ce petit plaisir.

ARLEQUIN.

Hé bien oüi , & bien oüi , Chloé , tu es belle , & je t'aime toujours : voilà qui est fait , es-tu contente à présent.

CHLOË.

Tu as quelque chagrin ; mon cher Arlequin , qu'est-ce qui t'a fait de la peine , ouvre ton cœur à ta chere Chloë , tu trouveras dans le sien toute sorte de consolation ; tu sçais combien tout ce qui te touche m'est sensible , allons Arlequin , de grace , confie-moi le sujet de ton inquietude ?

ARLEQUIN *impatiemment.*

Ah ! . . . va Chloé , va , laisse , laisse-moi , je te dirai cela une autrefois , j'ai quelque chose en tête . . . tu me fatigues . .

CHLOÉ'.

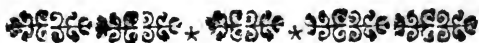
Je m'en vais , Arlequin , je vois bien que je t'incommode , tu voudrais que je fusse bien loin , adieu , je reviendrai tantôt te voir . . . Dis-moi donc adieu , Arlequin.

ARLEQUIN.

Adieu , Chloé , adieu , adieu.

CHLOÉ' *à part.*

Que je suis malheureuse de voir comme cela Arlequin ; lui aurois-je fait quelque peine sans le sçavoir.



## SCENE IV.

ARLEQUIN *seul.*

**I**Rai-je travailler , ou bien n'irai-je pas ? que diable faut-il que je fasse , cela est bien embarrassant. Si j'y vas les voleurs viendront qui m'emporteront mon trésor , & puis je ne suis plus en train de travailler , il vaut mieux que je reste dans ma maison oiii . . . mais aussi il y a de fortes gens dans cette Ville qui examinent tout ce

qu'on fait , s'ils ne me voient plus travailler ils ne manqueront pas de dire : ah ah , Arlequin ne cultive plus son jardin , c'étoit pourtant cela qui le nourrissoit ; comment fait-il donc pour vivre ? il faut qu'il ait un trésor : (*haussant la voix*) vous en avés menti , entendés-vous : il me semble que tout le monde l'a déjà deviné ; car on me regarde , & on m'ôte son chapeau dans les ruës.



## S C E N E V.

CHRISANTE, ARLEQUIN.

CHRISANTE *à part pendant qu'Arlequin réve.*

**V** Oilà Arlequin : toutes les fois que je le vois je suis déchiré de mille remords. Il y a quinze ans qu'un de ses oncles mourant en Afrique où j'étois pour lors , me confia pour son neveu Arlequin d'assez gros biens qu'il y avoit amassés ; mais peu après le dérangement qui survint dans mes affaires fit que je ne pus me résoudre à m'en dessaisir ; aussi depuis ce tems-là je sens jour & nuit les reproches

de ma conscience ; pour les appaiser le meilleur moyen est d'en faire mon gendre . . . . Serviteur , Arlequin.

ARLEQUIN à part avec étonnement.

Serviteur , Arlequin ! . . *haut* Je suis le vôtre , Monsieur Chrisante.

CHRISANTE.

Comment vous portés-vous , mon ami ?

ARLEQUIN.

*bas* Comment vous portés-vous , mon ami ? ah ? *haut*. Fort bien , je n'ai pas le fol.

CHRISANTE.

Je suis charmé de vous voir , que je vous embrasse.

ARLEQUIN.

Haï , haï , haï.

CHRISANTE.

Est-ce que je vous fais mal ?

ARLEQUIN.

*haut* Non. *bas* Il m'embrasse pour m'étrangler.

CHRISANTE.

Que dites-vous ?

ARLEQUIN.

Je dis que je suis pauvre , & que vous m'embrassés.

CHRISANTE.

Alles , allés , ne vous mettés pas en peine , je vais faire une chose pour vous ,

ça je gage que vous ne devineriez jamais ce qui m'amène ici.

ARLEQUIN *bas.*

Ah ! je le devine trop bien , ce drole-là a le nez bon , il aura senti que j'ai un trésor.

CHRISANTE.

Je vous ai toujours aimé.

ARLEQUIN *bas.*

Et moi je te hais comme la peste.

CHRISANTE.

Vous êtes si honnête homme . . . .

ARLEQUIN.

Pardonnés - moi , je suis un misérable.

CHRISANTE.

Si sage . . . .

ARLEQUIN.

Cela n'est pas vrai.

CHRISANTE.

Si bon . . . . .

ARLEQUIN.

Vous vous trompés , Monsieur Chrisante.

CHRISANTE.

Si . . . . .

ARLEQUIN *lui bouchant la bouche.*

Et non , non , non , vous dis-je , *bas* le diable d'homme ; voilà des douceurs qui me coûteront bon.

CHRISANTE *bas.*

Sa simplicité est divertissante ; *haut* écoutés un instant , Arlequin , vous n'en ferés pas fâché.

ARLEQUIN.

Qu'avés-vous à me dire ?

CHRISANTE.

Je veux vous donner une femme.

ARLEQUIN.

Une femme ! que vous ai-je fait , Monsieur Chrifante , pour me vouloir faire un si méchant présent.

CHRISANTE.

Héla la ; doucement , Vous ne sçavés pas quelle est la femme que je veux vous donner ; ça me connoissés-vous ?

ARLEQUIN.

Oüi , *bas* j'en enrage bien de te connoître.

CHRISANTE.

Sçavés-vous quelles sont mes facultés ?

ARLEQUIN.

Vos facultés ?

CHRISANTE.

Oüi , mon bien ?

ARLEQUIN.

On dit que vous en avés beaucoup ; mais qu'est-ce que tout cela me fait à moi ?

CHRISANTE.

Patience , patience , & ma fille la con-



noissés-vous ? ain . . . . une personne bien-  
faite , belle , la . . . qui me ressemble.

ARLEQUIN.

Non , je n'ai jamais vû de belle fille  
qui vous ressemble.

CHRISANTE.

Je vous la ferai voir tantôt.

ARLEQUIN.

Oh je ne suis pas curieux de cette mar-  
chandise-là.

CHRISANTE.

C'est-elle que je veux vous donner en  
mariage.

ARLEQUIN.

Votre fille , dites-vous ?

CHRISANTE.

Oüi , ma fille.

ARLEQUIN.

A moi.

CHRISANTE.

Et oüi , à vous , à vous ; faut-il vous  
le dire cent fois ?

ARLEQUIN.

Si vous voulés rire je n'en ai pas envie ,  
moi ; ne vous mocqués pas de moi comme  
cela , entendés-vous , parce que vous avés  
du bien.

CHRISANTE.

Moi me mocquer de vous , mon cher  
Arlequin , moi me mocquer de vous ,

F ij

j'en serois au defespoir , non , croyés-moi , je vous parle serieusement , & du meilleur de mon cœur.

ARLEQUIN.

Si vous ne vous moqués pas de moi , vous êtes donc fou de me la vouloir donner , à moi qui suis un pauvre Diable. Songés-vous bien à qui vous parlés , Monsieur Chrisante ? je m'appelle Arlequin.

CHRISANTE.

Ma fille est assez riche pour elle & pour vous.

ARLEQUIN *à part.*

J'ai beau dire , mon cher trésor , on te veut faire changer de maître.

CHRISANTE.

Je l'ai fait revenir de chez sa tante où elle a été élevée , & je l'avois comme promise à un Officier de vos voisins ; mais j'ai songé depuis que ma fille ne feroit pas heureuse avec lui ; j'aime bien mieux qu'elle ait pour mari un honnête homme comme vous , qui m'ait obligation de sa fortune.

ARLEQUIN.

Hé Monsieur Chrisante , donnés votre fille à cet Officier , & ne faites pas la bêtise de me la donner , songés que je n'ai rien.

CHRISANTE.

Vous êtes riche en vertus , cela me suffit , ma fille sera trop heureuse de vous avoir , vous donner à elle c'est lui donner un trésor.

ARLEQUIN *criant & courant.*

Un trésor ! miséricorde , miséricorde , ah je suis perdu , je suis assassiné , je suis enterré.

CHRISANTE *bas.*

Il perd l'esprit , je pense ( *arrêtant Arlequin* ) qu'avés-vous donc ? qu'avés-vous donc ?

ARLEQUIN.

Je n'en ai point , je n'en ai point . . . .  
Laissez-moi aller ?

CHRISANTE.

Et de quoi n'avés-vous point ?

ARLEQUIN.

Non , je n'ai point de trésor , cela n'est pas vrai ,

CHRISANTE.

Qui vous dit que vous en ayés ?

ARLEQUIN.

C'est vous.

CHRISANTE.

Moi ? non. Je vous dis que vous êtes pour ma fille un trésor , c'est-à-dire , que c'est le plus beau présent que je lui puisse faire que de lui donner un homme de votre vertu.

ARLEQUIN.

Vous ne croiés donc pas que j'aye un autre trésor.

CHRISANTE.

Non vraiment , ce n'est pas la ma pensée.

ARLEQUIN.

Jurés-en ?

CHRISANTE.

Le Diable m'emporte :

ARLEQUIN *bas.*

Le sot animal que je suis !

CHRISANTE.

C'a ne consentés-vous pas d'épouser ma fille ?

ARLEQUIN.

Vous me donnerés donc tout votre bien pour ma peine.

CHRISANTE.

Il sera à vous un jour.

ARLEQUIN.

Je le veux donc bien , il faut s'y résoudre.

CHRISANTE.

Si vous m'en croyés , vous l'épouserés dans deux jours.

ARLEQUIN.

Comme vous voudrés ; *bas* mais Chloé pourtant que dira-t-elle ?

CHRISANTE.

Tenés , voilà cent écus dans cette bourse , vous acheterés quelque chose pour vos nôces.

ARLEQUIN.

Cent écus , oh ! . . . . adieu , Monsieur Chrifante.

CHRISANTE.

Gracés au ciel , le voilà résolu d'être mon gendre.

ARLEQUIN *revenant.*

Ecoutez , écoutés , je n'ai pas de trésor au moins.

CHRISANTE.

Hé je le sçai bien , je le sçai bien.

ARLEQUIN.

Souvenés-vous bien que je vous dis que je suis un gueux , que je n'ai rien , & qu'on m'étrangleroît plutôt que d'arracher un liard de moi.

CHRISANTE.

Hé bien je vous veux comme cela. J'oubliois à vous dire que je vous enverrai tantôt mon Tailleur ; je veux que vous ayés un autre habit que celui-là.

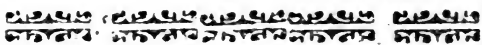
ARLEQUIN.

Adieu , Monsieur Chrifante ; *bas* allons retrouver mon cher trésor.

CHRISANTE.

A tantôt , mon cher Arlequin. *seul.* Je

me doute bien que le voisinage jaserà sur ce mariage ; mais pourvû que je mette ma conscience en repos , je ne m'embarasse point des caquets. Il faut que je presse ces nœces pour profiter de l'absence de Pamphile , si je lui donnois le temps de revenir de sa garnison , il ne manqueroit pas de me remettre devant les yeux que je lui avois comme engagé ma parole , au lieu que si l'affaire est faite , ce sera bien force à lui de se consoler , & de prendre parti ailleurs.



## S C E N E VI.

CHRISANTE , BAMPHILE

PAMPHILE. *à part.*

**J**E cherche par tout Monsieur Chrisante, sans pouvoir le rencontrer ; *l'appercevant* mais . . . .

CHRISANTE *voyant Pamphile*  
*à part.*

Qui Diable est-ce que je vois ? . . . . je pense . . . .

Pamphile

PAMPHILE *à part.*

Le voilà . . . . .

CHRISANTE *à part.*

Par ma foi c'est lui-même.

PAMPHILE *à part.*

Je tremble à l'aborder.

CHRISANTE *à part.*

Comment lui faire ce compliment ?

PAMPHILE *à part.*

Quels regards il jette de ce côté . . . hélas !

CHRISANTE *à part.*Si je pouvois m'en aller chez moi sans qu'il me vît. (*Il fait mine de s'en aller.*)PAMPHILE *à part.*Il cherche à m'éviter , tout m'annonce mon malheur : il n'importe , il faut que je sache à quoi m'en tenir. *Il le salue.*CHRISANTE *bas.*

Peste de la rencontre . . . . .

PAMPHILE.

Monsieur . . . . .

CHRISANTE.

Ah Monsieur, vous voilà à Athenes : ma foi je vous croyois bien loin , &amp; je ne vous attendois pas si-tôt ici.

PAMPHILE.

Le desir que j'avois d'être auprès d'un homme tel que vous, pour qui je dois avoir . . . .

CHRISANTE.

Monsieur . . . *bas* voilà un début qui me tue.

PAMPHILE.

Et je l'ose dire aussi, l'impatience de  
revoir un objet que j'adore . . . . .

CHRISANTE.

Ma fille ne mérite pas, Monsieur . . . ?  
*Bas* la maudite conversation.

PAMPHILE.

Ah Monsieur, qui connoît mieux que  
moi ce qu'elle mérite, elle est ce que je  
trouve de plus aimable, & ce que j'ai de  
plus cher au monde : il faudroit autant  
m'ordonner de mourir, que de m'ordon-  
ner de m'en éloigner encore une fois.

CHRISANTE *à part.*

J'enrage : que diable avoit-il affaire de  
revenir si-tôt.

PAMPHILE.

Vous avés eu la bonté de me permettre  
de lui rendre des soins depuis six mois,  
oserai-je encore attendre de vous celle de  
conclure un hymen où tendent tous mes  
vœux.

CHRISANTE *à part.*

L'y voilà, l'y voilà.

PAMPHILE.

Soiés assuré de ma part d'un respect &  
d'une reconnoissance éternelle.

CHRISANTE *bas.*

Il n'y a plus à reculer, il faut ré-  
pondre.



PAMPHILE.

Que dois-je augurer de ce silence ?  
 hélas !

CHRISANTE.

Vous faites trop d'honneur à ma fille ,  
 Monsieur . . . . mais je suis fâché de vous  
 dire que je ne sçauois vous l'accorder . . . .  
 & que je suis obligé de la marier à un autre.  
*bas* Courage.

PAMPHILE.

Ah , Monsieur , quel coup de foudre !

CHRISANTE.

Si je n'avois consulté que votre mérite ,  
 votre bien , & peut-être l'inclination de  
 ma fille , je n'aurois pas hésité un moment  
 à vous la donner ; mais.

PAMPHILE.

Qu'entens-je ?

CHRISANTE.

J'ai des raisons secrètes qui me forcent  
 à prendre le parti que je prens , & vous  
 serés persuadé qu'elles sont bien fortes ,  
 quand je vous aurai dit que le gendre que  
 je me choisis est un jardinier de vos voi-  
 sins nommé Arlequin.

PAMPHILE.

Arlequin ! puis - je croire , Monsieur ,  
 qu'un homme aussi sage que vous . . . . .

CHRISANTE.

La chose est résoluë.

PAMPHILE.

De grace si je ne puis vous toucher , au moins ayés pitié de la charmante Florise , qu'un mariage si peu digne d'elle réduira au desespoir.

CHRISANTE.

Mes raisons la détermineront.

PAMPHILE.

Ah ! ne l'espérés pas ; je connois son cœur : elle ne pourra jamais consentir ....

CHRISANTE.

Au surplus , Monsieur , c'est mon affaire , je suis son pere , c'est-à-dire le maître : je vous crois trop honnête homme pour la revoir après cela ; je suis votre serviteur. *bis* M'en voilà quitte , que je suis content de moi.



## SCENE VII.

PAMPHILE, TRIVELIN.

PAMPHILE *à part*.

**J**E vous perds , charmante Florise , ...  
juste ciel , ... je suis au desespoir ...  
vous allés être l'épouse d'Arlequin .....  
un jardinier.

TRIVELIN *à part un papier à la main.*

Je le trouve bien à propos pour lui donner mon mémoire.

PAMPHILE *à part.*

Un gueux!

TRIVELIN *à part.*

A qui en a-t-il donc ?

PAMPHILE *à part.*

Un misérable

TRIVELIN *à part*

On lui aura dit quelque'une de mes fredaines.

PAMPHILE *à part.*

Je voudrois qu'on m'aménât ce coquin : dans la fureur où je suis . . . .

TRIVELIN *à part.*

C'est fait de toi , pauvre Trivelin.

PAMPHILE *à part.*

J'aurois le plaisir de l'assommer . . . . .

TRIVELIN *à part.*

De l'assommer . . . . détallons , la place n'est pas tenable.

PAMPHILE *appercevant Trivelin.*  
Trivelin.

TRIVELIN *tremblant.*

Monsieur . . . . Ah je suis mort.

PAMPHILE *vivement.*

Viença . . . . viença donc maraud ,  
hé bien approcheras-tu . . . .

TRIVELIN.

Hé ; Monsieur , . . . . vous voulés m'as-  
sommer.

PAMPHILE *le tirant.*

Viens donc , viens donc , maroufle , . . .  
quel est ce papier ?

TRIVELIN.

Monsieur . . . . c'est . . . . ce n'est rien.

PAMPHILE.

Je veux le voir.

TRIVELIN.

C'est le mémoire de ce que j'ai dé-  
bourfé pour vous sur la route.

PAMPHILE *en colere.*

Est-il temps , bourreau de m'apporter  
cela ?

TRIVELIN.

Monsieur . . . .

PAMPHILE *le prenant au collet.*

Tu mériterois , faquin . . . .

TRIVELIN.

A l'aide , n'y a-t-il point quelque per-  
sonne charitable qui vienne nous séparer.

PAMPHILE *en colere.*

Dans le temps que je suis le plus mal-  
heureux des hommes , quand Chrisante me  
refuse sa fille , & que j'ai la douleur de me  
voir préférer Arlequin.

TRIVELIN.

Arlequin ! *bas* il extravague , je pense.

PAMPHILE.

Oùï , traître , on me le préfere ; il doit épouser ma chere Florise : mais non , il ne vous épousera pas , charmante personne , non je cours vous délivrer du malheur qui vous menace , & me vanger en même temps sur ce misérable des mépris de votre pere.

TRIVELIN *l'arrêtant.*

Hé , Monsieur , qu'allés - vous faire ? vous n'y pensés-pas.

PAMPHILE.

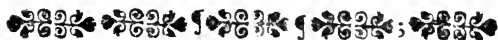
Retire-toi.

TRIVELIN.

Ne vaudroit-il pas mieux songer à empêcher ce mariage par quelque stratagême , au lieu d'en venir à de telles extrémités.

PAMPHILE.

Non , laisse-moi , je suis incapable d'entendre aucune raison ; il faut . . . . .



## SCENE VIII.

PAMPHILE , CHLOE' , TRIVELIN.

TRIVELIN *appercevant Chloé  
qui passe.*

**C** Hloé , Chloé ?

CHLOË'.

Qu'est-ce donc , qu'est-ce donc ?

TRIVELIN.

Mon Maître veut tuer Arlequin.

CHLOË'.

Ah , Monsieur , quel mal vous a fait ce pauvre garçon.

PAMPHILE.

Tous les maux imaginables ; il m'en-  
leve Florise que j'aime plus que ma vie ,  
il l'épouse.

CHLOË'.

Il l'épouse . . . . . ah , Monsieur , ne  
croyés pas cela ; ce sont des gens qui lui  
en veulent, qui vous auront fait ce rapport.

PAMPHILE.

Rien n'est plus certain ; Chrisante son  
pere vient de me dire que la chose étoit  
conclue.

CHLOË'.

Est-il possible , Monsieur !

PAMPHILE.

Plût aux Dieux que cela fût moins vrai.

CHLOË' *à part.*Pleure , malheureuse Chloé , que vas-tu  
devenir , voilà ton rêve funeste expliqué.

PAMPHILE.

Vous aimez Arlequin , je le vois.

CHLOË' *soupirant.*

Helas !

TRIVELIN *à part.*

La pauvre fille me fait pitié, si ce n'étoit pour un peu je l'épouserois, moi.

PAMPHILE.

Il est indigne de votre tendresse : je cours nous vanger tous les deux.

CHLOE'.

Ah, Monsieur, arrêtés, je vous demande pardon pour lui.

PAMPHILE.

Vous êtes trop bonne....

CHLOE'.

Il m'aimoit, & il est impossible que je sois si-tôt effacée de son cœur; je vais le chercher, & je me flatte que son indifférence, sa dureté même ne pourra résister à mes larmes.

TRIVELIN.

Le voilà qui sort de sa maison.

PAMPHILE.

Je sens ma colere.

CHLOE'.

Je vous en prie, Monsieur, laissez-moi avec lui.

PAMPHILE.

L'ingrat, mérite-t-il que vous vous intéressiés pour lui?

CHLOE'.

De grace.

Il faut faire ce que vous voulés. *Il sort avec Trivelin.*



## SCENE IX.

ARLEQUIN , CHLOE'.

ARLEQUIN *sans voir Chloé.*

**J**'Ai ôté mon trésor de ma cave, je viens de le mettre dans mon grenier, il sera plus en sûreté. (*Appercevant Chloé*) Ah c'est encore toi.

CHLOE'.

C'est encore toi, ah mon cher Arlequin, est-ce est-ce toi qui me dit cela? ouï, tu vois, c'est toujours cette Chloé qui t'aime de tout son cœur; pourquoi n'es-tu plus cet Arlequin qui avoit pour elle tant de tendresse.

ARLEQUIN.

Ah! nous y voila, tu vas encore recommencer tes raisons de tantôt.

CHLOE'.

Helas! peux-tu vouloir que je me taise, quand ton inconstance me met au désespoir,



mon cher Arlequin , te voilà prêt d'épouser Florise.

ARLEQUIN.

Florise ?

CHLOE'.

Ne crois pas me le nier ?

ARLEQUIN.

La fille de Monsieur Chrisante s'appelle Florise ?

CHTOE'.

Tu ne le sçais que trop ?

ARLEQUIN.

Non , je ne sçavois pas encore son nom ; je te suis bien obligé de me l'avoir appris : elle est bien riche . . . . ain . . . .

CHTOE'.

Ta résolution est donc prise , tu vas donc être l'époux d'une fille que tu n'aimes pas , & que tu ne connois pas seulement , & moi , mon cher Arlequin , tu me laisses-là.

ARLEQUIN.

Ne te chagrine pas , tu viendras à ma nôce , il y aura tant de bonnes choses , du fromage . . . des violons . . .

CHLOE'.

Moi , à ta nôce , mon cher Arlequin , moi , à ta nôce , je pourrois te voir en épouser une autre à mes yeux , moi qui t'aime tant.

Si tu m'aimes tant , ne dois-tu pas être bien aise que je devienne riche , tu auras le plaisir de me voir avec un bel habit passer devant ta porte comme cela , *il se quarre* , je te dirai , bon jour , ma mie , & toi , tu diras , j'ai eu l'honneur d'aimer ce joli Seigneur-la

CHLOE'.

Que t'ai-je fait , mon cher Arlequin , pour me traiter avec tant de dureté ! voilà donc ces nôces si prochaines dont ma mere me flatoit , & dont je me faisois une si charmante idée ; qu'il m'étoit doux de penser que tu allois être à moi sans réserve , que je pourois te voir sans crainte & sans inquietude tous les momens de ma vie , hélas ! je devois bien plutôt me dire , insensée , que fais-tu , tu t'attaches à un ingrat que le premier vent fera changer.

ARLEQUIN. *bas.*

Diantre aussi , pourquoi est-elle si pauvre ?

CHLOE'.

Tu m'abandonnes , mon cher Arlequin , les richesses peuvent te faire oublier tous les sermens que tu m'as faits de vivre & de mourir avec moi ; peux-tu bien te résoudre à ne plus voir celle que dès le berceau tu t'étois faite une si douce habitude

## DES RICHESSES. 85

d'aimet? hélas oïi , t'y voilà déterminé , je vais te perdre pour toujours , ton cœur y consent sans peine.

ARLEQUIN.

Chloé , ne me dis point toutes ces choses-la , tu me fais trop de pitié.

CHLOÉ.

Courage , mon cher Arlequin , courage , laisse-toi attendrir : ton cœur veut revenir à moi , ( *il soupire* ) écoute les reproches qu'il te fait.

ARLEQUIN.

Cela est vrai , il me dit mille choses , il me remue dans le corps : ce nigaud-la ne sçait pas les raisons que j'ai de te changer ; il s'imagine que pour se marier il ne faut avoir que de l'amour , bon : il faut bien d'autres choses vraiment ; il faut avoir beaucoup d'argent , sans cela on n'est pas heureux dans le mariage.

CHLOÉ.

Non , mon cher Arlequin , ce ne sont point les richesses qui rendent le mariage heureux , c'est un parfait rapport de conditions d'humeurs , une complaisance , & une tendresse mutuelle qui en font toutes les douceurs : Rends - moi ton cœur , mon cher Arlequin , rends-le à cette Chloé qui t'étoit hier si chère , rends-le à ces larmes que tu vois couler. ( *Arlequin se sen-*

*tant attendrir , tourne le dos à Chloé , afin qu'elle ne s'aperçoive point de son désordre.)* Helas ! il ne m'écoute pas , il ne daigne pas seulement tourner la vûë sur moi ; va , cruel , Chloé ne te retient plus ; va porter à ta Florise un amour que tu me dois , va lui jurer une tendresse qui est née , & qui s'est accruë avec nous , & afin que le don de ton cœur lui paroisse plus précieux , dis-lui qu'il me tenoit lieu de tous les biens du monde , que je t'aimois plus que moi-même , va , ingrat , cours lui vanter ton infidélité.

ARLEQUIN *pleurant.*

Console-toi , Chloé , console-toi . . . & gagne beaucoup d'argent . . . . . quand Florise sera morte . . . je te prendrai.

CHLOÉ.

Adieu , traître , adieu , je le vois bien ; mes larmes & les remords que j'excite dans ton cœur ne t'attendrissent point , ils me font haïr davantage. Adieu , si tu veux vivre heureux , ingrat , tâche d'oublier jusqu'au nom de la malheureuse Chloé. *( Elle s'en va deux pas & revient )* Adieu pour la dernière fois , mon cher Arlequin , tu ne me reverras jamais , tu apprendras bien-tôt que la douleur de te voir marié à une autre , m'aura fait mourir ; mais on te dira aussi quand mourant , j'au-

rai demandé pour toi aux Dieux tous les biens , tous les contentemens , & tous les plaisirs que tu peux desirer.

ARLEQUIN *seul pleurant.*

Haï . . . haï . . . haï . . . . Chloé . . . .  
Chloé ! elle n'y est plus , elle a bien fait de s'en aller ; car je crois que je l'aurois reprise , . . . . pour m'ôter cela de l'esprit , allons acheter quelque chose pour ma nôce . . . je songe que tout est bien cher ; mais je suis un grand sot , qu'ai-je affaire moi , patce que je me marie , de nourrir mille gens : non , non , il faut plutôt porter ces cent écus avec mon trésor.



## SCENE X.

ARLEQUIN, UN TAILLEUR  
ET SON GARÇON.

LE TAILLEUR *à son garçon.*

**C**'Est ici , frappons.

ARLEQUIN.

Aux voleurs , aux voleurs . . . .

LE TAILLEUR.

Monsieur , je suis un Maître Tailleur,

ARLEQUIN.

Aux voleurs , aux voleurs . . . .

LE TAILLEUR.

Et je vous dis , Monsieur , que je suis un Maître Tailleur.

ARLEQUIN.

Et ce grand-benêt-là qui est derrière toi ?

LE TAILLEUR.

Monsieur , c'est mon garçon.

ARLEQUIN.

Que cherches-tu à cette porte ?

LE TAILLEUR.

Je suis envoyé de la part de Monsieur Chrisante , &amp; je cherche Monsieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je le suis ? qu'est-ce que tu lui veux ?

LE TAILLEUR.

Ah Monsieur . . . je veux avoir l'honneur de vous faire un habit.

ARLEQUIN.

Sans me venir dire cela , tu n'avois qu'à le faire.

LE TAILLEUR.

Mais , Monsieur , je n'avois pas votre mesure.

ARLEQUIN.

Oh le grand ignorant ! tu n'as apparemment jamais fait d'habits pour personne ,  
puisqu'il

DES RICHESSES. 89

puisqu'il te faut des mesures . . . . prends-la grand sot . . . . hé bien . . . . qu'attens-tu donc ?

LE TAILLEUR.

J'attens , Monsieur , que vous ayés la bonté de me mener chez vous.

ARLEQUIN *avec emportement.*

De te mener chez moi . . . sçai-tu bien belître que je t'assommerai.

LE TAILLEUR.

Mais , Monsieur . . . .

ARLEQUIN.

Mais , butor , je veux rester là , moi.

LE TAILLEUR.

Mais , Monsieur , avec votre permission , on ne prend point une mesure dans une rue.

ARLEQUIN.

Si tu ne veux pas la prendre dans la rue , va-t-en.

LE TAILLEUR *à son garçon.*

Il faut en passer par-là ; ces maudits parvenus-là sont plus difficiles que d'honnêtes gens.

ARLEQUIN *à part.*

Ces escogriffes-là pouroient bien me prendre mes cent écus. *haut* Attendés.

LE TAILLEUR.

Plaît-il , Monsieur ?

H

Fermés les yeux tous les deux.

LE TAILLEUR.

Et pourquoi cela , Monsieur ?

ARLEQUIN.

Parce que je le veux . . . ferme les yeux , te dis-je , grand nigaud , & je vous casserai la tête à tous les deux , si vous les ouvres avant que j'aye dit , pique. *Les Tailleurs ferment les yeux , Arlequin fait plusieurs choses pour voir s'ils ne voyent point.* Ces droles-là m'ont l'air d'avoir des yeux devant & derriere ; au garçon , ferme donc tes yeux fripons , qui veulent me dévorer tout en vie. *Quand les Tailleurs ont les yeux bien fermés , Arlequin tire sa bourse de sa poche , il la met sur sa tête sous son chapeau , & ses deux mains par-dessus.* Pique.

LE TAILLEUR.

Monsieur , ayés la bonté d'abbaïsser vos bras , il m'est impossible de prendre votre mesure , tant que vous serés ainsi.

ARLEQUIN.

Prends-la , si tu peux , c'est ma posture à moi d'être comme cela.

LE TAILLEUR *bas.*

Quel mystere. *Le Tailleur prend la mesure d'Arlequin qui se fait petit.* Levés-vous , s'il vous plaît , Monsieur ?



ARLEQUIN.

Ne vois-tu pas , grosse buche , que plus je serai petit , & moins il faudra d'étoffe.

LE TAILLEUR *bas.*

Cette homme-là a le Diable dans le corps. *Il prend la grosseur du corps d'Arlequin, & enfin il lui passe sa mesure au tour du col , & prend ses grands ciseaux pour marquer.*

ARLEQUIN.

A moi , à moi , à moi , au secours ! ah les fripons ! *Il les bat.*

LES TAILLEURS.

Hé , Monsieur , Monsieur ... je n'en puis plus ... arrêtés donc , s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Comment coquin , que j'arrête , tu veux me couper la gorge.

LE TAILLEUR.

Moi , Monsieur , je vous prens votre mesure , & vous nous roüés de coups ... De quelle couleur vous leverai-je de l'étoffe ?

ARLEQUIN.

De la couleur que tu voudras.

LE TAILLEUR.

Mais , Monsieur , il faut dire votre goût.

ARLEQUIN.

Mon goût est d'avoir un habit de la

H ij

couleur qui couvre le mieux , voilà tout.

LE TAILLEUR.

Monfieur , toutes les couleurs couvrent également.

ARLEQUIN.

Cela étant , grand belître , qu'est-ce que la couleur me fait donc ? fais-le verd ou jaune.

LE TAILLEUR.

Y mettrai-je de l'or , de l'argent ?

ARLEQUIN *brusquement*.

Pourquoi cela ?

LE TAILLEUR.

Monfieur , tous les gens riches en mettent.

ARLEQUIN *en colere*.

Qui t'a dit que j'étois riche ?

LE TAILLEUR.

Mais , Monfieur , vous époufés la fille de Monfieur Chrifante.

ARLEQUIN.

J'époufe le Diable qui t'emporte.

LE TAILLEUR.

Adieu , Monfieur , je vais employer tous mes foins pour vous contenter.

LE GARÇON.

Nous allons travailler avec toute la diligence poffible , vous aures la bonté de donner aux garçons pour boire.

## ARLEQUIN.

Pour boire ! oh cela est juste. *Il lui donne un soufflet.* Tiens, voilà déjà cela d'avance, partage avec tes camarades . . . . . ces droles-là m'ont fait grande peur avec leurs chiens de ciseaux : voilà encore quelqu'un . . . . . je n'ai jamais vû une rue où il passe tant de monde, je vais m'en plaindre à la Justice.

*Fin du II. Acte.*





## ACTE III. SCENE I.

ARLEQUIN *seul* } *accourt sur le Théâtre*  
                               *son trésor dans son cha-*  
                               *peau.*

**J**E n'ai rien . . . . je n'ai rien . . . . Les maudites gens ! je voulois porter mon trésor dans le bois ; car il n'est point en sûreté chez moi , mais il n'y a pas moyen , je n'ai été qu'au bout de la rue , & tout le monde m'arrête , Arlequin ? où cours-tu si vite ? qu'as-tu-là dans ton chapeau ? voyons . . . . Le Diable vous emporte tous tant que vout êtes , les chiens aboyent après moi . . . . ah mon cher trésor que tu as d'ennemis . . . . va , ne crains rien , tu es ma vie , tu es mon ame , tu es tout mon plaisir , je ne te quitterai jamais , jamais : je dormirai avec toi , je parlerai toujours avec toi . . . . viens , je vas m'enfermer dans ma maison avec toi , j'en boucherai la porte & les fenêtres . . Allons , allons . . . . plaît-il ? qu'est-ce ? de quoi ? Il me semble toujours que jentens du

monde . . . . cache-toi bien , mon cher trésor , je tremble qu'on ne nous voye ensemble. *En s'en allant il se trouve nez à nez avec Briarée.* Ah la mauvaise fisionomie ! *il s'enfuit.*



## S C E N E I I.

BRIARE'E, ARLEQUIN.

BRIARE'E à *Arlequin qui s'enfuit.*

**M** On ami , mon ami , parlés donc ?  
 . . . . il fuit sans m'écouter , je  
 voulois lui demander où demeure un jar-  
 dinier , qui , à ce que m'ont dit mes Clercs,  
 est venu tantôt dans mon Etude : à qui  
 m'adresser ? je ne vois qui que ce soit ,  
 mon plus court sera de frapper à sa porte.  
*Il frappe.*

ARLEQUIN *par la lucarne de son grenier.*

Qui va là ? qui va là ?

BRIARE'E.

Ami . . . .

ARLEQUIN,

Il n'y a point d'ami,

BRIARÉE.

Ouvrés , s'il vous plaît , je vous veux.

ARLEQUIN.

Je ne vous veux rien , moi.

BRIARÉE.

Ouvrés donc , je n'ai que deux mots à vous dire.

ARLEQUIN.

Dites-les d'où vous êtes ? je vous écoute.

BRIARÉE.

C'est pour vous prier de me donner . . . . .

ARLEQUIN *avec emportement.*

Je ne donne rien.

BRIARÉE.

Vous ne savez pas ce que je vous demande , c'est l'adresse d'un nommé Arlequin.

ARLEQUIN.

Arlequin ?

BRIARÉE.

Où : un jardinier.

ARLEQUIN.

Pourquoi faire ? c'est moi.

BRIARÉE.

Ah , Monsieur , on m'a dit que vous étiez venu me chercher.

ARLEQUIN.

Non.

Briarée

BRIARÉE.

Souvenés-vous-en bien , un Procureur qui se nomme Briarée , & qui demeure là-bas , en allant à l'Hôpital.

ARLEQUIN.

Ah ouï , je l'avois oublié , je descens , *( il entrouvre sa porte )* reculés-vous de ma porte , je vais sortir . . . . encore plus loin . . . .

BRIARÉE à part.

Quelles cérémonies pous se faire écouter , je pense que cet homme-là est fou.

ARLEQUIN.

Monsieur le Procureur , faites-moi mon procès.

BRIARÉE.

Vous voulés dire que je forme quelque instance à votre requête.

ARLEQUIN.

Oùï. Faut-il beaucoup de choses pour faire un procès ?

BRIARÉE.

Non , je vous en ferai mille sur rien.

ARLEQUIN bas.

Je ne sçai si j'ai bien fermé ma porte ; *( il y va , & cependant Briarée continue )*

BRIARÉE.

Je sçai donner de certaines tournures . . demandés au Palais quel homme je suis , ma réputation y est bien établie . . J'ai

chez moi trois Clercs Arabes de Nation ,  
j'ose dire qu'ils feront un jour l'honneur de  
leur profession ; c'est une bonne école  
que mon étude ; contre qui voulés - vous  
que j'occupe pour vous ?

ARLEQUIN.

Contre tout le monde.

BRIARE'E.

Les bons sentimens où je vous vois , les  
Dieux vous les conservent ! mais par qui  
commencerai-je ?

ARLEQUIN.

Par qui vous voudrés.

BRIARE'E.

Mais il faudroit me nommer quelqu'un.

ARLEQUIN.

Et bien , commencés par Monsieur  
Midas , un Maltotier qui demeure-là ; je  
voudrois bien avoir un coin de sa cour pour  
aggrandir mon jardin.

BRIARE'E.

Rien n'est plus facile ; il ne s'agit que de  
voir si vous avés des raisons.

ARLEQUIN.

Oh oüi , premierement il est trop petit.  
Est-ce assez ?

BRIARE'E.

Non , la taille d'un homme n'est pas  
matiere à procès.



ARLEQUIN.

Il a trop de terres , il est trop riche.

BRIARE'E.

Tout cela ne vous fait rien , ces gens-là font des volailles que la République laisse engraisser , elle sçait bien où les trouver dans ses besoins pour en faire ses consommés.

ARLEQUIN.

Et bien il a une femme qui a de grands Seigneurs pour amans.

BRIARE'E.

Cela est louïable à cette femme ; elle fait ce qu'elle peut pour annoblir ses enfans.

ARLEQUIN.

Oh dame , vous disiez qu'il ne falloit rien pour faire un procès.

BRIARE'E.

Rien , c'est-à-dire peu de chose ; il faut pourtant une espece de fondement. (*Arlequin rêve*) Hé bien trouvés-vous quelque chose ?

ARLEQUIN *gaiment*.

Oùï , oùï , Monsieur , un fondement ! un fondement !

BRIARE'E.

Voyons ?

ARLEQUIN.

Il ferme sa porte trop fort , & il ébranle toute ma maison.

BRIARE'E.

Oh ! cela prend forme de raisonnement . . . . Monsieur Midas nous vous apprendrons à fermer doucement votre porte.

ARLEQUIN *avec transport.*

Un autre fondement ; il m'a promis des coups de bâton , parce que je chante toujours.

BRIARE'E.

Courage , courage , Monsieur Midas , ah s'il vous les avoit donnés (*Arlequin court*) où allés-vous donc ?

ARLEQUIN.

Je vas le prier bien honnêtement de me les donner.

BRIARE'E.

Demeurés , demeurez , cela n'empêchera rien ; je vais lui faire manger en frais sa maison . . . . des coups de bâton ! patience , il vaudroit mieux qu'il eut affaire à tout l'enfer qu'à moi : avant qu'il soit quatre jours il y aura plus de deux rames de papier produites contre lui.

ARLEQUIN.

Ah ! l'honnête homme ! que je vous embrasse , le ciel vous benira.

BRIARE'E.

Mais ne perdons point de temps don-  
nés-moi une vingtaine d'écus pour com-  
mencer.

ARLEQUIN.

Une vingtaine d'écus . . .

BRIARE'E.

Où . . .

ARLEQUIN.

Une vingtaine d'écus . . . Vous êtes un fripon.

BRIARE'E.

Comment ? m'appeller fripon ! un Procureur !

ARLEQUIN.

Me demander vingt écus . . . Retire-toi . . .

BRIARE'E *à part.*

Je vois bien qu'il n'y a rien de bon à gagner avec cet extravagant-là.

ARLEQUIN.

Ah ah , tu me dis des injures tout bas , tiens , tiens , au lieu de ta vingtaine d'écus , voilà une vingtaine de coups de bâton. (*il le bat.*)

BRIARE'E.

A moi , à l'aide.

ARLEQUIN *seul.*

Fi . . . j'aurois grande honte : il faut que ce drole-là n'ait guere de conscience pour un Procureur . . . Diantre je ne serai jamais en repos ; qu'est-ce que cette créature-là à présent . . . ah ! elle regarde ma maison , je suis perdu . . . elle aura senti . . .



## SCENE III.

FLORISE, ARLEQUIN.

FLORISE *à part.***C**'Est ici qu'on dit qu'il demeure.ARLEQUIN *bas.*

Il faut que je l'éloigne de ma porte.

FLORISE *à part.*

La résolution de mon pere me fait tourner l'esprit , je ne sçais où je vas.

ARLEQUIN.

Vous êtes bien triste, Mademoiselle ,  
( *à part.* ) elle a peut-être perdu son trésor.

FLORISE.

Helas , mon ami , je suis d'un chagrin que je ne me connois pas : mon pere veut me marier.

ARLEQUIN.

La drole de fille que vous êtes ; &amp; depuis quand donc un mari fait-il peur aux filles : j'ai toujours vû que le seul nom de mariage les réjoüissoit.

FLORISE.

Il n'auroit pour moi rien d'affreux , si l'entêtement d'un pere ne m'arrachoit à ce

que j'aime pour me donner à un homme  
que j'abhorre.

( Elle tourne les yeux du côté de la mai-  
son. d'Arlequin. )

ARLEQUIN.

Ne regardés pas de ce côté-là, le soleil  
vous feroit mal : le mari que votre pere  
veut vous donner a-t-il beaucoup d'argent ?

FLORISE.

Non, c'est un misérable.

ARLEQUIN.

Votre pere a tort.

FLORISE.

On dit qu'il est laid à faire peur, petit,  
maussade, bête à tuer, yvrogne, jaloux.

ARLEQUIN.

Si j'étois comme cela, j'irois me pendre.

FLORISE.

On pourra bien m'obliger à lui donner  
ma main : mais pour mon cœur . . . .

ARLEQUIN.

Vous me faites pitié.

FLORISE.

Mon pere doit me le faire voir tantôt.

ARLEQUIN.

Vous ne le connoissés donc pas ?

FLORISE.

Non, mais je le hais à mort.

ARLEQUIN.

Je me marie comme vous, à une fille

que je n'ai jamais vûë.

FLORISE.

Vous ?

ARLEQUIN.

Oiii. On m'a dit qu'elle n'étoit pas trop jolie ; mais qu'elle étoit bien méchante , qu'elle jouïoit , qu'elle étoit coquette , qu'elle . . . .

FLORISE.

Que je vous plains !

ARLEQUIN.

Oh taisés-vous , quand je serai son mari , je la ferai bien changer.

FLORISE.

Après tout si vous êtes malheureux avec elle , c'est que vous le voudrés bien ; car enfin , pourquoi épouser une femme que vous n'aimés pas ? personne ne vous y contraint , vous.

ARLEQUIN.

Elle est bien riche . . . . vous la connoissés peut-être.

FLORISE.

Cela se peut , comment s'appelle-t-elle ?

ARLEQUIN.

Elle s'appelle . . . attendez ! . . Diable . . . elle s'appelle . . . . ah Florise , Florise.

FLORISE.

Qu'entens-je !

ARLEQUIN.

Vous êtes trop bonne , Mademoiselle , de vous chagriner à cause de moi : je vois bien que vous la connoissés cette Florise , elle est bien méchante , n'est-ce pas ?

FLORISE.

C'est donc toi qui es Arlequin.

ARLEQUIN.

Et vraiment oüi , à votre service.

FLORISE.

Je suis Florise.

ARLEQUIN.

Vous ?

FLORISE.

Oüi , traître , & si tu as la hardiesse de m'épouser. . . .

ARLEQUIN.

Ah ah , c'est donc de moi que vous-dissés de si belles choses , yvrogne , laid , bête . . . je vous épouserai pour vous faire enrager.

FLORISE.

Si tu es assez osé pour le faire , attens-toi de ma part à tous les chagrins & à toutes les peines que peut faire une femme comme moi à un mari de ta sorte.

ARLEQUIN.

Tarare , je ne vous crains pas ; les écus de votre pere me consoleront.

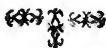
Il n'y a point d'outrages , ni d'affronts  
que tu ne doives esperer de moi.

ARLEQUIN.

Nous verrons , nous verrons : la jolie  
maniere de faire l'amour ! ( *bas en soupi-  
rant* ) hélas ce n'étoit pas ainsi que je  
parlois avec la pauvre Chloé ! ( *haut* )  
J'entens du bruit dans ma maison. Ah ! on  
me vole , on me ruine , on m'arrache l'a-  
me. ( *il s'enfuit & tombe* ) Ah la tête !  
( *il entre chez lui* )

FLORISE seule.

Se fût-il tué ? Elle n'est pas trop jolie :  
l'impertinent ! Voila donc l'époux que  
mon pere me destine , c'est avec lui qu'il  
veut que je passe mes jours : non , plutôt  
que d'y consentir , il n'est point d'extrémité  
où je ne me porte : cependant que fait  
Pamphile ? d'où vient que je n'entens point  
parler de lui , je connois son amour & sa  
vivacité , & après le refus de mon pere ,  
tout m'allarme . . . . Mais le voici. Ciel !  
que vois-je avec lui , ne le reverois-je  
que pour le trouver infidele. Tâchons de  
l'écouter sans être vûë. ( *Elle se cache.* )







## S C E N E I V.

PAMPHILE, CHLOE', TRIVELIN,  
FLORISE *cachée*.

PAMPHILE.

Où, belle Chloé, ce sont mes parens  
qui sont cause de toutes vos peines,  
CHLOE'.

Helas ! que leur ai-je fait.

PAMPHILE.

Arlequin les éveilloit tous les jours par  
ses chansons, ils s'y sont pris de toutes les  
manieres pour le faire taire ; enfin las  
d'employer inutilement leurs prieres &  
leurs menaces, ils ont eu recours au ciel  
qui les a exaucés ; Plutus le Dieu des Ri-  
chesses est descendu à leur secours, il les  
a vangés d'Arlequin en lui donnant un  
trésor, c'est ce qui l'a rendu comme vous  
l'avés vû.

CHLOE'.

Voilà qui est bien honnête à un Dieu de  
venir enforcer le monde.

PAMPHILE.

Consolés-vous, belle Chloé, je vas dans

un moment essuyer vos larmes ; c'est à moi à vous faire oublier tous les chagrins que mes parens vous ont causés.

CHLOË'.

Quelles obligations je vous aurai , Monsieur !

PAMPHILE.

Vous ne m'en aurés aucune , belle Chloé , puisqu'en travaillant à votre bonheur j'assure en même temps le mien. L'Amour vient de m'inspirer le moyen d'y parvenir.

CHLOË'.

Que je serois heureuse , si vous pouviés y réussir : mais hélas ! je le souhaite trop pour oser me le promettre.

PAMPHILE.

Fiez-vous à moi , & reposez-vous sur moi de toutes choses ; je vous répons du succès , & j'espère que la fin du jour nous verra heureux l'un & l'autre. ( à Trivelin ) Toi , songe à faire passer cette lettre à Florise , il vaut mieux la prévenir , sans cette précaution , elle pourroit venir rompre nos mesures : venés , belle Chloé , donnés-moi la main.

CHLOË'.

Allons chez ma mere prendre nos arrangements là-dessus.



## S C E N E V.

FLORISE, TRIVELIN.

TRIVELIN *à part*

**C**omment diable m'y prendre pour faire tenir cette lettre à Florise sans que le bon homme Chrifante s'en apperçoive.

FLORISE *à part*.

Non , ingrat , ne crains rien , tu connois mal Florise , elle ne rompra point tes mesures.

TRIVELIN *révant à part*.

Fi , au diable , cette expedient-là m'attireroit une volée de coups de bâton.

FLORISE *à part*.

Le perfide ! quelle peine j'ai euë à me retenir.

TRIVELIN *à part*.

Si Nerine sa suivante fortoit , il m'en coûteroit quelques baisers ; mais je passerois par là-dessus , quand il s'agit de faire plaisir à son Maître , il faut prendre un peu sur soi.

FLORISE *à part.*

C'en est fait , son lâche procédé me rend à moi-même.

TRIVELIN *l'appercevant.*

Ah ! Mademoiselle , vous voilà , parbleu je vous rencontre bien à propos ; j'étois à creuser ma cervelle pour trouver le moyen de vous rendre une lettre que mon Maître . . . .

FLORISE.

Donne ; & voilà la réponse que j'y fais.  
( *Elle la déchire.* )

TRIVELIN.

Qu'est-ce à dire ? Est-ce que je rêve ?

FLORISE.

Dis à ton Maître qu'il peut pousser sa perfidie aussi loin qu'il voudra , & qu'il ne craigne point que je le trouble dans ses beaux projets.

TRIVELIN.

Comment , Mademoiselle ?

FLORISE.

Qu'il l'épouse . . . .

TRIVELIN.

Et qui ? *bas* le Diable m'emporte , si j'y comprends rien.

FLORISE.

Ne voudrois-tu point me nier des choses dont je viens d'être témoin , 'ne viens-je-pas de voir ici ton Maître avec Chloé ?

n'ai-je pas entendu les beaux discours qu'il lui a tenus.

TRIVELIN.

Mais , Mademoiselle . . . .

FLORISE.

Affure-le que je vois son inconstance sans dépit.

TRIVELIN.

S'il vous plaisoit . . . . .

FLORISE.

Le traître ! avec quels transports il l'assuroit qu'il alloit travailler à leur bonheur commun.

TRIVELIN.

Vous ne voulés pas m'entendre.

FLORISE.

J'en ai trop entendu , on ne m'abuse point. L'ingrat !

TRIVELIN.

Un mot . . . . .

FLORISE.

Non , je n'écoute rien . . . va lui dire que je vas épouser Arlequin , que je cours de ce pas presser mon pere de conclure notre hymen , & que dès ce soir je veux être son épouse.

TRIVELIN.

Y songés-vous , Mademoiselle , épouser Arlequin.

Laisse-moi , mon parti est pris , rien ne m'en fera revenir ; dis bien à ton Maître que je ne l'aime plus ; mais qu'au contraire j'ai pour lui une haine si violente : Oh je voudrois qu'il fût ici pour lui faire connoître moi-même combien il m'est odieux. Tu ne lui diras pas cela comme moi.  
*Elle s'en va.*

TRIVELIN.

Permettez de grace . . . . .

FLORISE.

Ne me suis point.

TRIVELIN *seul.*

Quelle tête ! M'a-t-il été possible de lui faire entendre raison ; après tout , ses menaces ne m'effraient guere ; il sera bien facile à mon Maître de l'appaiser , dès qu'il voudra s'en donner la peine , quoi-qu'elle dise , sa haine ressemble bien à de l'amour . . . mais voilà Arlequin qui ouvre sa porte , je me retire , afin qu'il ne soupçonne rien du tour qu'on lui joue.



SCENE



## S C E N E VI.

ARLEQUIN *seul, son trésor dans sa main.*

**A**Llons, allons, Monsieur le Trésor, vite, vite, hors de ma maison, je suis las de loger un hôte comme vous, vous avés pensé tantôt me faire rompre le cou, & je me tuërois peut-être tout-à-fait, si je vous gardois davantage, allons, allons, vous avés beau me regarder : point de raisons, il faut décamper . . . mon cher Arlequin, mon cher Arlequin ? oüi, oüi, je t'en répons, il n'y a point de cher Arlequin qui tienne, je n'entends rien, je suis sourd, je ne veux plus de ta maudite compagnie : Est-ce donc Arlequin ? non, je ne te connois plus : Toi qui vivois hier si heureux, qui ne connoissois ni les peines ni les chagrins, ni les maladies, depuis ce matin que tu as un trésor, te voilà devenu fou, furieux, ingrat à tes amis, cruel à ta Maîtresse, barbare à toi-même, quelle chienne de vie menes-tu ? n'as-tu point de honte de vivre comme cela ?



## SCENE VII.

PLUTUS , MIDAS , ARLEQUIN.

MIDAS.

Que j'aye le plaisir , Seigneur Plutus , de voir de mes yeux le trouble d'Arlequin ; c'est ee qu'il y a de plus doux & de plus satisfaisant dans la vengeance.

PLUTUS.

Venés : & avant de remonter au ciel , je veux assurer pour jamais votre repos Le voici , avançons.

ARLEQUIN *à part.*

Je vas chercher Plutus , & lui rendre son trésor. (*l'appercevant*) Ah vous êtes bien venu. (*à Midas*) Qu'est-ce qui vous demande , vous ?

PLUTUS.

Il est ici sans consequence ; c'est un de mes favoris.

ARLEQUIN.

Vous lui avés donc donné aussi un trésor ?

PLUTUS.

Où.



ARLEQUIN.

En bonne cause qu'il est toujours triste comme un loup garou. Tenés, donnés-lui encore celui-ci, il en aura deux.

MIDAS.

Ah !

PLUTUS.

Comment, mon cher Arlequin ? Pour quelle raison . . .

ARLEQUIN.

Pour la raison que je n'en veux plus.

PLUTUS.

Tu n'en veux plus ?

ARLEQUIN.

Non, tenés, vous dis-je, prenés-le vite, sinon j'irai le jeter dans la mer. Si j'avois bien sçu ce que c'est qu'un trésor quand vous me l'avés donné . . .

PLUTUS.

Quoi, mon cher Arlequin, est-ce-là cette fidélité & ce zele que tu m'avois tant promis ce matin, tu te lasses déjà de mes bienfaits.

ARLEQUIN.

Quels diables de bienfaits, qui rendent le monde misérable ?

MIDAS.

Seigneur Plutus ne m'abandonnés pas.

PLUTUS.

Laiffés - moi faire, (à Arlequin) ton

K ij

embaras me divertit , il est temps de le faire finir , & de t'apprendre à te procurer avec ce trésor tous les agrémens & toutes les commodités de la vie.

ARLEQUIN.

Laiſſes-moi , je ne veux point de tout cela.

PLUTUS.

Quoi tu ferois fâché d'avoir un bon cuisinier , qui te feroit des ragouts délicats , des fricassées exquisés , des . . .

ARLEQUIN.

Qu'ai - je affaire moi de toutes ces drogues-là , j'ai trouve bon tout ce que je mange , parce que j'ai toujours bon appétit.

MIDAS.

Mais comptes-tu pour rien le plaisir d'avoir tous les jours à ta table les plus grands Seigneurs d'Athenes , & l'élite des beaux esprits du Portique.

ARLEQUIN.

Le beau chien de plaisir , de donner à manger à ces friands-là qui se moquent de vous. Vous croyés donc que c'est à cause de vous qu'ils viennent manger de votre soupe.

MIDAS.

Assurément.

ARLEQUIN.

Pour être Maltotier vous n'avez guère d'esprit : renvoyés votre cuisinier , & vous verrez après s'ils reviendront.

PLUTUS, *à part.*

J'en viendrai pourtant à bout.

ARLEQUIN.

Moi ce n'est pas de même : mes amis ne viennent manger avec moi que parce qu'ils m'aiment ; car je ne leur donne que du pain & des noix.

PLUTUS.

Tu serois pourtant bien aise , Arlequin , de te voir suivi d'une troupe de laquais , & de demeurer dans une belle maison.

ARLEQUIN.

Ne me parlés pas de cela. Sçavés-vous bien comme je regarde Monsieur Midas avec tous ses domestiques.

PLUTUS.

Hé bien comment ?

MIDAS.

Que va-t-il dire ?

ARLEQUIN.

Comme un prisonnier au milieu des archers , & sa maison je la regarde comme une prison.

MIDAS.

Comme une prison !

ARLEQUIN.

Où : tenés , un jour par curiosité j'allai pour vous voir chez vous : je frappai à votre porte ; tout d'un coup cric , crac , les verroux , les serrures , les barres de fer , un homme avec deux grandes moustaches que demandés-vous ? je demande Monsieur Midas : Entrés . . . . aussi-tôt il donna un grand coup de sifflet , & puis je vis accourir audevant de moi tant de gens qui me disoient ; où allés-vous ? que voulés-vous ? de quelle part ? qui êtes-vous ? comment vous appellés-vous ? oh cela me fit si grande peur , que je m'en retournai bien vite.

MIDAS.

Que tu es simple ! ne vois tu pas que ce sont des marques d'honneur ?

ARLEQUIN.

Votre honneur à vous autres pour être si petit est bien embarrassant. Vive ma petite maison , ah que j'y suis tranquille , que j'y suis en liberté ; ceux qui veulent me voir , me voyent dans le moment , je ne ferme pas seulement ma porte la nuit.

PLUTUS.

Allons , Arlequin , mon ami , je veux te rendre heureux malgré toi-même , reprends ce trésor.

Dites-moi plutôt de m'aller jeter dans un puits.

MIDAS.

J'enrage.

ARLEQUIN.

Je vais retourner à mes jolies chansons, à tous les plaisirs que je goutois avant de vous connoître, à mon petit jardin, & à ma chère Chloé. Je songe à toutes les mauvaises choses que je lui ai dites tantôt. J'étois bien malheureux de faire de la peine à cette pauvre enfant, qui m'aime plus que ses yeux; je voulois la quitter pour prendre une fille que je n'aime point.

PLUTUS.

Hé bien, mon cher Arlequin, épouse ta Chloé, je ne m'y oppose plus; mais songe que ce n'est pas assez de l'aimer comme tu fais: la plus grande preuve d'amour que tu puisse lui donner, c'est de garder ce trésor; par-là tu deviendras grand Seigneur, & tu la feras grande Dame.

ARLEQUIN.

C'est justement parce que je l'aime que je veux rester comme je suis. Chloé sera demain ma femme, si je devenois grand Seigneur le ne l'aimerois plus, ce n'est pas la mode: cette pauvre fille m'aime de

tout son cœur , elle est douce comme un petit mouton , si je la faisois grande Dame , elle deviendrait de même que beaucoup d'autres , méchante , joëuse , méprisante . . . . .

MIDAS.

C'est perdre le temps , Seigneur Plutus.

PLUTUS.

Tenés , Midas , c'est à vous que je donne ce trésor.

ARLEQUIN.

Bon , j'avois tantôt envie de lui faire un procès , parce qu'il ne veut pas que je chante ; mais ce trésor que vous lui donnez me vengera mieux.

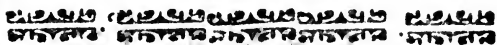
PLUTUS.

Je m'en vais , Arlequin , tu feras fâché quelque jour du peu de cas que tu fais aujourd'hui de mes faveurs.

ARLEQUIN.

Allés , allés , bon voyage. (*seul*) Les voilà bien attrapés . . . . . que je suis content de lui avoir rendu son trésor ; c'est comme si j'avois ôté de dessus mes épaules une grosse maison : allons , Arlequin , mon ami , reprends ton humeur gaillarde .. je vas bien me divertir : commençons par aller demander pardon à ma chère Chloé , & puis j'irai reporter à Monsieur

sieur Chrifante ses cent écus, & je lui dirai que je ne veux plus de sa fille.



## SCENE VIII.

ARLEQUIN, DANSEURS. *On danse.*

ARLEQUIN.

**J**'En suis, j'en suis : je ne ferai pas mal de me remettre un peu en joye pour aller revoir Chloé ; (*il se mêle aux danses*) à propos, à propos, mes amis, pourquoi dansés-vous, vous autres ?

DANSEUR.

Nous reconduisons le Seigneur Pamphile qui vient d'épouser la belle Chloé...

ARLEQUIN *vivement.*

Qui vient d'épouser ?

DANSEUR.

La belle Chloé : tenés, les voilà qui s'avancent.





## SCENE IX.

PAMPHILE , CHLOÉ ,

*(à qui on porte la Robe ,)*

ARLEQUIN , TRIVELIN.

DANSEURS.

ARLEQUIN *courant à Chloé.***A**H , ma chere Chloé , est-ce toi ?PAMPHILE *le repoussant.*

A qui en a ce maraud-là ? est-ce ainsi qu'on parle à Madame ?

ARLEQUIN.

A Madame ? ah Monsieur , je l'aimois auparavant vous.

PAMPHILE.

Retire-toi.

ARLEQUIN.

Ma chere Chlo . . . .

PAMPHILE *le menaçant.*

Ain . . . .

ARLEQUIN.

Madame , vous voilà mariée.



CHLOE' *froidement.*

Ah , c'est encore toi , Arlequin , oiii ,  
tu vois , mon enfant.

ARLEQUIN.

Vous avés quitté comme cela Arlequin ,  
que vous aimiés tant.

CHLOE'.

J'étois folle de t'aimer , que voulois-  
je faire de toi ? tu es si pauvre , après tout  
c'est à toi que j'ai l'obligation de l'état gra-  
cieux où je suis , tu m'as appris qu'on n'é-  
toit point heureux dans le mariage , quand  
on n'avoit point de bien ; effectivement j'ai  
jugé que tu avois raison : j'ai trouvé Mon-  
sieur , tu épousois sa Maîtresse , il a bien  
voulu de moi , & voilà comme la chose  
s'est faite ; si cela te fait de la peine , j'en  
suis fâchée : mais tu ne dois t'en prendre  
qu'à toi.

ARLEQUIN. *bas.*

Ah fripon de Plutus , si je te tenois ,  
c'est toi qui es cause de tout mon malheur ,  
tu as bien fait de t'en aller. ( *Voyant*  
*Pamphile & Chloé qui se parlent à l'o-*  
*reille* ) Il lui parle à l'oreille ... ah ... ma  
chere Chloé est mariée ?

CHLOE'.

Va , console-toi , tu viendras me voir  
danser à ma nôce , tu auras le plaisir de  
dire ; j'ai eu l'honneur d'être aimé de

cette belle mariée, & moi je dirai à mes gens, hola quelqu'un, qu'on fasse boire ce pauvre garçon.

ARLEQUIN *bas.*

Tu mérites cela, misérable que tu es; je te tiens, je te tuerai. (*haut*) Madame . . . .

PAMPHILE.

C'a, mon ami, voilà qui est fait, laisse Madame en repos.

ARLEQUIN.

Hé Monsieur, je vous en prie.

PAMPHILE.

Allons, allons, tu es un importun.

ARLEQUIN.

Monsieur, laissez-moi demeurer avec vous, que je sois auprès d'elle.

PAMPHILE.

Hé que veux-tu faire auprès d'elle?

ARLEQUIN.

Je ferai celui qui lui porte la Robe.

CHLOE'.

Non, Arlequin, je t'ai trop aimé pour te voir réduit auprès de moi à un emploi si bas; d'ailleurs il est du devoir d'une honnête femme d'écarter d'elle tous ceux qui pourroient lui faire oublier un instant qu'elle a un époux: tant que je te verrois, je ne pourois jamais m'empêcher de t'aimer toujours, je le sens bien.

ARLEQUIN.

Hé, Madame, cela ne me fera point de peine de vous servir, pourvû que je vous voye, je ferai trop content.

PAMPHILE.

Madame, laissons-là ce causeur.

ARLEQUIN *à genoux.*

Monsieur, Monsieur, encore un petit moment, Madame, priés votre mari pour moi.

PAMPHILE.

Que veux-tu? cela me fatigue à la fin.

ARLEQUIN.

Je vous servirai bien fidelement, je ne vous demande point de gages . . . .  
Trivelin, prie ton Maître.

TRIVELIN.

Tu n'as pas voulu venir boire avec moi tantôt.

ARLEQUIN.

Pauvre Arlequin, tout le monde t'abandonne.

CHLOË.

Il me fait pitié.





## SCENE DERNIERE.

PAMPHILE, CHRISANTE,  
FLORISE, CHLOE', ARLEQUIN,  
TRIVELIN, DANSEURS.

CHRISANTE. *à Florise.*

**A** Llons , allons , Mademoiselle la difficile ( *à Arlequin* ) tenés , Arlequin, voilà une épouse que je vous amene.

ARLEQUIN.

Ah, Monsieur , je vous remercie , je suis bien fâché d'avoir empêché que votre fille n'épousât ce Monsieur.

CHRISANTE.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Il vient d'épouser ma chere Chloé, Monsieur Chrisante.

FLORISE *bas.*

Le traître.

ARLEQUIN *à Chrisante.*

Tenés , voilà vos cent écus que je vous

rends. (à *Florise*) Mademoiselle, je vous demande excuse, si je ne vous épouse pas, vous comptiez d'être mariée, cela est bien fâcheux pour une fille ; mais vous retrouverés un autre mari, & moi je ne retrouverai jamais une autre Chloé ; adieu, Mademoiselle.

F L O R I S E *bas.*

Je creve, de ne pouvoir pas me venger du perfide.

A R L E Q U I N.

Adieu, Monsieur Chrisante.

C H R I S A N T E.

Que veut dire ceci : je veux mourir, si j'y comprends rien.

A R L E Q U I N *en pleurant à Pamphile.*

Adieu, Monsieur . . . . .

P A M P H I L E.

Encore . . . . .

A R L E Q U I N.

Monsieur, je vous en prie . . . . aimés bien ma chere Chloé . . . . c'est une bonne fille . . . . ne lui faites jamais de peine : je vous demande cela pour l'amour de moi.

P A M P H I L E.

Que cela ne t'inquiete point, adieu.

L iij

ARLEQUIN *en sanglotant à Chloé.*

Adieu , Madame . . . . adieu Trivelin ,  
adieu tout le monde.

TRIVELIN.

Où vas-tu donc ?

ARLEQUIN.

Je vais me pendre.

CHLOÉ'.

Je n'y puis plus tenir : Arlequin . . . .

ARLEQUIN.

M'appellés-vous , Madame ?

CHLOÉ'.

Où , reviens ?

ARLEQUIN *accourant.*

Vous voulés donc bien que je demeure  
avec vous , ( *il arrache la Robe de Chloé  
à celui qui la portoit* ) gare de là toi.

CHLOÉ'.

Va , Arlequin , je ne suis pas mariée ,  
c'est un tour que Monsieur m'a aidée à te  
jouer pour regagner ton cœur.

FLORISE *bas.*

Qu'entens-je !

ARLEQUIN *avec transport.*

Vous n'êtes pas mariée , Madame , ah !  
. . . . cela est-il bien vrai , Monsieur , vous  
vous mariés pourtant si vite , vous autres.

PAMPHILE.

Rien n'est plus vrai , Arlequin , je te

## DES RICHESSES. 129

rends ta chere Chloé , je suis charmé de voir la tendresse que vous avés l'un pour l'autre , je ne croyois pas qu'il fût encore au monde de si parfaits amans : aimés-vous toujours de même. Arlequin , il faut en revanche que tu m'aides à obtenir de Monsieur Chrisante la charmante Florise que j'aime.

ARLEQUIN.

Ah tout à l'heure. Monsieur Chrisante , je vous en prie , donnés votre fille à cet Officier ; c'est un honnête homme , il n'est pas comme les autres Officiers qui se marient dans tous les pays où ils vont.

CHRISANTE.

Vous êtes le seul qui pouviés me la faire refuser à Monsieur Pamphile ; je connois son mérite : allons , je consens à tout.

FLORISE.

Ah mon pere !

PAMPHILE.

Quelle reconnoissance , Monsieur ! ....

CHRISANTE.

Arlequin , je veus faire les frais de vos nœces.

ARLEQUIN.

Je le veux bien : je suis si aise , ma chere Chloé , je ne me sens pas de plaisir.

CHRISANTE à part.

Il faudra que je trouve les moyens de m'acquitter envers lui.

ARLEQUIN.

A qui sont ces habits-là , ma chere Chloé ?

CHLOÉ.

Ils sont à Madame Midas.

ARLEQUIN.

Quitte-les vite , crainte du mauvais air.

PAMPHILE.

Allons , mes amis , commencés votre divertissement.

ARLEQUIN.

Oùi , & dépêchez-vous ; car il y a longtemps que je n'ai bu ni mangé , & j'ai aussi envie de rester seul avec ma chere Chloé.

On danse.

A I R.

**U**N torrent du haut des montagnes  
Avec fracas précipite ses eaux ,  
Il ravage en fuyant les fertiles campagnes,  
Mais un rocher brise ses flots.



## DES RICHESSES. 131

*Heureux ruisseau dans cette route obscure  
Vous coulés plus tranquillement  
Rien ne trouble jamais votre cristal  
charmant  
Avec un doux murmure  
Vous suivés le penchant que donne la  
Nature ,  
Et si le Dieu d'Amour  
Enflâme votre onde chérie  
Vous pouvés chaque jour  
Mouïller une tendre prairie.*

On danse.

## VAUDEVILLE.

**L***Es richesses , les vains honneurs  
Sont des fers qui gênent la vie ,  
Heureux , qui loin de ces grandeurs ,  
Passe des jours dignes d'envie ;  
Il ne connoît que les plaisirs ,  
Son champ est tout ce qu'il desire ,  
Et s'il pousse quelques soupirs ,  
Ce n'est que d'amour qu'il soupire*

CHLOE'.

**T***oute ma richesse est mon cœur ,  
Cher Arlequin , je te le donne ,  
Qu'il fasse à jamais ton bonheur ,  
C'est tout ce que j'ambitionne ,*

*Je ne changerois pas mon sort  
Contre celui de Venus-même.*

*Ah ! que c'est un charmant trésor  
Que de posséder ce qu'on aime.*

## ARLEQUIN.

*Quelqu'un peut-être me dira ,  
Que ma maison est trop petite ;  
Mais je l'aime comme cela ,  
Et c'est moi tout seul qui l'habite.  
Fi de tous ces grands logemens ,  
Je ne pourrois m'y reconnoître ;  
Il y demeure tant de gens ,  
Qu'on n'en connoît pas le vrai Maître.*

## TRIVELIN.

*La vie a pour moi des appas ,  
Qu'un Grand n'y trouve point je gage ,  
Je vis sans soins , sans embarras ,  
Sans valets , femme , ni ménage ,  
Mais aussi-tôt que de la faim  
Je ressens l'ardeur inquiète ,  
Chez mon bon ami le voisin  
Je cours vite piquer l'assiette.*

## ARLEQUIN au Parterre.

*Parterre équitable , c'est toi*

*Que je tâche de satisfaire ,  
Je serai content comme un Roy  
Si cette Piece à pû te plaire.  
C'a , qu'en penses-tu bonnement ?  
Que ta belle main me l'explique ;  
Mais viens me l'expliquer souvent  
Pour faire enrager le Critique.*

Fin de la Comedie.



---

A P P R O B A T I O N.

**J'**Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit intitulé, *l'Embaras des Richesses*, Comedie. Cet ouvrage a plu dans les representations, & je crois qu'il aura le même succès dans l'impression. Fait à Paris ce 29. Decembre 1725. DANCHE T.

---

P R I V I L E G E D U R O Y.

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amez & feaux Conseillers, les Genstenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé Noël Pissot Libraire à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Manuscrit qui a pour titre, *l'Embaras des Richesses, Relation des Etats de Fez & de Maroc, & Dialogue sur la Musique des Anciens*, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-seel des présentes. A ces causes, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera sur papier & caracteres conformes à la-

dite feüille imprimée & attachée pour modele sous notredit contre-scel, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de huit années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire ledit Livre ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui: à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelle, que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixième Avril dernier, & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit, ou Imprimé qui aura servi de copies à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux

de France , le Sieur Fleuriau d'Armenonville  
Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera  
ensuite remis deux Exemplaires dns notre Bi-  
bliothèque publique , un dans celle de notre  
Château du Louvre, & un dans celle de notredit  
très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de  
France le Sieur Fleuriau d'Armenonville Com-  
mandeur de nos Ordres , le tout à peine de nul-  
lité des Presentes. Du contenu desquelles vous  
mandons & enjoignons de faire jouir l'Expo-  
sant , ou ses Ayans-causes, pleinement & paissi-  
blement , sans souffrir qu'il lui soit fait aucun  
trouble , ou empêchement. Voulons que la co-  
pie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au  
long au commencement ou à la fin dudit Livre ,  
soit tenuë pour dûement signifiée ; & qu'aux co-  
pies collationnées par l'un de nos amez & feaux  
Conseillers Secretaires , foi soit ajoutée comme  
à l'Original ; Commandons au premier notre  
Huissier, ou Sergent de faire pour l'exécution d'i-  
celles tous Actes requis & nécessaires , sans de-  
mander autre permission , & nonobstant cla-  
meur de Haro , Chartre Normande ; & Lettres à  
ce contraire: Car tel est notre plaisir. Donné à  
Paris , le septième jour du mois de Fevrier l'An  
de grace mil sept cens vingt-six , & de notre Re-  
gne le onzième. Par le Roy en son Conseil.

C A R P O T.

*Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale des  
Libraires & Imprimeurs de Paris N. 379. fol. 305.  
conformément aux anciens Reglemens confirmés par  
celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le douze Fevrier  
mil sept cens vingt-six.*

B R U N E T , Syndic.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

# L'HERITIER

DE

VILLAGE,

COMEDIE

EN UN ACTE.

*Représentée pour la première fois par les  
Comédiens Italiens Ordinaires du Roy  
le 19. Aoust 1725.*



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques à  
la Science.

---

M. DCC. XXIX.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*



# ACTEURS

DE LA COMEDIE.

Madame DAMIS.

LE CHEVALIER.

BLAISE, *Paysan.*

CLAUDINE, *femme de Blaise.*

COLIN, *fils de Blaise.*

COLETTE, *fille de Blaise.*

ARLEQUIN, *Valet de Blaise.*

GRIFFET, *Clerc de Procureur.*

*La Scene est dans un Village.*





# L'HERITIER D E VILLAGE; C O M E' D I E.

---

SCENE PREMIERE.

BLAISE, CLAUDINE,  
ARLEQUIN.

*Blaise entre suivi d'Arlequin en guesstres ,  
& portant un paquet : Claudine entre  
d'un autre côté.*

CLAUDINE.



H je pense que vela Blaise.

BLAISE.

Eh oui, noute femme , c'est  
li-même en parsonne.

*L'Heritier de Village.*

A

CLAUDEINE.

Voirement , noute homme , vous prenez bian de la peine de revenir ; queu libertinage ! être quatre jours à Paris , demandez-moi à quoi faire ?

BLAISE.

Eh à voir mourir mon Frere , & je n'y allois que pour ça.

CLAUDEINE.

Eh bian que ne finit-il donc, sans nous coûter tant d'allées & de venuës ? toujourns il meurt, & jamais ça n'est fait : voilà deux ou trois fois qu'il lantarne.

BLAISE.

Oh bian , il ne lantarnera plus. (*il pleure*) Le pauvre homme a pris la secouffe.

CLAUDEINE.

Hélas ! il est donc trépassé ce coup-ci ?

BLAISE.

Oh il est encore pis que ça.

CLAUDEINE.

Comment pis ?

BLAISE.

Il est entarré.

CLAUDEINE.

Eh ! il n'y a rien de nouveau à ça : ce

## DE VILLAGE.

3

fera queussi queumi. Il faut considerer qu'il étoit bian vieux, qu'il avoit beaucoup travaillé, bian épargné, bian chipoté la pauvre vie.

BLAISE.

T'a raison, femme, il aimoit trop l'usure & l'avarice, il se plaignoit trop le vivre, & j'ons opinion que cela l'a tué.

CLAUDINE.

Bref, enfin le vela défunt. Parlons des vivans. T'es son unique Hérichier, qu'as-tu trouvé ?

BLAISE *riant.*

Eh eh eh, baille-moi cinq sols de monnoie, je n'ons que de grosses pieces.

CLAUDINE. *le contrefaisant.*

Eh eh eh, dis donc, Nicaïse, avec tes cinq sols de monnoie, qu'est-ce que t'en veux faire ?

BLAISE.

Eh eh eh, baille-moi cinq sols de monnoie, te dis-je.

CLAUDINE.

Pourquoi donc, Nicodeme ?

BLAISE.

Pour ce garçon qui apporte mon paquet depuis la voiture jusqu'à cheux nous, pendant que je marchois tout bellement & à mon aise.

A ij

## L'HERITIER

CLAUDINE.

T'es venu dans la voiture ?

BLAISE.

Oui , parce que cela est plus commode.

CLAUDINE.

T'a baillé un écu ?

BLAISE.

Oh bian noblement. Combien faut-il ?  
 ai-je fait. Un écu , ce m'a-t-on fait : te-  
 nez , le vela , prenez ; tout comme ça !

CLAUDINE.

Et tu dépenses cinq sols en porteurs de  
 paquets ?

BLAISE.

Oui , par maniere de recreation.

ARLEQUIN.

Est-ce pour moi les cinq sols, Monsieur  
 Blaise ?

BLAISE.

Oui , mon ami.

ARLEQUIN.

Cinq sols , un Heritier , cinq sols, un  
 homme de votre étoffe , & où est la gran-  
 deur d'ame.

BLAISE.

Oh qu'à ça ne tienne , il n'y a qu'à dire :  
 Allons , femme , boute un sou de plus ,  
 comme s'il en pleuvoit. [*Arlequin prend  
 & fait la révérence.*]

## DE VILLAGE.

CLAUDEINE.

Ah ! mon homme est devenu fou.

BLAISE *à part.*

Morgué queu plaisir ! alle enrage , alle ne sçait pas le tu autem. ( *tout haut* ) Femme , cent mille francs.

CLAUDEINE.

Queu coqaalane : vela cent mille francs avec cinq sols à cette heure ?

ARLEQUIN.

C'est que M. Blaise m'a dit par les chemins , qu'il avoit hérité d'autant de son Frere le Mercier.

CLAUDEINE.

Eh que dites-vous, le défunt a laissé cent mille francs , Maître Blaise ? es-tu dans ton bon sens ? ça est-il vrai ?

BLAISE.

Oui , Madame , ça est çartain.

CLAUDEINE *joyeuse.*

C, a est çartain ? mais ne rêves-tu pas ? n'as-tu pas le çarviau renvarfé ?

BLAISE.

Doucement , soyons civils anvers nos parsonnes.

CLAUDEINE.

Mais les as-tu vû ?

BLAISE

Je leur ons quasiment parlé : j'ons été

A iij

chez le Maltotier qui les avoit de mon frere, & qui les fait aller & venir pour noute profit, & je les ons laissé-là; car par le moyen de son tricotage ils rapportont encore d'autres écus, & ces autres écus qui venont de la manigance, engendront d'autres petits magots d'argent qu'il boutra avec le grand magot qui par ce moyen devianra encore pu grand, & j'apportons le papier comme quoi ce monciau du petit & du grand m'appartiant, & comme quoi il me fera delivrance à ma volonté du principal, & de la rente de tout ça dont il a été parlé dans le papier qui en rend témoignage en la présence de mon Procureur, qui m'assistoit pour agencer l'affaire.

CLAUDEINE.

Ah mon homme! tu me ravis l'ame, ça m'attendrit, ce pauvre biau-frere! je le pleurons de bon cœur.

BLAISE.

Hélas! je l'ons tant pleuré d'abord, que j'en ons prins ma suffisance.

CLAUDEINE.

Cent mille francs, sans compter le tricotage; mais où boutrons-je tout ça.

ARLEQUIN *contrefaisant leur langage.*

Voilà déjà six sols que vous boutez dans

ma poche , & j'attends que vous les boutiez.

B L A I S E.

Boute , boute donc femme.

C L A U D I N E.

Oh cela est juste ; tenez mon bel ami , faites itou manigancer cela par un Mal-totier.

A R L E Q U I N.

Aussi ferai-je ; je le manigancerai au Cabaret , je vous rends graces , Madame.

B L A I S E.

Madame ! vois-tu comme il te porte respect ?

C L A U D I N E.

C'a est bien agriable.

A R L E Q U I N.

N'avez-vous plus rien à m'ordonner , Monsieur ?

B L A I S E.

Monsieur ! ce garçon-là sçait vivre avec les gens de note forte. J'aurons besoin de laquais , retenons d'abord cetila , je barriolerons nos casques de la couleur de son habit.

C L A U D I N E.

Prenons , retenons , barriolons , c'est fort bian fait mon poulet.

## L'HERITIER

BLAISE.

Voulez-vous me servir mon ami, & avez-vous servi de gros Seigneurs ?

ARLEQUIN.

Bon, il y a huit ans que je suis à la Cour.

BLAISE.

A la Cour? vela bian noute affaire je ly baillerons ma fille pour apprentie, il la fera Courtisanne.

ARLEQUIN *à part.*

Ils sont encore plus bêtes que moi, profitons-en. [*tout haut.*] Oh laissez-moi faire, Monsieur, je suis admirable pour élever une fille, je sçai lire & écrire, dans le latin, dans le françois, je chante gros comme un orgue, je fais des complimens; d'ailleurs, je verse à boire comme un robinet de fontaine, j'ai des perfections charmantes. J'allois à mon Village voir ma sœur; mais si vous me prenez, je lui ferai mes excuses par lettre.

BLAISE.

Je vous prends, vela qui est fait, je fis votre maître, & vous êtes mon serviteur.

ARLEQUIN.

Serviteur très-humble, très-obéissant & très-gaillard Arlequin; c'est le nom du personnage.



## DE VILLAGE.

9

CLAUDE.

Le nom est drôle. Parlons des gages à présent. Combien voulez-vous gagner ?

ARLEQUIN.

Oh peu de chose , une bagatelle , cent écus pour avoir des épingles.

CLAUDE.

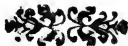
Diantre, vous en voulez donc lever une boutique.

BLAISE.

Eh morgué , souviens-toi de la nichée des cent mille francs , n'avons-je pas des écus qui nous font des petits , c'est comme un colombier ; ç'a , allons , mon ami , c'est marché fait ; tenez , vela noute maison , allez vous-en dire à nos enfans de venir. Si vous ne les trouvez pas , vous irez les charcher là où ils sont , stape-dant que je convarserons moi & noute femme.

ARLEQUIN.

Conversez , Monsieur , j'obéis , & j'y cours.





## SCENE II.

BLAISE, CLAUDINE.

BLAISE.

**A** H ça , Claudine , j'ons passé dix ans à Paris, moi. Je connoissons le monde , je vais te l'apprendre, nous vela riche, faut prendre garde à ça.

CLAUDINE.

C'est bian dit , mon homme , faut jouir.

BLAISE.

Ce n'est pas le tout que de jouir , femme , faut avoir de belles manieres.

CLAUDINE.

Certainement , & il n'y a d'abord qu'à m'habiller de brocard, acheter des jouyaux & un collier de parles , tu feras pour toi à l'avenant.

BLAISE.

Le brocard, les parles & les jouyaux ne font rian à mon dire , t'en auras à bauge, j'aurons itou du d'or sur mon habit. J'a-

## DE VILLAGE. 11

vons déjà acheté un castor avec un casquin de friperie que je boutrons en attendant que j'ayons tout mon équipage à forfait , je dis tant seulement que c'est le Marchand & le Tailleur qui baillons tout cela ; mais c'est l'honneur , la fiarté & l'esprit qui baillont le reste.

C L A U D I N E.

De l'honneur , j'en avons à revendre d'abord.

B L A I S E.

C, a se peut bian ; stapendant de cette marchandise-là il ne s'en vend point, mais il s'en part biauoup.

C L A U D I N E.

Oh bian donc je n'en vendrai ni n'en perdrai.

B L A I S E.

C, a suffit ; mais je ne parle point de cet honneur de conscience , & cetila tu te contenteras de l'avoir en secret dans l'ame, la, ten auras biauoup sans en montrer tant.

C L A U D I N E.

Comment , sans en montrer tant , je ne montrerai pas mon honneur ?

B L A I S E.

Eh morgué tu ne m'entends point ; c'est que je veux dire qu'il ne faut faire sem-

blant de rian, qu'il faut se conduire à l'aise, avoir une vartu négligente, se parmettre un maintien commode, qui ne soit point malhonnête, qui ne soit point honnête non plus, de ça qui va comme il peut, entendre tout, repartir à tout, badiner de tout.

C L A U D I N E.

Sçavoir queu badinage on me fera.

B L A I S E.

Tian par exemple, prends que je ne sois pas ton homme, & que t'es la femme d'un autre, je te connois, je vians à toi, & je batifole dans le discours, je te dis que t'es agriable, que je veux être ton amoureux, que je te conseille de m'aimer, que c'est le plaisir, que c'est la mode, Madame par-cy, Madame par-là, ou estes trop belle, qu'esce qu'ou en voulez faire, prenez avis, vos yeux me tracassent, je vous le dis, qu'en sera-t-il? qu'en fera-t-on? & pis des petits mots charmans, des pointes d'esprit, de la malice dans l'œil, des singeries de visage, des transportemens, & pis, Madame, il n'y a morgué pas moyen de durer, boutez ordre à ça, & pis je m'avance, & pis je plante mes yeux sur ta face, je te prends une main, queuquefois deux, je te sarre, je m'agenouille, que reparts-tu à ça?

CLAUDE.

Ce que je repartis, Blaise, mais vraiment je te repousse dans l'estomac d'abord.

BLAISE.

Bon.

CLAUDE.

Puis après je vais à reculons.

BLAISE.

Courage.

CLAUDE.

Ensuite je deviens rouge, & je te dis pour qui tu me prend, je t'appelle un impertinent, un vaurien; ne m'attaque jamais, ce fais-je, en te montrant les poings, ne viens pas envars moi, car je ne suis pas aisée, vois-tu bien, n'y a rien à faire ici pour toi, va-t-en, tu n'es qu'un belître.

BLAISE.

Nous vela tout juste, vela comme ça se pratique dans toute Village, cet honneur-la qui est tout d'une pièce est fait pour les champs; mais à la Ville ça ne vaut pas le diable, tu passerois pour un je ne sais qui.

CLAUDE.

Le drole de trafic! mais pourtant je suis mariée; que dirai-je en réponse?

BLAISE.

Oh je vais te bailler le régime de tout

ça. Quian , quand quelqu'un te dira ; je vous aime bian , Madame , ( *il rit* , ) ha ha ha , vela comme tu feras , ou bian joliment , ça vous plaît à dire ; il te repartira , je ne raille point ; tu repartiras , eh bian tope , aimez moi ; s'il te prenoit les mains , tu l'apelleras badin , s'il te les baise , eh bian soit , il n'y a rian de gâté ; ce n'est que des mains au bout du compte : s'il t'attrape queuque baiser sur le chignon , voire sur la face , il n'y aura point de mal à ça , attrape qui peut , c'est autant de pris , ça ne te regarde point , ça vient jusqu'à toi , mais ça te passe , qu'il te lorgne tant qu'il voudra , ça aide à passer le tems ; car , comme je te dis , la vartu du biau monde n'est point hargneuse , c'est une vartu douce que la politesse a bouté à se faire à tout ; alle est folichonne , alle a le mot pour rire , sans façon , point considerante , alle ne donne rian , mais ce qu'on li vole alle ne 'court pas après. Vela l'arrangement de tout ça , vela ton devoir de Madame quand tu le feras.

## CLAUDE.

Et drez que c'est la mode pour être honnête , je varons , cette vartu-là n'est pas plus difficile que la nôtre. Mais mon homme , que dira-t-il ?

BLAISE.

Moi ? rian. Je te varrions un regiment de galans à l'entour de toi que je sis obligé de passer mon chemin, c'est mon sçavoir vivre que ça, li aura trop de froidure entre nous.

CLAUDINE.

Blaise, cette froidure me chiffonne, ça ne vaut rian en menage, je sis d'avis que je nous aimions bian au contraire.

BLAISE.

Nous aimer, femme ? morgué il faut bian s'en garder ; vraiment ça jetteroit un biau cotton dans le monde.

CLAUDINE.

Helas, Blaise, comme tu fais, & qui est-ce qui m'aimera donc moi ?

BLAISE.

Pargué ce ne sera pas moi, je ne sis pas si sot ni si ridicule.

CLAUDINE.

! Mais quand je ne serons que tous deux est-ce que tu me hairas ?

BLAISE.

Oh non, je pense qu'il n'y a pas d'obligation à ça, stapendant je nous en informerons pour être pus surs ; mais il y a une autre bagatelle qui est encore pour le bon air : c'est que j'aurons une maîtresse

qui sera queuque chiffon de femme qui sera bian laide & bian sottte , qui ne m'aimera point , que je n'aimerai point non pus ; qui me fera des niches , mais qui me coûtera biauoup , & qui ne vaura guere , & c'est là le plaisir.

CLAU D I N E.

Et moi , combian me coûtera un galant ; car c'est mon devoir d'honnête Madame d'en avoir un itou , n'est-ce pas ?

B L A I S E.

T'en auras trente , & non pas un.

CLAU D I N E.

Oui trente à l'entour de moi à cause de ma vartu commode ; mais ne me faut-il pas un galant à demeure ?

B L A I S E.

T'a raison , femme , je pense itou que c'est de la belle maniere , ça se pratique ; mais ce chapitre là ne me reviant pas.

CLAU D I N E.

Mon homme , si je n'ons pas un amoureux ça nous fera tort , mon ami,

B L A I S E.

Je le vois bian ; mais morgué je n'avons pas l'esprit assez ferme pour te parmettre ça , je ne sommes pas encore assez naturisez gros Monsieur ; tian passe-toi de galant , je me passerai d'amoureuse.

CLAU D I N E.



C L A U D I N E.

Faut espérer que le bon exemple t'enhardira.

B L A I S E.

C'a se peut bien , mais tout le reste est bon, & je m'y tians ; mais nos enfans ne venons point , c'est que noute laquais les charche , je m'en vais voir ça. Vela noute Dame & son cousin le Chevalier qui se promenant , je vais quitter la ferme de sa cousine , s'ils t'accostent , tians ton rang , fais-toi rendre la reverence qui t'appartient , je vais revenir. Si le Fiscal à qui je devois de l'argent arrive , dis-li qu'il me parle.



## S C E N E I I I.

C L A U D I N E , L E C H E V A L I E R ;  
Madame D A M I S.

C L A U D I N E *à part.*

**P** Romenons-nous itou pour voir ce qu'ils me diront.

L E C H E V A L I E R.

Je suis de votre goût , Madame ; j'aime  
*L'Heritier de Village.* B

Paris, c'est le salut du galant homme, mais il fait cher vivre à l'Auberge.

Madame D A M I S.

Feu Monsieur Damis ne m'a laissé qu'un bien assez en désordre, j'ai besoin de beaucoup d'économie, & le séjour de Paris me ruinerait, mais je ne le regrette pas beaucoup; car je ne le connois guere. Ah vous voilà, Claudine, votre mari est-il revenu? A-t-il fait nos commissions?

C L A U D I N E.

Avec votre permission, à qui parlez-vous donc, Madame?

Madame D A M I S.

A qui je parle? à vous, ma mie.

C L A U D I N E.

Oh bien il n'y a ici ni maître ni maîtresse.

Madame D A M I S.

Comment me répondez-vous? Que dites-vous de ce discours, Chevalier?

L E C H E V A L I E R *riant*.

Qu'il est rustique! & qu'il sent le terroir! Eh eh eh...

C L A U D I N E *la contrefaisant*.

Eh eh eh, comme il ricanne.

L E C H E V A L I E R.

Cousine, pensez-vous qu'elle me raille.

Madame D A M I S.

Vous n'en pouvez pas douter.

LE CHEVALIER.

Eh donc je conclus qu'elle est folle.

CLAUDE.

Tenez , je vous parle à tous deux ; car vous ne sçavez pas ce que vous dites, vous ne sçavez pas le tu autem. Boutez-vous à votre devoir , honorez ma personne , traitez-moi de Madame , demandez moi comment se porte ma santé, mettez au bout queuque coup de chapiau, & pis vous vairrais. Allons, commencez.

LE CHEVALIER.

Ce genre de folie est divertissant. Voulez-vous que je la complimente ?

Madame DAMIS.

Vous n'y songez pas , Chevalier, c'est une impertinente qui perd le respect , & vous devriez la faire taire.

LE CHEVALIER.

Moi la faire taire ? arrêter la langue d'une femme ? un bataillon encore passe.

CLAUDE.

Ah ah ah , par ma fiqué ça est trop drôle.

Madame DAMIS.

Son mari me fera raison de son insolence.

CLAUDE.

Bon, mon mari , est-ce que je nous sou-

B ij

cions l'un de l'autre , j'avons le bel air de nous ne nous voir quasiment pas. Vous qui n'avez jamais quitté votre chatiau , cela vous passe , aussi bian que la vertu folichonne.

## LE CHEVALIER.

Cette vertu folichonne m'enchanté , son extravagance petille d'invention , va ma poule , va , sans dis , je t'aime mieux folle que raisonnable.

## CLAUDINE.

Oh ceti-là vaut trop, ils font envers moi ce que j'ons fait envers mon homme ; il me croyons le çarviau parclus : ne leur difons rian ; vela Blaise qui viant.



## S C E N E I V.

BLAISE, COLETTE, COLIN,  
ARLEQUIN, & les Acteurs précédens.

Madame D A M I S.

**V** Oilà son mari, Maître Blaise, expliquez - nous un peu le procédé de votre femme. A-t-elle perdu l'esprit ?

Elle ne me répond que des impertinences.

BLAISE *après les avoir tous regardé.*

Parsonne ne saluë. ( *à Claudine* ) Leur as-tu dit l'héritage du biau frere?

CLAUDINE.

Non , mais j'ai bian tenu mon rang.

Madame DAMIS.

Mais , Blaise , faites donc réflexion que je vous parle.

BLAISE.

Prenez un brin de patience , Madame ; comportez-vous doucement.

LE CHEVALIER *d'un air sérieux.*

J'examine Blaise , sa femme est folle ; je le croi à l'unisson.

BLAISE *à Arlequin.*

Noute laquais , dites à ces enfans qu'ils se carrint.

ARLEQUIN.

Carrez-vous , enfans.

COLIN *riant.*

Oh oh oh.

Madame DAMIS.

En verité voilà l'aventure la plus singuliere que je connoisse.

BLAISE.

Ah ça , vous dites comme ça , Madame , que Madame vous a dit des impertinences. Pour réponse à ça , je vous dirai d'a-

bord que ça se peut bien ; mais je ne m'en embarrasse point ; car je n'y prends ni n'y mets , je ne nous mêlons point du tracas de Madame ; c'est peut-être que le respect vous a manqué. Enfin finale , accommodez-vous , Mesdames.

LE CHEVALIER.

Eh bien , cousine , le vertigo n'est-il pas double ? Voyons les enfans , je les croi uniformes. Qu'en dites vous , petite folle ?

ARLEQUIN.

Parlez ferme.

COLETTE.

Allez-y voir , vous n'avez rien à me commander.

LE CHEVALIER à Colin.

A vous la balle , mon fils , ne dérogez-vous point ?

ARLEQUIN.

Courage.

COLIN.

Laissez-moi en repos , malapris.

LE CHEVALIER.

Par tout le même timbre ! [ à Arlequin ]  
Et toi , bêtête.

ARLEQUIN contrefaisant le Gascon.

Je chante de même , c'est moi qui suis le Précepteur de la famille.

B L A I S E.

Les vela bian ébaubis, je m'en vais ranger tout ça. Madame Damis , acoutez-moi , tout ceci vous renverse la çarvelle, c'est pis qu'une egnime pour vous & votre cousin. Oh bian de cette egnime en veci la clef & la serrure. J'avions un frere , n'est-ce pas ?

L E C H E V A L I E R.

Nouvelle division. Eh bien ce frere ?

B L A I S E.

Il est parti.

L E C H E V A L I E R.

Dans quelle voiture ?

B L A I S E.

Dans la voiture de l'autre monde.

L E C H E V A L I E R.

Eh bien bon voiage : mais changez-nous de vertigo , celui-ci est triste.

B L A I S E.

La fin en est plus drole. C'est que ne vous en déplaîse , j'en avons herité de cent mille francs sans compter les brouilles : & voilà la preuve de mon dire , *signé*, Rapin.

C O L I N *riant*.

Oh oh oh, je serons Chevalié itou moi.

C O L E T T E.

J'allons porter le taffetas.

CLAUDE.

Et an nous portera la queuë.

ARLEQUIN.

Pour moi je ne veux que la clef de la cave.

LE CHEVALIER *après avoir lû à Madame Damis.*

Sandis ! le galant homme dit vrai, cousine, je connois ce Rapin , & sa signature , voilà cent mille francs, c'est comme s'il en tenoit le coffre, je les honore beaucoup , & cela change la these.

Madame DAMIS.

Cent mille francs !

LE CHEVALIER.

Il ne s'en faut pas d'un sou. ( *à Blaise* ) Monsieur, je suis votre serviteur, je vous fais réparation, vous êtes sage, judicieux & respectable. Quant à Messieurs vos enfans, je les aime, le joli Cavalier, la charmante Damoiselle; que d'éducation ! que de graces & de gentilleffes !

CLAUDE ET BLAISE.

Ah ! vous nous flattez par trop.

BLAISE.

Cela vous plaît à dire, & à nous de l'entendre. Allons, enfans, tirez le pied, faites voute reveverence avec un petit compliment de rencontre.

COLETTE.



COLETTE *faisant la reverence.*

Monsieur , vos graces l'emportont sur les nôtres, & j'avons encore plus de reconnoissance que de mérite.

LE CHEVALIER *saluë.*

ARLEQUIN.

Et vous , Colin.

COLIN *saluant.*

Monsieur , je sis de l'opinion de ma sœur , ce qu'alle a dit , je le dis:

ARLEQUIN.

Colin , fait *bis.*

LE CHEVALIER.

On ne peut de répétitions plus spirituelles; vous m'enchantez, je n'en ai point assez dit , cent mille francs , capdebious , vous vous mocquez , vous êtes trop modestes, & si vous me fachez, je vous compare aux astres tous tant que vous êtes.

BLAISE.

Femme , entens-tu les astres?

LE CHEVALIER.

Quant à Madame , je la supplie seulement de me recevoir au nombre de ses amis , tout dangereux qu'il est d'obtenir cette grace ; car je n'en fais point le fin : elle possède un embonpoint, une majesté, un massif d'agrément, qu'il est difficile de voir innocemment. Mais baste , il m'arri-

*Heritier de Village.*

C

vera ce qu'il pourra , je suis accoutumé au feu ; mais je lui demande à son tour une grace. Me l'accorderez-vous , belle personne ? [ *Il lui prend la main qu'il fait semblant de vouloir baiser.* ]

CLAUDEINE.

Allons , vous n'êtes qu'un badin. ¶

LE CHEVALIER.

Ne me refusez pas , je vous prie.

CLAUDEINE.

He bien baissez , ce n'est que des mains au bout du compte.

LE CHEVALIER *la menant vers*  
*Madame Damis.*

Racommodez-vous avec la Cousine. Allons , Madame Damis , avancez ; j'ai mesuré le terrain , à vous le reste. ( *tout-bas ce qui suit.* ) Ne résistez point , j'ai mon dessein ; lâchez-lui le titre de Madame.

CLAUDEINE *présentant la main à*  
*Madame Damis.*

Boutez dedans , Madame , boutez , je ne sis point fâchée.

Madame DAMIS.

Ni moi non plus, Madame Claudine, je suis ravie de votre fortune , & je vous accorde mon amitié.

CLAUDINE.

Je vous gratifions de la même, & je vous desirons bonne chance.

LE CHEVALIER.

Mettez une accolade, brochant sur le tout, je vous prie; bon, voilà qui est bien, alte là maintenant, je requiers la permission de dire un mot à l'oreille de la Cousine.

BLAISE.

Je vous parmettons de le dire tout haut.

ARLEQUIN.

Et moi itou; Mais M. le Chevalier; où est mon compliment à moi qui suis le docteur de la maison?

LE CHEVALIER.

Le docteur a raison, je l'oubliais, eh bien, va, je te trouve bouffon; vante-toi de ma bienveillance, je t'en honore, & ta fortune est faite.

ARLEQUIN.

Grand-merci de la gasconade.

LE CHEVALIER *tire à part Madame Damis pour lui dire ce qui suit.*

Cousine, sentez vous mon projet? Cette canaille a cent mille francs, vous êtes veuve, je suis garçon, voici un fils, voilà une fille, vous n'êtes pas riche, mes finances sont modestes, les légitimes de

la Garonne: Vous les connoissez, proposons d'épouser, ce sont des Villageois: mais qu'est-ce que cela fait? regardons le tout comme une intrigue pastorale; le mariage sera la fin d'une Eglogue. Il est vrai que vous êtes noble; mais je le suis depuis le premier homme; mais les premiers hommes étoient pasteurs; prenez donc le pastoreau, & moi la pastourelle. Ils ont cinquante mille francs chacun, cousine, cela fait de belles houlettes. En voulez-vous votre part? He donc, Colin est jeune, & sa jeunesse ne vous méfiéra pas.

Madame D A M I S.

Chevalier, l'idée me paroît assez sensée; mais la démarche est humiliante.

LE CHEVALIER.

Cousine, sçavez-vous souvent de quoi vit l'orgueil de la Noblesse? de ces petites hontes qui vous arrêtent. La belle gloire, c'est la raison cadedis ainsi j'acheve: (*à Blaise & à sa Femme*) Monsieur & Madame Blaise, si ces aimables enfans vouloient se promener un petit tour à l'écart, je vous ouvrerois une pensée qui me paroît piquante.

B L A I S E.

Hola, Précepteur, boutez de la mar-

ge entre nous , convarsez à dix pas. ( *Les enfans se retirent après avoir salué la compagnie qui les saluë aussi.*



## S C E N E V.

LE CHEVALIER , Madame DAMIS ,  
BLAISE , CLAUDINE.

LE CHEVALIER.

**R** Evenons à nos moutons ; vous sçavez qui je suis , vous me connoissez depuis long-tems.

BLAISE.

Oh qu'oui , vous ne teniez pas trop de compte de nous dans ce tems-là.

LE CHEVALIER.

Oh des sottises j'en ai fait dans ma vie tant & plus : oublions celle-là. Vous sçavez donc qui je suis , le cousin Damis avoit épousé la cousine , j'ai l'honneur d'être Gentilhomme , estimé , personne n'en doute , je suis dans les troupes , je ferai mon chemin sandis , & rapidement , cela s'ensuit. Je n'ai qu'un aîné , le Ba-

ron de Lydas , un Seigneur languissant , un Cazancier incommodé du poumon , il faut qu'il meure , & point de lignée , j'aurai son bien , cela est net. D'un autre côté, voilà Madame Damis , veuve de qualité , jeune & charmante , ses facultez vous les sçavez , bonne Seigneurie , grand château , ancien comme le tems , un peu delabré , mais on le massonne. Or elle vient de jetter sur M. Colin un regard que si le défunt en avoit vû la friponnerie , je lui en donnois pour dix ans de tremblement de cœur ; ce regard , vous l'entendez camarade.

B L A I S E.

Oh dame noute fils , c'est une petite face aussi-bien troussée qu'il y en ait.

L E C H E V A L I E R.

Vous y êtes , & la cousine rougit.

Madame D A M I S.

En verité , Chevalier , vous êtes un indiscret.

B L A I S E.

Oh il n'y a pas de mal à ça , Madame , ça est grandement naturel.

C L A U D I N E.

Oh pour ça faut avouer que Colin est biau , n'en dit par tout qu'il me ressemble.

Madame DAMIS.

Beaucoup.

LE CHEVALIER.

Je le garantis beau , je vous soutiens plus belle.

BLAISE.

Oui oui , Madame est prou gentille ; mais je ne voyons rian de ça moi ; car ce n'est que ma femme ; poursuivez.

LE CHEVALIER.

Je vous disois donc que Madame a regardé M. Colin , qu'elle le parcouroit en le regardant , & sembloit dire : *Que n'êtes-vous à moi , le petit bon homme ! Que vous seriez bien mon fait !* là-dessus je me suis mis à regarder Mademoiselle-Colette , la Demoiselle en même tems a tourné les yeux dessus moi ; tourner les yeux dessus quelqu'un , rien n'est plus simple , ce semble ; cependant du tournement d'yeux dont je parle , de la beauté dont ils étoient , de ses charmes & de sa douceur , de l'émotion que j'ai senti , ne m'en demandez point de nouvelles , voyez-vous , l'expression me manque , je n'y comprends rien : Est-ce votre fille , est-ce l'amour qui m'a regardé , je n'en sçai rien , ce sera ce que l'on voudra , je parle d'un prodige , je l'ai vû , j'en ai fait l'épreuve , &

n'en réchaperai point. Voilà toute la connoissance que j'en ai.

B L A I S E.

Par la jarnigué ça est merveilleux; mais voyez donc cette petite masque.

C L A U D I N E.

Ah, M. Blaise, alle a deux pruniaux bian malins.

B L A I S E.

Que faire à ça, se sont les mians tous brandis.

Madame D A M I S.

De beaux yeux sont un grand avantage.

L E C H E V A L I E R.

Oui, pour qui les porte, j'en conviens; mais qui les voit en paye la façon, & je me serois bien passé que M. Blaise eût donné copie des siens à sa fille.

B L A I S E.

Pardi tenez, j'avons quasi regret d'avoir comme ça baillé note mine à nos enfans, puisque ça vous tracasse.

L E C H E V A L I E R.

Homme d'honneur, ce que vous dites est touchant; mais il est un moyen.

C L A U D I N E.

Lequel?

L E C H E V A L I E R.

Le titre de votre gendre me fortiroit



d'embarras par exemple , & moyennant le nom de Bru la cousine guériroit. Je vous ai dit le mal , je vous montre le remede.

B L A I S E.

Madame , êtes vous d'avis que nous les guarissions ?

L E C H E V A L I E R.

Bellemere , ne bronchez pas , je me retiens pour votre fille ; ne rebutez pas les descendans que je vous offre , prenez place dans l'Histoire.

C L A U D I N E *à part.*

Queu plaisir ! Oh bian je nous accordons à tout , pourveu que Madame n'aille pas dire que ce mariage n'est pas de niviau avec elle.

B L A I S E.

Oh morguenne tout va de plain pied icy , il n'y a ni à monter , ni à descendre , voyez-vous ?

L E C H E V A L I E R.

Cousine , répondez , faites voir la modestie de vos sentimens.

Madame D A M I S.

Puisque vous avez découvert ce que je pensois , je n'en ferai plus de mystere , je souscrit à tout ce que vous ferez , on sera content de mes manieres , je suis née sim-

ple & sans fierté, & votre fils m'a plu ;  
voilà la verité.

LE CHEVALIER.

Repartez , beau pere.

BLAISE.

Touchez-là , mon gendre , allons ma  
bru, ça vaut fait , j'acheterons de la No-  
blesse , elle sera toute neuve , elle en du-  
rera plus long-tems , & soutiendra la vô-  
tre qui est un peu usée. Pour ce qui est  
d'en cas d'à présent , allez prendre un  
doigt de collation , Madame Claudine ,  
menez-les voir cheus nous , & dites à  
noute laquais qu'il arrive pour me par-  
ler. Je l'attends ici , faites itou avertir  
les violoneus , car je veux de la jöye.

*Le Chevalier donne la main aux Dames  
apres avoir salué Blaise.*



## SCENE VI.

BLAISE *se promene en se carrant.*

**P** Arlons un peu seul ; car à cette heure  
que je fis du biau monde , faut avoir  
de grandes reflexions à cause de mes gran-

des affaires. Allons , rêvons donc tout en nous promenant. (*Il rêve.*) Un pere de famille a bian du souci ; & c'est une mauvaise graine que des enfans. Drès que ça est grand , ça veut tâter de la nôce ; stapendant on a un rang qui brille, des équipages qui alochont toujours , des laquais qui grugeont tout, & sans ce tintamarre-là , on ne sçauroit vivre. Les petites gens sont bianheureux. Mais il y a une bonne coutume ; An emprunte aux Marchands, & an ne les paye point , ça soutient un ménage. Stapendant il m'est avis que je faisons un metier de fous , nous autres honnêtes gens . . . . Mais vela notre Fîscal qui viant, je l'y devons de l'argent ; mais il n'y a rian à faire, je sçavons mon devoir.



## S C E N E VII.

LE FISCAL, BLAISE.

LE FISCAL.

**B**onjour , Maistre Blaise.

B L A I S E.

Serviteur , noute Fiscal , mais appelez-moi , Monsieur Blaise ; ça m'appartiant.

L E F I S C A L *riant*.

Ah ah ah ! j'entends ; votre fortune a haussé vos qualitez. Soit, M. Blaise, je me réjouis de votre aventure , vos enfans viennent de me l'apprendre , je vous en fais compliment, & je vous prie en même tems de me donner les cinquante francs que vous me devez depuis un mois.

B L A I S E.

Cà est vrai , je reconnois la dette, mais je ne sçaurois la payer , ça me seroit reproché.

L E F I S C A L.

Comment vous ne sçauriez me payer ? Pourquoi ?

B L A I S E.

Parce que ça n'est pas daigne d'une parsonne de ma competence ; ça me tourneroit à confusion.

L E F I S C A L.

Qu'appellez-vous confusion ? Ne vous ai-je pas donné mon argent ?

B L A I S E.

Eh bian oui , je ne vai point à l'encontre ; vous me l'avez baillé , je l'ons reçu , je vous le dois , je vous ai baillé mon

écrit , vous n'avez qu'à le garder : venez de jour à autre me demander votre deub, je ne l'empêche point , je vous remettrons , & pis vous revianrez , & pis je vous remettrons , & par ainsi de remise en remise le tems se passera honnêtement. Vela comme ça se fait.

LE FISCAL.

Mais est-ce que vous vous moquez de moi ?

BLAISE.

Mais morgué , boutez-vous à ma place. Voulez-vous que je me parde de réputation pour cinquante chetifs francs ? ça vaut-il la peine de passer pour un je ne sçai qui en payant ? Pargué encore faut-il acouter la raison. Si ça se pouvoit sans torner au préjudice de mon état , je le ferions de bon cœur , j'ons de l'argent , tenez , en vela. Il m'est bian permis d'en bailler en emprunt , ça se pratique ; mais en payement , ça ne se peut pas.

LE FISCAL *à part.*

Oh oh , voici mon affaire. Il vous est permis d'en prêter , dites-vous ?

BLAISE.

Oh ! tout-à-fait permis.

Effectivement le privilege est noble, & d'ailleurs il vous convient mieux qu'à un autre ; car j'ai toujours remarqué que vous êtes naturellement genereux.

*B L A I S E riant & se rengorgeant.*

Eh ch , oui , pas mal , vous tornez bian ça. Faut nous cajoller nous autres gros Monsieurs, j'avons en effet de grands mérites, & des mérites bian commodes ; car ça ne nous coûte rian ; an nous les baille , & pis je les avons sans les montrer ; vela toute la çarimonie.

L E F I S C A L.

Je prévois que vous aurez beaucoup de ces vertus-là , M. Blaise.

*B L A I S E lui donnant un petit coup sur l'épaule.*

C'à est vrai , M. le Fiscal, ça est vrai. Mais morgué vous me plaifés.

L E F I S C A L.

Bien de l'honneur à moi.

*B L A I S E.*

Je ne dis pas que non.

L E F I S C A L.

Je ne vous parlerai plus de ce que vous me devez.

*B L A I S E.*

Si fais da , je voulons que vous nous en

parliez ; faut-il pas que je vous amusions ?

LE FISCAL.

Comme vous voudrez , je satisferai là-dessus à la dignité de votre nouvelle condition , & vous me payerez quand il vous plaira.

BLAISE.

Chiquet à chiquet , dans quelques dizaines d'années.

LE FISCAL.

Bon bon , dans cent ans ; laissons cela : Mais vous avez l'ame belle , & j'ai une grace à vous demander , qui est de vouloir bien me prêter cinquante francs.

BLAISE.

Tenez , Fiscal , je suis ravi de vous servir , prenez.

LE FISCAL.

Je suis honnête homme , voici votre billet que je déchire , me voilà payé.

BLAISE.

Vous vela payé , Fiscal , jarnigué ça est bian malhonnête à vous ; morgué ce n'est pas comme ça qu'on triche l'honneur des gens de ma sorte ; c'est un affront.

LE FISCAL *riant*.

Ah ah ah , l'original homme ! avec ses mérites qui ne lui coûteront rien.



## SCENE VIII.

BLAISE, ARLEQUIN ET SES  
ENFANS.

BLAISE.

**P** Ar la sanguienne il m'a vilainement  
attrapé-là ; mais je l'y revaudrai.

ARLEQUIN.

M. que vous plaît-il de moi ?

BLAISE.

Il me plaît que vous bailliez une petite leçon de bonne maniere à nos enfans, dressez-lez un petit brin selon leur qualité, à celle fin qu'ils puissent tantôt batifoler à la grandeur, suivant les balivarnes du biau monde; vous ferez bian ça?

ARLEQUIN.

Eh qu'oui, j'ai sifflé plus de vingt linnottes en ma vie, & vos enfans auront bien autant de memoire.

COLIN.

Papa, je n'irons donc pas trouver la compagnie ?

ARLEQUIN



ARLEQUIN.

Dites Monsieur , &amp; non papa.

COLIN.

Monsieur , est-ce que ce n'est pas mon pere ?

BLAISE.

N'importe , petit garçon , faites ce qu'on vous dit.

COLETTE.

Et moi , papa , dis-je , Monsieur, irons-je . . . .

BLAISE.

Ecoutez tous deux ce qu'il vous dira auparavant , &amp; pis venez , quand vous sçaurez la politesse ; car je vous marie tous deux , voyez-vous ?

COLIN.

Oh oh, vela qui est bon , j'aime le mariage moi , &amp; je ferai l'homme de qui ?

BLAISE.

De Madame Damis.

COLIN *en se frottant les mains.*

Tatigué que j'allons rire.

ARLEQUIN.

Ce transport est bon , je l'approuve ; mais le geste n'en vaut rien , je le casse.

COLETTE *à Arlequin.*

Et moi , mon bon M. qui est-ce qui me prend ?

*L'Heritier de Village.*

D

M. le Chevalier.

C O L E T T E.

Eh bian tant mieux, je serai Chevallere.

B L A I S E.

Je vais toujourns devant. Commencez la leçon , & faites vîte.

A R L E Q U I N.

Allons , étudions.



## SCENE IX.

A R L E Q U I N , C O L E T T E.

A R L E Q U I N.

**L** Aaissez moi me recueillir un moment.  
*( à part. )* Qu'est-ce que je leur dirai ?  
 je n'en sçai rien ; car du beau monde je  
 n'en ai vû que dans les ruës en passant ;  
 voilà tout le monde que je sçai. N'importe,  
 je me souviens d'avoir vû faire l'amour,  
 j'entendis quelques paroles , en voilà assez.  
*[ tout haut ]* Ah ça approchez ; comme  
 ainsi soit qu'il n'est rien de si beau que  
 les similitudes , commençons doctement  
 par là. Prenez , Monsieur Colin , que

vous êtes l'amant de Mademoiselle Collette, parlez-lui d'amour, & elle vous répondra; voyons.

COLIN *saute de joye.*

Parlez donc, Mademoiselle, vous vela donc?

COLETTE.

Oui, Monsieur, me voilà. De quoi s'agit-il?

COLIN.

Il s'agit, Mademoiselle, qu'il y a bian des nouvelles.

COLETTE.

Et queulles, Monsieur.

COLIN.

C'est que la biauté de votre parsonne, car il ne faut pas tant de préambule, & c'est ce qui fait d'abord que je vous veux pour femme. Qu'est-ce qu'ou dites à ça?

COLETTE.

Je dis qu'il en arrivera ce qu'il pourra, mais que voute discours me hausse la couleur, parce que je n'avons pas la coûtume d'entendre prononcer les choses que vous mettez en avant.

ARLEQUIN.

Ah! cela va couci couci.

COLIN.

C'à est vrai, Mademoiselle, mais vous

D ij

ferez pûs accoûtumée à la seconde fois qu'à la première , & de fois en fois vous vous y accoûtumerez tout-à-fait. [ *à Arlequin.* ] Fais-je bien ?

ARLEQUIN.

J'apperçois quelque chose de rustique dans les dernières lignes de votre compliment.

COLETTE.

Mais oui , il m'est avis qu'il y a d'abord galopé de l'amour au mariage.

COLIN.

C'est que je suis hatif , mais j'irai le pas. Je ne dirai pas que vous serez ma femme ; mais ça n'empêchera pas que je ne sois voute homme.

COLETTE.

Eh bian le vela encore embarbouillé dans les époufailles.

COLIN.

Morgué , c'est que cette nôce est friande , & mon esprit va toujours trottant envar elle.

ARLEQUIN.

Vous avez le goût d'une épaisseur. . .

COLIN.

Bon bon , laissons tout cela , tenez , je m'en vas , je n'aime pas à être à l'école , je parlerai à l'avanture , laissez venir

Madame Damis, pis qu'alle est veuve, alle me fera mieux ma leçon que vous ; adieu, mijaurée , je vous saluë , noute Magister.



## S C E N E X.

## ARLEQUIN ET COLETTE

ARLEQUIN *à part.*

**V** Ela une éducation qui m'a coûté bien de la peine ; achevons la vôtre , Mademoiselle. Premièrement je croi qu'il a raison quand il vous appelle une mijaurée.

C O L E T T E .

Et pardi il n'y a qu'à dire , je serai pûs hardie ; car je me retians à cette heure-ci, tenez , ce n'étoit que mon frere qui m'en contoit , dame ça n'afriole pas. Mais M. le Chevalier , c'est une autre histoire ; sa mine me plaît , vous varrez , vous varrez comme ça me demeine le cœur. Voulez-vous que je lui dise , que je l'aime , ça me fera biauoup de plaisir.

A R L E Q U I N.

Prrrr.... comme elle y va, tout le sang de la famille court la poste, patience, mon écolière, je vous disois donc quelque chose, où en étions-nous?

C O L E T T E.

A l'endroit où j'étois, une mijaurée.

A R L E Q U I N.

Tout juste, & je conclus.... mais je ne conclus plus rien, j'ajouterais seulement ce qui s'ensuit. Quand les reverences seront faites, vous aurez une certaine modestie qui sera relevée d'une certaine coquetterie....

C O L E T T E.

Je boutrai une pincée de chaque sorte, n'est-ce pas?

A R L E Q U I N.

Fort bien. Vous serez... timide.

C O L E T T E.

Hélas! Pourquoi?

A R L E Q U I N.

Timide & galante.

C O L E T T E.

Ah j'entends! je boutrai de ça qui ne dit rien & qui n'en pense pas moins.

A R L E Q U I N *a part.*

L'aimable enfant, elle entend ce que je lui dis, & moi je n'y comprends rien. [ *tout*

*haut.* ] Le Chevalier continuera ; d'abord il ne sera que poli , petit à petit il deviendra tendre.

COLETTE.

Et moi qui le varrai venir , je m'avancerai à l'avenant.

ARLEQUIN.

Elle veut toujours avancer.

COLETTE.

Je lui baillerai bonne espérance , & je pardrai mon cœur à proportion que j'aurai le sien.

ARLEQUIN.

Ma foi vous y êtes.

COLETTE.

Oh laissez-moi faire , je sçaurai bien petit à petit manquer de courage , & pis en manquer encore davantage , & pis enfin n'en avoir pus.

ARLEQUIN.

Il n'y a plus d'enfans , Mademoiselle , vous dira-t-il en vous abordant , vous voyez le plus humble des vôtres.

COLETTE.

Et moi je vous remercie de votre humilité , ce li ferai-je ?

ARLEQUIN.

Que vous êtes aimable ! qu'on a de plaisir à vous contempler , ajoutera-t-il en panchant la tête. Qu'il seroit heureux

de vous plaire , & qu'un cœur qui vous adore goûteroit d'admirables felicités ! ah , ma chere Demoiselle , quel tas de charmes ! que d'appas ! que d'agrémens ! votre personne en fourmille , ils ne savent où se mettre ; souriez mignardement là-dessus. [ *Colette sourit.* ] Ah , ma Déesse ! puis-je espérer que vous aurez pour agréable la tendresse de votre amant ? Regardez-moi honteusement du coin de l'œil à présent.

COLETTE *l'imitant.*

Comme ça ?

ARLEQUIN.

Bon , ah qu'est-ce que c'est cela ? vous me lorgnez d'une maniere qui me transporte. Est-ce que vous m'aimeriez ? répondez. Je ne veux qu'un pauvre petit mot. Soupirez à présent.

COLETTE.

Bien fort :

ARLEQUIN.

Non , d'un soupir étouffé.

COLETTE.

Ah !

ARLEQUIN.

Oh après ce soupir-là il deviendra fou, il ne dira plus que des extravagances , quand vous verrez cela , vous vous  
rendrez



tendrez , vous lui direz , je vous aime.

COLETTE.

Tenez, tenez , le vela qui viant, je parie qu'il va me faire repasser ma leçon. Dame je sçai où il me faut rendre à cette heure.

ARLEQUIN.

Adieu donc , je vous mets la bride sur le cou. [ *à part.* ] Ouais, je croi que mon cœur a cru que je parlois serieusement !



S C E N E X I.

LE CHEVALIER, COLETTE,  
ARLEQUIN.

LE CHEVALIER *à Arlequin.*

**M** On ami , tu fais ici la pluye & le beau temps, fais durer le. dernier , je t'en prie , je suis né reconnoissant.

ARLEQUIN.

Mettez-vous en chemin , je vous promets le plus beau temps du monde. ( *Il se retire.* )

*L'Heritier de Village.*

E



## SCENE XII.

LE CHEVALIER, COLETTE.

LE CHEVALIER.

**J'**Ai quitté la compagnie, je n'ai pû, Mademoiselle, résister à l'envie de vous voir, j'ai perdu mon cœur, une charmante personne me l'a pris, cela m'inquiete, & je viens lui demander ce qu'elle en veut faire. N'êtes vous pas la receleuse, donnez-m'en des nouvelles, je vous prie.

COLETTE *à part.*

Oh pis qu'il a perdu son cœur, nous ne bataillerons pas long-tems. (*haut.*) Monsieur, pour ce qui est de votre cœur je ne l'avons pas vû, si vous me disiez la personne qui l'a prins, on varroit ça.

LE CHEVALIER.

Vous ne la connoissez donc pas?

COLETTE *faisant la reverence.*

Non, Monsieur, je n'avons pas cet honneur-là.

DE VILLAGE. 51

LE CHEVALIER.

Vous ne la connoissez pas? Eh cadedis, je vous prends sur le fait, vous portez les yeux de celle qui m'a fait le vol.

COLETTE *à part.*

Je le vois venir le malicieux. (*haut*) Monsieur, c'est pourtant mes yeux que je porte, je n'empruntons ceux-là de parsonne.

LE CHEVALIER.

Parlez, ne vous voiez-vous jamais dans le cristal de vos fontaines?

COLETTE.

Oh si fait, queuque fois en passant.

LE CHEVALIER.

Patience, eh qu'y voyez-vous?

COLETTE.

Eh mais, je m'y vois.

LE CHEVALIER.

Eh donc, voilà ma friponne.

COLETTE *à part.*

Helas! il sera bien tôt mon fripon itou.

LE CHEVALIER.

Que répondez-vous à ce que je dis?

COLETTE.

Dame! ce qui est fait est fait. Votre cœur est venu à moi, je ne l'y dirai pas

E ij

de s'en aller , & on ne rend pas cela de la main à la main.

LE CHEVALIER.

Me le rendre ! quand vous avez tiré dessus , quand vous l'avez incendié , qu'il se portoit bien , & que vous l'avez fait malade. Non , ma toute belle , je ne veux point d'un incurable.

COLETTE.

Queu pitié que tout ça ! comment ferai-je donc ?

LE CHEVALIER.

Ne vous effrayez point , sans crier au meurtre , je trouve un expedient , vous m'avez maltraité le cœur , faites les frais de sa guérison , j'attendrai , je suis accommodant , le vôtre me servira de nantissement , je m'en contente.

COLETTE.

Oui-da , vous êtes bian fin , si vous l'aviez une fois vous le garderiez peut-être.

LE CHEVALIER.

Je vous le garderois ; vous sentez donc cela mignonne ? une légion de cœurs si je vous les donnois , ne payeroit pas cette expreffion affectueuse ; mais achevez , vous êtes naïve , développez-vous sans façon , dites le vrai , vous m'aimez ?

C O L E T T E.

Oh ça se peut bien ; mais il n'est pas encore tems de le dire.

L E C H E V A L I E R.

Je me mettrois à genoux devant ces paroles , je les savoure , elles fondent comme le miel ; mais donc quand sera-t-il tems de tout dire ?

C O L E T T E.

Allez , allez toujours , je vous garde ça quand je vous verrai dans le transport.

L E C H E V A L I E R.

Faites donc vite , car il me prend.

C O L E T T E.

Oh je ne le veux pas lors , retournons où nous étions. Vous me demandez mon cœur ; mais il est tout neuf , & le vôtre a peut-être sarvi ?

L E C H E V A L I E R.

Le mien , pouponne , sçavez-vous ce qu'on en dit dans le monde , le nom qu'on lui donne , on l'appelle l'indomptable.

C O L E T T E.

Il a donc perdu son nom maintenant.

L E C H E V A L I E R.

Il ne lui en reste pas une syllabe , vos beaux yeux l'ont dépouillé de tout , je le

renonce , & je plaide à présent pour en avoir un autre.

C O L E T T E.

Et moi qui ne fais pas plaider , vous varrez que je pardrai cette cause-là.

L E C H E V A L I E R *la regarde.*

Gageons, ma poule, que l'affaire est faite.

C O L E T T E *à part.*

Je crois que voici l'endroit de le regarder tendrement. [ *Elle le regarde.* ]

L E C H E V A L I E R.

Je vous entends mon ame, ce regard là décide , je triomphe , je suis vainqueur ; mais faites doucement, la victoire m'étourdit , je m'égare , la tête me tourne , ménagez moi je vous prie.

C O L E T T E *à part.*

Vela qui est fait , il est fou , ça doit me gagner , faut que je parle.

L E C H E V A L I E R.

Le papa vous donne à moi , signez , paraphez la donation , dites que je vous plais.

C O L E T T E.

Oh pour ça oui vous me plaîsez, n'y a que faire de pataraffe à ça.

L E C H E V A L I E R.

Vous me ravîsez sans me surprendre ; mais voici Madame Damis & le Beau-

frere, nos affaires sont faites, ils viennent  
convenir des leurs. [*à part.*] retirons-nous.  
*Colette sort.*



## SCENE XIII.

Madame DAMIS, COLIN, LE  
CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

**J** Usqu'au revoir. M. Colin, vous ai-  
me-t-on ?

COLIN.

Je sommes ici pour voir ça.

LE CHEVALIER.

Achevez donc.



## SCENE XIV.

Madame DAMIS, COLIN.

COLIN *à part.*

**T** Achons de bien dire. (*haut.*) Ma-  
dame, il est vrai que l'honneur de

voir voute biauté est une chose si admirable , que par rapport à noute mariage , dont ce que j'en dis , n'est pas que j'en parle , car mon amitié dont je ne dis mot ; mais . . . . tenez je m'embarbouille dans mon compliment , parlons à la franquette , il n'y a que les mots qui faisons les paroles ; j'allons être mariez ensemble , ça me réjouit , ça vous rend-il gaillarde ?

Madame DAMIS *riant*.

Il parle un assez mauvais langage , mais il est amusant.

COLIN.

Il est vrai que je ne sçavons pas l'ostographe ; mais morgué je sommes tout-à-fait drôle ; quand je ris , c'est de bon cœur , quand je chante c'est pis qu'un marle , & de chansons j'en savons plein un boissiau : c'est toujours moi qui mene le branle , & pis je saute comme un cabry & boute & t'en auras , toujours le pied en l'air , n'y a que moi qui tiant , hors Maturaine da , qui est aussi une sauteuse , haute comme une parche. La connoissez-vous , c'est une bonne criature & moi aussi , tenez je prends le tems comme il vient & l'argent pour ce qu'il vaut : Parlons de vous. Je sis riche , vous



êtes belle , je vous aime bian , tout çà rime-ensemble , comment me trouvez-vous ?

Madame D A M I S.

Il ne vous manque qu'un peu d'éducation , Colin.

C O L I N.

Morgué l'appetit ne me manque pas toujours , c'est le principal , & pis cette éducation à quoi çà sert il ? Est-ce qu'on en aime mieux ? Je gage que non. Marionons nous , vous en varrez la preuve , vela parler ça.

Madame D A M I S.

Je crois que vous m'aimerez ; mais écoutez Colin , il faudra vous conformer un peu à ce que je vous dirai , j'ai de l'éducation moi , & je vous mettrai au fait de bien des choses.

C O L I N.

Bian entendu ; mais avec la parmission de votre éducation , dites-moi , suis-je pas aimable ?

Madame D A M I S.

Assez.

C O L I N.

Assez , c'est comme qui diroit beaucoup ; mais c'est que la confusion vous rend le cœur chiche , baillez-moi votre

main que je la baise, ça vous mettra pu en train. (*Il lui baise la main.*)

Madame D A M I S.

Doucement Colin, vous passez les bornes de la bienfiance.

C O L I N.

Dame je vas mon train moi sans prendre garde aux bornes; mais morgué dites-moi de la douceur.

Madame D A M I S.

Ça ne se doit pas.

C O L I N.

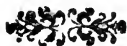
Eh bian ça se prête & je sis bon pour vous le rendre.

Madame D A M I S.

En verité l'amour est un grand maître, il a déjà rendu ses simplicitéz agréables.

C O L I N.

Bon vela une belle bagatelle, voirement vous en varrez bian d'autres.





## SCENE XV.

MADAME DAMIS , COLIN ,  
CLAUDINE, BLAISE, ARLEQUIN,  
LE CHEVALIER, COLETTE ,  
COLIN.

[ *On entend les Violons.* ]

LE CHEVALIER *après avoir donné la  
main à Claudine.*

**E** H bien mes amis , êtes-vous tous  
d'accord ?

COLIN.

Alle me trouve gaillard , & alle dit  
qu'alle est bian contante ; mais vela des  
Violonneux.

BLAISE.

Oui , c'est une petite politesse que je  
faisons à ma Bru , comme un reste de col-  
lation.

LE CHEVALIER.

Et le Contrat ! Sandis c'est le repos  
de l'amour honnête , où se tient le No-  
taire.

B L A I S E.

Il va venir , divartissons nous en l'attendant , allons Violons courage.

( *La Fête se fait , & dans le milieu de la Fête on apporte une lettre à Blaise qui dit.* ) Eh vela le Clerc de noute Procureux ; qu'est-ce , M. Griffet ? qu'y a-t-il de nouviau ?

G R I F F E T.

Lisez Monsieur.

B L A I S E.

Tenez mon gendre , dites-moi l'écriture.

L E C H E V A L I E R.

J'ai crû devoir vous avertir que M. Rappin fit hier banqueroute , & que l'état dans lequel il laisse ses affaires , fait juger qu'il passe en pays Etranger , il doit à plusieurs personnes & ne laisse pas un sol , j'ai pris toutes les mesures convenables en pareil cas , j'y suis intéressé moi-même : mais je ne vois nulle esperance , mandez-moi cependant ce que vous voulez que je fasse , j'attends votre réponse , & suis.

L E C H E V A L I E R *pliant la Lettre, dit à Blaise.*

Blaise mon ami , il ne me reste plus qu'à vous repeter ce que le Procureur a

DE VILLAGE. 61

mis au bas de la missive [*en lui rendant la Lettre.*] Et suis, car les articles de notre Contrat sont passez en Pays Etrangers, actuellement ils courent la poste. Adieu Colette, je vous quitte avec douleur.

C O L E T T E.

Vela donc cet homme qui me vouloit bailler tout un régiment de cœurs.

L E C H E V A L I E R.

Le régiment, le Banqueroutier le réforme, il emporte la Caisse.

A R L E Q U I N.

Ma foi ce n'est pas grand dommage; mauvaise milice que tout cela, qui ne vaut pas le pain d'amunition.

L E C H E V A L I E R.

Je t'entends Faquin.

Madame D A M I S.

Allons Mr le Chevalier, donnez moi la main, retirons-nous, car il se fait tard.

A R L E Q U I N.

Bon soir la Cousine, adieu le Cousin, mes complimens à vos ayeux, à cause du bon sens qu'ils vous ont laissé.

C O L I N.

Pardy c'est une accordée de pardue; tu me quittes, je te quitte, & vive la joie. Dansons papa.

A R L E Q U I N.

Sieur Blaise, vous m'avez pris sur le pied

de cent écus par an , il y a un jour que je suis ici , calculons , payez & je parts.

B L A I S E.

Femme à quoi penses-tu ?

C L A U D I N E.

Je pense que vela bian des équipages de chuts , & des casaques de reste.

B L A I S E.

Et moi je pense qu'il y a encore du vin dans le pot & que j'allons le boire. Allons enfans , marchez. [ à *Arlequin*. ] Venez boire itou vous , bon voyage après , & pis adieu le biau monde,

*Fin de la Comedie.*

### A P P R O B A T I O N.

**J'**Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , *l'Heritier de Village* , Comedie d'un Acte , qui peut être imprimée. A Paris le 3. Mars 1727.

B L A N C H A R D.

**J'**Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , *le nouveau Théâtre Italien* : j'ai examiné en particulier les différentes Pièces qui le composent , & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728.

DANCHET.

---

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LE NAUFRAGE

A U

PORT - A - L' ANGLOIS

O U

LES NOUVELLES

DEBARQUEES.

COMEDIE.



A PARIS.

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques  
, à la Science.

M. DCC. XXIX.

---

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

---

*Acteurs du Prologue.*

FLAMINIA, { Toutes deux en ro-  
SILVIA, { be de Chambre.

TRAFIQUET, Courtier du Par-  
nasse.

ARLEQUIN.



# PROLOGUE.

---

S CENE PREMIERE.

FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA.

**S** Ignora Silvia, vous êtes réveuse. Il me paroît que vous avez quelque embarras dans l'esprit. D'où vient cela?

SILVIA.

Nous allons parler françois ; cela me fait trembler.

FLAMINIA

Pourquoy , trembler ? Ce que nous allons jouer n'est pas difficile. C'est une petite Piece légère , où il n'y a point de caracteres trop marquez : où nous ne representons que ce que nous sommes à peu près , des Italiennes nouvelles débarquées. Ou nos fautes de prononciation même nous feront honneur. On croira qu'elles sont faites exprès.

SILVIA.

Tout cela ne me rassure point.

A ij

## PROLOGUE.

FLAMINIA.

Mais quand il s'agiroit de mieux parler, n'avons-nous pas déjà pleinement éprouvé l'indulgence que le Public a pour nous ? Et quelque réputation qu'ayent les François de favoriser les Etrangers, nous étions nous imaginé que cela allât si loin ?

SILVIA.

Il est yray, cela passe notre espérance. Mais Signora Flaminia, songez-vous bien que la Piece que nous allons jouer, quoy que toute Italienne dans sa forme, est presque toute écrite en François : & que l'on se peut douter que ce n'est pas un Etranger qui l'a faite ?

FLAMINIA.

Hé bien ! Quelle conséquence en tirez-vous ?

SILVIA.

Qu'elle peut bien tomber. Croyez-vous que la faveur qu'on nous fait, s'étende jusques sur les Auteurs François qui travaillent pour nous ? Cela n'est pas bien sûr au moins.

FLAMINIA.

Si les Auteurs de ce Pays-ci se font fiffler, tant-pis pour eux : cela ne nous regarde point.

## PROLOGUE.

SILVIA.

Eh comment distinguer si l'on en veut à l'Auteur ou à l'Acteur ? Les fiflets ont-ils des étiquets ?

FLAMINIA.

Allez allez , il faut espérer que les Auteurs partageront avec nous l'indulgence qu'on a pour les Etrangers. Ne le sont-ils pas sur notre Theatre ? Ils sont bien pis , ils sont en pays inconnu.

SILVIA.

Qu'appellez-vous, en Pays inconnu ? On a déjà tant fait de Pieces Françoises pour les Comediens Italiens.

FLAMINIA.

Oùi , pour des Italiens naturalisez en France depuis plus de trente ans ; & qui avoient d'excellentes Actrices Françoises. Nous ne sommes pas dans ce cas-là.

SILVIA.

Ce que vous dites là , au lieu de me rassurer , redouble encore ma fièvre.

FLAMINIA.

Ho bien. Voila celui qui a donné la Pièce à mon mary , qu'il vous rassure lui-même. Monsieur Trafiquet , approchez s'il vous plaît , mettez un peu l'esprit de Mademoiselle en repos sur le succès de votre Ouvrage.

A iij



## SCENE II.

TRAFIQUET, FLAMINIA, SILVIA.

TRAFIQUET.

**D**E mon Ouvrage, Madame? Permettez moy de vous dire que vous vous trompez.

FLAMINIA.

Comment? N'êtes vous pas l'Auteur de la Piece Françoisse que vous nous avez donnée.

TRAFIQUET.

Moy Auteur? Et Auteur François encore! premierement, je ne suis point François, Madame; j'en suis peut-être fâché; mais encore moins Auteur, & j'en suis, je vous jure, bien-aïse.

SILVIA.

Il est vray qu'il a l'accent un peu baroc aussi-bien que nous. Mais, Monsieur, pourquoy vous applaudissez-vous tant de n'être point Auteur François?

TRAFIQUET.

Parce que c'est le plus téméraire & le plus malheureux de tous les métiers.

## PROLOGUE.

7

FLAMINIA.

Et moy, jetrouve qu'il fait honneur à ceux qui le font bien: Les François se connoissent en bonnes choses.

TRAFIQUET.

D'accord. Ils ont même le goût plus fin que jamais ; mais ils sont rassasiez de bonnes choses.

FLAMINIA.

Ne dites point cela , ce qui est bon paroît toujours bon.

TRAFIQUET.

Plus ou moins, selon l'esprit qu'on a. Le Public ressemble à present à un Convive qui est sur la fin d'un repas. Il y a long-temps que le repas dure. Quand il se mit à table au commencement du Siecle passé, il se contentoit des plus grosses viandes. On luy a servi depuis les mets les plus friands, & en abondance, dont il s'est rempli avec volupté. Il en a jusqu'au nœud de la gorge. Et quand on luy en offriroit encore de pareils , ce qui n'est presque pas possible, je ne sçai s'il en seroit touché. L'appetit lui manque, vous dis-je.

FLAMINIA.

Que lui faut-il donc à present pour le ragoûter ?

A iiiij

## PROLOGUE. TRAFIQUET.

Il lui faut des liqueurs violentes, des mets d'un goût extraordinaire & bizarre, de ces drogues que l'on vend à la Foire, du Pitrepitre, de la Mortadelle, de la Poutargue : Ou bien de ces choses legeres que l'on donne au dessert, pour ne point charger l'estomach, & pour amuser seulement : des cornêts, par exemple, ou de la crème fouettée ; & c'est de ce genre-ci qu'est la Piece que je vous donne.

FLAMINIA.

Mais, Monsieur, si vous n'en êtes pas l'Auteur, oserois-je vous demander quel est l'interêt qui vous porte à nous le produire.

TRAFIQUET.

Je suis Courtier du Parnasse, Madame, pour vous servir. J'agiotte du papier comique.

SILVIA.

Avez-vous bien du débit de ce papier-là ?

TRAFIQUET

A vous dire le vray, pas beaucoup. J'ay pourtant négocié il n'y a pas longtemps un Acte à un Auteur de la Foire, j'avois aussi agioté auparavant quelques Pieces à un Comedien de Campagne, qui pour quelque escompte me les prend à ses risques.

PROLOGUE.

9

FLAMINIA.

Et ces Messieurs-là, que font-ils de ce que vous leur négociez ?

TRAFIQUET,

Ce que font les bons Horlogers de Paris des montres de Genève, ils gravent leurs noms dessus & les vendent comme s'ils les avoient faites.

FLAMINIA.

Ho bien, quelque chose que vous disiez, apportez-nous de bonnes Pièces, nous vous payerons bien le courtage.

TRAFIQUET.

Oh ! de bonnes Pièces ? En trouvez-t'on comme on veut de bonnes Pièces ? Croyez vous que d'habiles gens veulent risquer leur réputation sur votre Théâtre ?

FLAMINIA.

Et nous ; nous n'en voulons point donner de méchantes.

TRAFIQUET.

Il faut au moins en risquer de médiocres, si vous en voulez donner de nouvelles ; Car, voyez-vous, travailler à présent pour votre Theatre, c'est entamer le commerce du Mississipy. Ne croyez pas qu'on y envoie d'abord de riches étoffes, ni force jouaillerie.

De la quinquaille, oüi. Quelque Raf-fade, des cizeaux, des couteaux, de petits miroirs.

FLAMINIA.

Quoy ! vous prétendez que nous of-frions en ce Pays-ci de ces gueuseries là ?

TRAFIQUET.

Il faut bien le faire, quand on n'a que cela, ou fermer la boutique.

SILVIA.

Oui ! Attendez-vous-y. Nous pre-senterons à un Parterre éclairé, de petits couteaux, de petits miroirs ; Et que nous donnera-t-il de retour ? De petits sifflets, Monsieur, de petits sifflets. Oh je ne veux point de ce commerce-là.

FLAMINIA.

Mademoiselle. Peut-être qu'un Par-terre éclairé n'attend pas ici d'abord des choses parfaites, & nous tiendra compte du zele qui nous fait risquer notre temps, nos soins & nos frais.

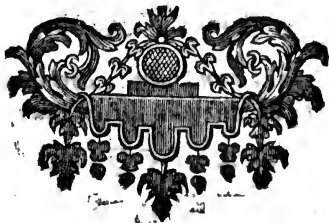
TRAFIQUET.

Bon, bon, croyez-vous qu'on vous demande tant de choses ? Faites-vous entendre seulement, & ne dites rien de trop plat ni de trop usé, variez vos scenes, amusez par quelque spectacle, par quelques divertissemens bien mis



## PROLOGUE. II

en musique, & sur tout, mettez bien  
votre Arlequin dans son jeu, en voila  
assez jusques à ce qu'il sçache parler  
François.





## SCENE III.

ARLEQUIN, FLAMINIA, SILVIA,  
TRAFIQUET.

*Cette Scene est en Italien, hors les derniers  
mots qu'Arlequin dit en François.*

ARLEQUIN.

**A** Quoy diable vous amusez-vous  
donc vous autres ? On vous attend  
pour commencer, & au lieu de vous  
habiller, vous restez à jaser, à caquet-  
ter comme des poules. Cocococoque-  
daque. Cocococoquedaque.

FLAMINIA.

Apprenez à parler François, vous, &  
ne vous amusez pas à jaser toujours en  
Italien auprès de votre femme.

*Le reste de la Scene se fait en impromptu.  
Arlequin les chasse comme on chasse des Pou-  
les, en leur disant :*

ARLEQUIN.

Allez vous habiller, caqueteuses, au  
Poulailler, au Poulailler, cocococoque-  
daque.



SCENE IV.

ARLEQUIN, TRAFIQUET.

*Cette Scene est en Italien, & finit en François comme la précédente.*

ARLEQUIN.

**E**T vous, Monsieur, que faites-vous ici ?

TRAFIQUET.

J'attends qu'on me paye le courtage de ma Piece.

ARLEQUIN *en le rossant.*

Ah ! le courtage de votre Piece ? Tenez le voila.

TRAFIQUET.

Est-ce-là la monnoye dont vous payez ?

ARLEQUIN.

Ne la trouvez-vous pas de poids ?

TRAFIQUET

Elle est de mauvais augure pour la Piece, garre les sifflets.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Non, Messieurs, ne tirez rien, tout est payé,

*Fin du Prologue.*

---

## *Acteurs de la Piece.*

**LELIO** , Négociant & Banquier , ci-devant établi à Rome.

**FLAMINIA**, Fille aînée de Lelio.

**SILVIA**, Fille cadete de Lelio.

**PASQUELLA**, vieille Gouvernante des Filles de Lelio.

**TRINQUEMBERG** , Comte Allemand , Amant de Flaminia.

**LE CHEVALIER DELABASTIDE**, Gentilhomme Provençal , Officier , Amant de Silvia.

**CECILIA LOMBARDINI** , veuve d'un Banquier Italien établi à Paris.

**TONTINE**, fille d'Opera de Campagne.

**PANTALON**, Hôte du Port-à-l'Anglois.

**VIOLETTE**, Servante de Lelio.

**ARLEQUIN**, Valet de Lelio.

**UNGARÇON** de Cabaret.

---

Personnages des Entraîtes dont quelques-uns sont Acteurs.

*Troupe de Paysans & de Paysannes.*

*Un Charlattan Chinois & sa Troupe.*

*Troupe de Bateliers & de Lavandieres.*

*Deux Cochers yvres.*



# LE NAUFRAGE

AU PORT - A - L'ANGLOIS ,

OU LES

NOUVELLES DE BARQUE'ES

COMEDIE.

---

## ACTE I.

### SCENE PREMIERE.

TONTINE, *tenant un Livre de Musique*, LE CHEVALIER DE LA  
BASTIDE *aufond du Theatre.*

**V**oicy la charmante retraite  
De la felicité parfaite,  
Voici l'heureux séjour.  
Des feux & de l'Amour.

Voici, voici la veritable description  
du Lieu où nous sommes, du Port-à-  
l'Anglois.

LE CHEVALIER.

Eh ! Mademoiselle Tontine, je vous  
croyois encore endormie.

## LE NAUFRAGE TONTINE.

Endormie ? est-ce que les lits de ce Pays-ci sont faits pour dormir ? Je n'ai de ma vie été si mal couchée. Franchement, voilà une promenade qui ne me plaît guere, sauf le respect que je dois à la Compagnie. Votre veuve Italienne, la Signora Cecilia, nous emmène à la Campagne sans nous dire, en quel lieu. C'est, dit-elle, un mystere. Nous essuyons presqu'en partant un orage effroyable, qui dure le reste du jour & toute la nuit : & pour nous achever de peindre, nous couchons mal à notre aise. Oh quelle chienne de partie !

LE CHEVALIER.

Comment ? l'Hôte & l'Hôtesse vous ont cédé leur lit.

TONTINE.

Nous étions trois dedans, la veuve, la vieille Tante & moy. Par le chaud & par l'orage qui ont duré toute la nuit, peut-on clore l'œil. Je me suis levée par charité, pour les laisser un peu plus au large. Elles commencent à s'endormir.

LE CHEVALIER.

Et que faites-vous donc ainsi seulette ?

TONTINE.

Je repete Armide que vous m'avez

AU PORT-A-L'ANGLOIS. 17

vû jouïr en votre Pays, à Marseille  
Et vous, Monsieur le Chevalier, comment avez-vous passé la nuit ?

LE CHEVALIER.

A perdre mon argent au Piquet contre notre Allemand, Monfu lé Comte dé Trinquimberg.

TONTINE.

Voilà ce qui vous éveille. Et luy ?  
Il dort, je gage ?

LE CHEVALIER.

La fortune le berce. A propos, qui sont donc les gens qui avoient fait rasle de tous les lits hier ?

TONTINE.

L'Hôte m'a tout conté. C'est un gros Négociant Italien, qui va à Paris pour liquider des Comptes avec la veuve de son correspondant mort depuis un an ou environ ; & qui y mene toute sa Famille pour s'y établir. Ils sortoient du Coche-d'Eau qui vient d'Auxerre. L'orage l'ayant fait échoïer ici près, le mauvais temps les a obligez, aussi-bien que nous, de rester au Port-à-l'Anglois.

LE CHEVALIER.

A-t-il femme jolie cet homme-là ?

TONTINE.

Non, il est veuf. Il n'a que deux filles fort aimables & fort vives ; mais

B

malgré cela fort timides. Le monde les effarouche. Le moyen que cela soit autrement ? Elles sortent des prisons bourgeoises de Rome.

LE CHEVALIER.

Il en est une blonde, non pas ?

TONTINE.

Oüi, la cadette. L'avez-vous vüe ?

LE CHEVALIER.

J'ordonnois hier le souper dans la cuisine, elle y descendit un moment ; j'en fus charmé, ébloüi. En jouant cette nuit, je ne voyois qu'elle dans mes cartes.

TONTINE.

C'est à dire qu'elle vous a fait perdre votre argent contre Monsieur le Comte, & gagner le penchant qu'il a pour les Italiennes.

LE CHEVALIER.

Je l'avouë : je grille de la revoir & de lui parler. Il faut nous joindre à sa compagnie.

TONTINE.

Cela sera difficile.

LE CHEVALIER.

Pourquoy pas ? Nous parlons Italien Trinquimberg & moy.

TONTINE.

Ce n'est pas là la difficulté, elle par-



**AU PORT-A-L'ANGLOIS 19**

lent François elles , leur Mere étoit-  
Françoise ; mais elles ont un Pere plus  
jaloux de leur conduite qu'un mary.

**LE CHEVALIER.**

Nous sçait-il ici le Pere ?

**TONTINE.**

Non apparemment ; car on dit qu'il  
va sortir pour faire un tour à Paris.

**LE CHEVALIER.**

Hé bien , pendant son absence nous  
approcherons des Filles.

**TONTINE.**

Il n'y a pas moyen vous dis-je. Il res-  
te auprès d'elles un Dragon surveil-  
lant , une vieille Doüegne , un Argus  
en coëffe.

**LE CHEVALIER.**

Oh laissons faire l'Hôte ! Il n'y a  
qu'à le mettre dans nos interêts , il  
trouvera bien le moyen d'écarter la  
vieille.

**TONTINE.**

Mais , tout de bon , est ce une envie  
qui vous presse si fort , que celle de par-  
ler à votre blonde ?

**LE CHEVALIER.**

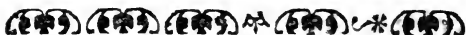
Ma chere Tontine , je suis enchanté  
vous dis-je , je pérís , je meurs.

**TONTINE.**

Attendez. J'imagine un moyen de les

B ij

attirer ici , & je veux vous faire prendre une figure sous laquelle vous les effaroucherez moins ; retirons-nous. Je vois de leurs gens qui entrent dans le jardin. Qu'on ne nous voye point, de crainte d'empêcher le départ du pere.



SCENE II. *Italienne.*

ARLEQUIN *seul.*

O Quelle tempête ! Quel ravage !  
Quelle désolation ! Le tonnerre étoit si épouvantable , que le Soleil s'est caché de peur , & la pluie si horrible que la riviere de Seine en est encore toute trempée. Le Ciel ressembloit à un jeu de Paume. Le Coche - d'Eau étonné du bruit , aveuglé par l'obscurité , s'est brisé l'omoplatte contre un autre bateau aussi étourdi que lui , & tous deux se seroient noyez , si le vent charitable ne les avoit poussez à terre de toute sa force. Le pauvre Arlequin seroit mort en pleine eau , lui , qui dans son vin n'en peut pas seulement souffrir une goutte. Mais beni soit l'orage qui nous fait échoïer près d'un bon Cabaret,

où la Cave est bien garnie, la Cuisine encore mieux: il vaut mieux se noyer ici. Les balots, les marchandises, les hardes du sieur Lelio mon maître, tout est gâté; mais que m'importe? C'est bien fait, il le mérite bien, & j'en suis bien-aïse. C'est un bourru, un extravagant, qui est si jaloux de ses Filles & de Violette leur Suivante, qu'on n'ose pas seulement les regarder. O! ma chère Violette. Tu es une belle treille, une vigne délicieuse, chargée d'un fruit qui me tente. Je suis, moy, un passant, un voyageur affamé & alteré, & Lelio est un Messier impitoyable, qui, quand je veux cueillir seulement un petit grappillon, me vient dire d'un ton cruel: retire - toy de-là marault, je te donneray cinquante bastonnades & je te feray mettre en prison. hoimé! Euh le brutal! Mais Violette m'a promis de me venir trouver ici ce matin en secret.... je crois même que je la vois déjà paroître.



SCENE III. *Italienne.*

ARLEQUIN, VIOLETTE, *tremblans*  
de crainte d'être aperçûs.

VIOLETTE.

**H**E' bon-jour mon cher Arlequin,  
Comment as-tu passé la nuit?

ARLEQUIN.

Je ne sçay, car je dormois, je ne t'en  
sçaurois ri n dire. Et toy?

VIOLETTE.

Pour moi, je ne sçais si j'ai dormi, car  
je n'ai fait que rêver toute la nuit, &  
quand on rêve, on ne sçait ce qu'on  
fait non plus.

ARLEQUIN.

Et tu révois à moi sans doute?

VIOLETTE.

Non. Je révois à ce gros garçon Pa-  
tissier qui étoit ton Rival à Rome.

ARLEQUIN.

Ah! ingrate, traditrice. Pourquoi  
ne réve-tu-pas à moi.

VIOLETTE.

On ne sçait ce qu'on fait, te di-e,  
quand on rêve.

AU PORT-A-L'ANGLOIS 23  
ARLEQUIN.

Qu'est-ce qu'il te faisoit, ce Garçon  
Pâtissier ?

VIOLETTE.

Il me faisoit tenir une Lettre à Lyon,  
dans laquelle il disoit qu'il venoit s'é-  
tablir à Paris pour m'épouser.

ARLEQUIN.

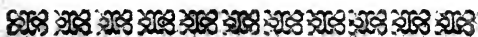
Fy. Cela ne me plaît point ; tu fais  
là des songes cornus ; mais Lelio va par-  
tir, nous aurons le loisir d'examiner  
cela tout à notre aise.

VIOLETTE.

Il veut t'emmener à Paris, le Sieur  
Lelio.

ARLEQUIN.

Mais je n'ai pas envie de l'y suivre  
moi ..... hoimé voilà le Meflier.



SCENE IV. *Italienne.*

LELIO *les surprenant*, PANTALON,  
ARLEQUIN, VIOLETTE.

LELIO.

**Q** Uoi je vous trouverai toujours  
ensemble ? C'est avoir envie de

bon matin de jaſer : je croi que cet appetit-là vous éveille. Allons vite, rentrez ; vous, retournez auprès de mes filles & ne les quittez pas. Demeure là toi, tu va me ſuivre à Paris. Signor Pantalon je laiſſe ma famille dans votre Hôtellerie, parce que je l'y crois en ſureté.

PANTALON.

Ah ! Monſieur, vous ne pouvez mieux faire, ce lieu-ci eſt un azile pour le beau ſexe. Il y vient de Paris expreſ pour y être en ſureté.

LELIO.

Où. Je vois que cet endroit-ci eſt ſolitaire. Ne permettez pas je vous prie que mes Filles parlent à perſonne ; & ſur tout ne donnez guere de vin à Paſquella leur Gouvernante, car elle aime un peu à boire ; quand une vieille a bû, elle ſ'endort, & pendant qu'une Gouvernante dort, on peut tout mettre à la renverſe dans le gouvernement.

PANTALON.

Cela eſt dangereux pour des Filles.  
*a parte* Oïbo il donne ſa bourse à garder aux voleurs.

LELIO.

Je vais à Paris faire ſçavoir notre arrivée, à la Sgra. Cecilia Lombardini,  
 la

AU PORT-A L'ANGLOIS. 25

la veuve de mon Correspondant. Elle nous a préparé un logement & pourroit être en peine de nous , car elle nous attendoit hier au soir : de-là , je passerai à la Doüane pour mes marchandises , & je reviendrai incessamment. Arlequin, mon cheval est-il prêt.

ARLEQUIN.

Oüi, Monsieur. Il vous attend , & ne veut point partir sans vous de crainte de s'ennuyer.

LELIO.

De crainte de s'ennuyer ? Comment sçais tu cela ?

ARLEQUIN.

C'est que je sçai que les chevaux aiment à aller de compagnie. Ne vais-je pas vous suivre , Monsieur ?

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Ah que je suis aise ! je vais voir la grande ville de Paris, la plus belle du monde après Bergame ma Patrie. Je verrai le Louvre, les Thuilleries, le Luxembourg, le Pont-neuf, la Samaritaine, l'Horloge du Marché-Neuf, la ruë de la Huchette. Oh que de belles choses !

*Arlequin sautant de joye tombe, feint*

d'être blessé, & crie de toute sa force qu'il a la jambe cassée. Lelio après s'être assuré qu'elle ne l'est pas, le recommande à Pantalón, & part,



## SCENE V. Italienne.

PANTALON, ARLEQUIN.

PANTALON

**P**Atience mon enfant, patience. Puisque l'os n'est pas rompu, ce ne fera rien que cela. Hola ho garçon. Qu'on apporte du feu dans un réchaud, de l'huile dans une sauciere & du vin dans un demi-septier pour lui faire un cataplasme.

ARLEQUIN.

Non non, du vin dans une pinte, car je suis fort blessé.

PANTALON.

Il n'en faut pas tant pour un remède, &c.

*Ici les Acteurs disent à l'impromptu ce qu'ils jugent à propos, & font des lazis à leur fantaisie, Pendant que Pantalón le dos tourné est occupé à visiter le mal d'Arlequin, celui-ci boit le vin que l'on a*



apporté. Pantalon le cherche inutilement pour le remède, & gronde le Garçon qui en rapporte d'autre à l'instant accompagné de Violette éplorée. Pantalon se baisse de rechef pour défaire la jarretière d'Arlequin; mais ayant le visage tourné vers lui, le prétendu blessé lui donne des coups de pied dans le dos pour l'obliger à se tourner plus favorablement, pour le dessein qu'il a de boire le vin que l'on a rapporté. Il y réussit. Pantalon se tourne & se plaint à Violette des coups de pied qu'il a reçus. Et pendant leur contestation Arlequin vide encore le demi-septier. Pantalon se trouvant encore trompé comme la première fois, fait sentir au Parterre qu'il s'apperçoit de la fourberie, cependant il querelle le Garçon encore plus fort. Mais le tirant à quartier, lui commande de remplir d'eau le demi-septier. Arlequin, à qui l'on donne beau, retourne pour la troisième fois au pot, & se trouvant attrappé, donne de ses deux pieds dans le dos de Pantalon, de dépit lui jette l'eau au visage, & se relève subitement en se moquant de lui, & disant je suis guerri.

PANTALON.

Tu est bien-tôt guéri mon enfant comment cela s'est-il fait si vite?

C ij

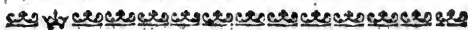
# LE NAUFRAGE ARLEQUIN.

J'ay pris le remede en dedans. Il déclare ensuite la cause de sa feinte : c'étoit pour ne pas suivre Lelio & rester avec Violette sa Maîtresse en liberté. Pantalon en rit & lui dit qu'il est dans un lieu où les Amans ont leurs coudées franches. Arlequin prenant Violette sous le bras, l'emmene en lui disant :

Allons raisonner de nos amours tout à notre aise.

## VIOLETTE.

Sauvons-nous, car je voi venir nos Maîtresses qui pourroient m'arêter.



## SCENE. VI. Françoise.

FLAMINIA, SILVIA.

SILVIA.

**M**A sœur, il signor Padre est parti, Pasquella est encore endormie, nous voilà en liberté. Ne pourrions-nous point voir la Compagnie qui est ici. Je croi que ce sont des Amans.

FLAMINIA.

A quoy le jugez-vous?

SILVIA.

A ce que ce sont de jeunes hommes

AU PORT-A-L'ANGLOIS 29

de bonne mine, j'en vis un hier au soir en passant dans la cuisine, qui me parut fort bien fait. Ils sont avec des personnes fort aimables, selon ce que l'Hôte m'en a dit. Si ce ne sont des Amans, ç'en devroit être, ce me semble.

FLAMINIA.

Vous voudriez que celui que vous avez vû fût le vôtre, je gage.

SILVIA.

Vous gagneriez, je croy.

FLAMINIA.

Je voudrois bien les voir aussi, mais de loin.

SILVIA.

Pourquoi de loin?

FLAMINIA.

Pour examiner leurs manieres, & voir comment on s'y prend en France quand on fait l'amour.

SILVIA.

Oh vous, qui êtes une sçavante, vous ne regardés les Amans que comme des Livres, vous n'aimez que la contemplation, que les reflexions.

FLAMINIA.

Je l'avouë, je serois curieuse de sçavoir si les differens portraits que l'on fait dans les Livres des amans de chaque Nation, sont ressemblans.

SILVIA.

Comment ? Est-ce que pour faire l'amour on ne s'y prend pas en tout Pays de la même maniere.

FLAMINIA.

Faire l'amour, en tout Pays, c'est marquer à ce qu'on aime le désir qu'on a de lui plaire. Ce désir a par-tout la même fin : mais dans les manieres d'exprimer ce même desir, dans ses degrés, dans le temps de ses accès, dans leur durée, il y a partout des differences.

SILVIA.

Expliquez-moy donc ces differences, je vous prie.

FLAMINIA.

Selon les idées que je me suis faites, de ce que j'ay recueilli de côté & d'autre, l'amour en France me paroît un jeu, un amusement. En Espagne, une folie. En Italie, une fureur, une maladie. En Allemagne, un remede.

SILVIA.

Voilà déjà bien des choses que je ne sçavois pas.

FLAMINIA.

L'Espagnol a l'amour dans la tête, dans l'imagination. L'Italien, dans le cœur & dans le fiel. L'Allemand, dans l'estomach & dans le foye. Le François,

**AU PORT- A- L'ANGLOIS.** 31  
un peu par-tout, il tient de tous les autres.

**SILVIA.**

Ce dernier-ci me paroît le plus drôle.

**FLAMINIA.**

L'amour en Italie occupe dès le matin, c'est la principale affaire. En France on y donne l'après-midy, les momens destinez aux jeux ou à l'oïfiveté. En Espagne, on y employe le soir & la nuit: c'est le temps du mystere, des aventures, des chimeres, des visions.

**SILVIA.**

Mais selon vous, un Allemand n'aime gueres; & cependant, vous aimiez tant à Rome le Signor Comte de Trinquemberg qui étoit Allemand.

**FLAMINIA.**

C'est que j'en voulois faire un Mary du Comte de Trinquemberg, & qu'il vouloit s'établir en France. Or un Allemand Francisé est au point que je souhaite. Il prend ici avec le temps ses degrez de politesse, & quelquefois même de galanterie. Il n'a ni les caprices de l'Espagnol, ni la jalousie de l'Italien, ni la volubilité du François, & conserve toujors sa constance Allemande. Il n'aime ni trop ni trop peu. Enfin, il est Mary raisonnable.

**C** iiij

# LE NAUFRAGE SILVIA.

N'en pourroit-on point trouver un  
qui eut le bon de tous les quatre.

FLAMINIA.

Oüida, cela se pourra trouver avec  
la pierre philosphale.

SILVIA.

Vous riez.

FLAMINIA.

Ha, ha, voici apparemment quel-  
que Fête de Village. Voyons cela.



## SCENE VII.

*Une Troupe de Paysans & de Paysannes,  
ornés de fleurs & de rubans s'avancent  
en dansant, Tontine & le Chevalier ha-  
billez de même sont à leur tête. Le Che-  
valier porte une Corbeille pleine de bou-  
ques. Une Paysanne chante.*

*A* H que tu rends le cœur gay  
Jeune saison des fleurettes!  
Ah que tu rend le cœur gay  
Gentil joly mois de May!

Le Chœur repete les mêmes vers.

AU PORT-A-L'ANGLOIS 33

La Païfanne.

*Aux timides amourettes  
Nos bois offrent des cachettes,  
Où rien ne doit les troubler :  
L'Amour invite à fouler  
Les renaissantes herbettes.*

Le Chœur.

*Ah que tu rends, &c.*

La Païfanne.

*Les Oyseaux dans ces retraites  
Mêlent à leur chansonnettes,  
De plus doux amusemens :  
A nos timides Amans,  
Ils font des leçons secrettes.*

Le Chœur.

*Ah que tu rends, &c.*

Tontine.

*Quand vous nous trouvez seulettes,  
Si nous faisons les folettes,  
Bergers n'en abusez pas,  
Menagez mieux nos appas,  
Ou tout du moins nos cornettes.*

Le Chœur.

*Ah que tu rends, &c.*

On danse.

## LE NAUFRAGE FLAMINIA.

Ma bonne, où allez vous donc tous si joyeusement ?

TONTINE.

J'allons, à l'occasion du premier jour de May, porter un bouquet à la Dame de notre Village, qui s'appelle Jacqueline.

FLAMINIA.

Où est-il ce bouquet ?

TONTINE.

C'est Lucas que vla qui le porte.

FLAMINIA.

Pourquoi n'est-ce pas vous ? Cela conviendrait mieux.

TONTINE.

Vla ce qui vous trompe, Madame ; car pour ce qui est d'encas de bouquet pour une Dame, il est plus agreiable quand c'est un mâle qui le presente.

SILVIA.

Ma sœur, je trouve qu'il a de l'air du jeune homme que je vis hier au soir dans la Cuisine.

TONTINE.

Dame, c'est un compere qui a vû le loup, au moins, que Lucas. Il étoit de la Milice. Il a fait la guerre dans la Province de l'Italife. Il jargonne de l'Itaglien par cœur encore mieux que du François.



AU PORT-A-L'ANGLOIS 35  
FLAMINIA.

Est-il vray, Lucas que vous sçavez de l'Italien?

LE CHEVALIER.

Signora, j'en sçay un poco, qualchepoco, Madame, à son service, al suo servitiale.

FLAMINIA *en riant.*

Oh Lucas, voila de vilain Italien : ce mot-là est impropre.

LE CHEVALIER.

Mesdemoiselles, quand on voit de belles personnes comme vous, on est tellement distrait par l'admiration, tellement ému, qu'on ne songe pas à ce qu'on dit.

FLAMINIA.

Comment ! Il répare sa faute par une galanterie ! En ce País-ci tout le monde a de l'esprit & de la politesse jusqu'aux Païsans.

LE CHEVALIER.

Je vous prie d'agréer ces fleurs pour chasser la mauvaise odeur du mot que j'ay mal dit.

SILVIA.

Voyez comme il tourne joliment la chose ! Mais Lucas, si vous donnez le bouquet à ma sœur, qu'aura la Dame du Village.

36      LE NAUFRAGE  
LE CHEVALIER.

En voici encore un pour elle.

SILVIA

Ha ha, vous en avez plusieurs?

LE CHEVALIER.

Peut-on manquer de fleurs auprès de vous, Mademoiselle, elles naissent sous vos pas.

FLAMINIA.

Oùais, oùais ! Quels Païsans sont-ceux-ci ? Voilà du meilleur Italien & du plus galand. Comment pourrons-nous soutenir la conversation des Gens d'importance, si Lucas nous démonte ? cela me fait trembler par avance.

SILVIA.

Ce bouquet-là est vraiment fort bien entendu. Voyons l'autre, est-il aussi beau ?

LE CHEVALIER.

Je vous prie, Mademoiselle, de l'agréer aussi, il est à vous.

SILVIA.

Mais je ne suis pas la Dame du Village non plus, moy.

LE CHEVALIER.

Non, Mademoiselle, vous estes plus pour moy : vous êtes la mienne.

SILVIA.

Comment donc cela, Lucas ?

AU PORT-A-L'ANGLOIS 37  
LE CHEVALIER.

Si vous ne l'êtes, vous lui ressemblez au moins si fort, que je croi la voir en vous. J'y trouve son air, sa taille, elle est belle, blonde & Italienne comme vous.

SILVIA.

Voilà un heureux hazard.

TONTINE.

Oui, Mademoiselle, c'est le hazard qui fait que par bonne fortune il trouve l'occasion d'avoir l'honneur de vous dire ça. Mais c'est une histoire que ça. Lucas, dit un peu ton histoire à ses Madames-là : écoutez-là, car c'est une drôle d'histoire que la sienne.

LE CHEVALIER.

Mon histoire est, que le premier jour que j'arrivay en Italie, je trouvay le soir dans une Hôtellerie comme celle-ci, une blonde si belle, si brillante, & qui vous ressembloit si fort, que j'en devins subitement amoureux tout ce qu'on peut l'être, que j'en fis ma Dame, à l'instant, & juray dès-lors que je n'en aurois d'autre de ma vie.

TONTINE.

Ho ça fera comme il le dit, car je le connois.

LE NAUFRAGE  
FLAMINIA.

Ma sœur ; encore une fois , par les Gens du Village , jugez de ceux de la Ville & de la Cour. Comment y tenir, neuves & timides comme nous sommes ?

## TONTINE.

Il est vray , Mademoiselle , que les Messieurs de la Ville & de la Cour avont plus d'esprit que nos Païsans , mais ils n'avont pas l'amiquié si frame.

PASQUELLA *dans la Maison.*

Signora Flaminia , Signora Silvia , dove fete ?

## FLAMINIA.

Ah voilà Pasquella éveillée , j'en suis au désespoir. Retirez-vous mes enfans , j'entends nôtre Gouvernante qui nous appelle. Elle gronderoit si elle nous trouvoit parlant à des hommes.

## LE CHEVALIER,

Maudite soit la vieille.

## SILVIA.

Adieu Lucas. Je vous remercie de votre bouquet, il me plaît fort , mais je vous dis, tout-à-fait.



SCENE VIII.

PASQUELLA, FLAMINIA,  
SILVIA.

PASQUELLA.

**Q**Uoy vous voila déjà échappées ;  
On a bien de la peine à retenir ces  
oyseaux-là dans leur cage. Et quand  
ils en sont dehors une fois, garre le  
chat.

FLAMINIA.

Cela est étrange , il ne nous sera pas  
permis de prendre l'air. Ho nous som-  
mes en France une fois , en Pais de  
franchise , où l'on n'est point esclave  
des sottés maximes d'Italie.

PASQUELLA.

Qu'est-ce à dire, des sottés maximes  
d'Italie ?

FLAMINIA.

Oüi, des sottés maximes d'Italie ,  
je le repete. Je ne scaurois retenir ma  
colere quand je songe combien elles  
font injure à notre sexe : car je sou-  
tiens que ce n'est que dans un pays de  
liberté comme celui-ci , qu'une fille  
peut se vanter d'avoir véritablement de  
la vertu.

# LE NAUFRAGE

## PASQUELLA

Comment donc ? Est-ce que les filles en Italie n'en ont point ?

FLAMINIA.

Quand elles en auroient cent fois plus, quelle gloire leur en revient-il ? Ont-elles le mérite d'avoir conservé leur honneur, quand on en donne le soin à d'autres qu'à elles ?

PASQUELLA.

On fait peut-être bien de ne s'y pas trop fier.

FLAMINIA.

Pourquoy donc fait-on bien de ne si pas trop fier ? Est il quelqu'un que cela touche de plus près, & les croit-on assez dépourvuës de jugement pour n'en pas connoître le prix ? vraiment si elles ne le connoissoient, les précautions feroient bien inutiles. Ce n'est jamais l'occasion qui manque : & cette défiance ne sert qu'à préparer des excuses à celles qui ne sont pas sages : & des excuses très-légitimes.

PASQUELLA.

Très-légitimes ! Pouvez-vous dire cela ?

S I L V I A.

Affurément, ma sœur à raison. Une fille peut dire : Vous ne me l'avez pas donné à garder, moy, je ne m'en suis

AU PORT-A-L'ANGLOIS 41  
suis pas mise en peine. Estoit-ce mon  
affaire ?

PASQUELLA.

Continuez, voila de bonne morale.

FLAMINIA.

Mais aussi, comment veut-on que  
nous apprenions la langue si nous ne  
parlons à personne ? Je veux la sçavoir  
absolument, je suis lasse de baragouï-  
ner.

PASQUELLA.

Apprenez-là dans les livres, vous en  
avez tant.

FLAMINIA.

Les Livres donnent-ils l'accent ? Voilà  
de plaisans Maîtres de langue que des  
muets ou des morts.

SILVIA.

On retient bien mieux ce que disent  
les vivans.

PASQUELLA.

Oui. Il faut laisser approcher de  
vous des Amans tout vivans pour vous  
instruire. Cela vous accommoderoit,  
n'est ce pas ?

SILVIA.

Est-ce qu'il n'y a que des Amans  
qui ayent l'usage de la parole ?

FLAMINIA.

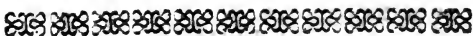
Et quand cela seroit, il faut bien

D

parler à des Amans, si l'on veut trouver des Maris. Et ce n'est que pendant qu'ils sont Amans qu'on peut leur parler ; car quand une fois ils sont devenu maris, tout est dit, à moins qu'ils ne grondent.

PASQUELLA.

Rentrez, rentrez causeuses ; vous n'avez pas besoin d'apprendre tant de langues, vous n'en avez déjà que trop d'une.



## SCENE IX. *Italienne.*

ARLEQUIN & VIOLETTE

*arrivent se tenant par dessous le bras, PASQUELLA.*

PASQUELLA.

**H**A ha ! vous voilà tous deux bien d'accord, ce me semble ? Vient-il de vous donner des leçons de la langue Françoisse ? Montez la haut garçonniere.

ARLEQUIN.

A qui en a cette vieille carogne-là ? Violette n'est pas sous votre juridiction, c'est moy qui la garde contre les Garçons Pâtisfiers & tous autres



AU PORT-A-L'ANGLOIS. 43  
PASQUELLA.

Retire-toy d'ici petit roquet. Cela  
n'est pas plus haut que ma jambe , &  
cela veut faire l'entendu , &c.

*La querelle s'échauffe & finit par des coups.  
Pantalon qui accourt au bruit en reçoit  
la meilleure partie , & l'Acte finit.*

*Fin du Premier Acte.*



## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

*Italienne.*

LE CHEVALIER , PANTALON.

LE CHEVALIER.

**J**E vous avouë, mon cher Pantalon, que plus je voy cette blonde, plus mon amour augmente pour elle : je sens que je l'aimeray toute ma vie. Ne pourriez-vous point trouver le moyen de me faire paroître devant elle sous ma forme ordinaire?

PANTALON.

Cela ne fera pas aisé.

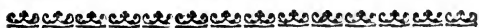
LE CHEVALIER.

Ah ! Si vous ne me soulagez, je croi que je mourray de chagrin.

PANTALON.

Vous seriez le premier Amant qui feroit mort de chagrin au Port-à l'An-

glois. Il faut faire en sorte que vous en rechapiez. Je me souviens que le Seigneur Lelio ma recommandé en partant , de ne gueres donner de vin à la vieille ; cela me fait juger qu'elle aime à boire. Sçavez vous ce que je vais faire pour votre service ? Je vais l'enivrer , c'est le moyen de nous débarrasser d'elle. Les filles par-là seront en liberté & vous pourrez en approcher plus facilement. Retirez-vous. Je voy leur Laquais que je vais employer à cela.



SCENE II. *Italienne.*

ARLEQUIN, PANTALON.

PANTALON.

**H**E bien , mon Garçon , te voila bien guery de ta jambe.

ARLEQUIN.

Le remede que j'ay pris est excellent.

PANTALON.

Je veux qu'il te guérisse encore d'une autre incommodité.

ARLEQUIN.

Volontiers. Je gagnerois une maladie exprès pour prendre un tel remede.

PANTALON.

Tu aime Violette ?

ARLEQUIN.

Autant que le remede , on ne peut pas plus dire.

PANTALON.

Et tu est bien affligé de voir Pasquella t'incommoder dans tes amours ?

ARLEQUIN.

Diable ! cette incommodité - là est pire que celle de ma jambe.

PANTALON.

Hè bien , avec le même remede je t'en guériray.

ARLEQUIN.

J'en prendrai tant qu'il faudra, vous n'avez qu'à dire.

PANTALON.

Ce n'est pas assez que tu en prennes ; il faut lui en faire aussi prendre à elle &amp; beaucoup même : pendant l'opération de la Medecine , elle dormira &amp; laissera tout le monde en liberté.

ARLEQUIN.

Oh la grande puissance de l'Orviettan !

PANTALON.

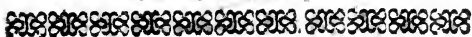
Je fourniray de l'Orviettan jusques à la guérison parfaite.

*On entend Pasquella dans les coulisses.*

AU PORT-A-L'ANGLOIS 47  
PANTALON.

J'entends Pasquella, retire-toy. Attends, écoute encore un mot.:

*Il lui parle à l'oreille.*



SCENE III. *Italienne.*

PANTALON, PASQUELLA.

*tenant un petit pot de roquille à la main.*

PASQUELLA.

**S** Eigneur Pantalon, vos Gens se moquent-ils de moy, de ne me donner que plein ce pot-là de vin pour déjeuner?

PANTALON.

Madame, on ma défendu de vous en donner davantage.

PASQUELLA.

Qui vous a fait une si sotte défense?

PANTALON.

Le même qui vous a fait défense de laisser parler aux hommes ses filles & leur Servante.

PASQUELLA.

Mais à mon âge, il faut boire du vin, c'est ce qui soutient.

# LE NAUFRAGE PANTALON.

Mais à l'âge de ses filles, il faut jaser un peu ; sans cela, il n'y a pas moyen de vivre.

PASQUELLA.

Ce n'est pas de même : Il y a du danger pour elles à les laisser trop parler aux hommes.

PANTALON.

Monfieur leur Pere dit de même, qu'il y a du danger pour elles à vous laisser trop boire de vin.

PASQUELLA.

Monfieur Lelio ne sçait ce qu'il dit & il a tort.

PANTALON.

Cela est vray, il a tort dans toutes les défenses qu'il nous a faites à tous : mais je suis raisonnable moy, & je vous donnerai du vin tant que vous voudrez, à condition que vous vous racommoderez, Arlequin & vous en buvant ensemble, car dans ma maison, j'aime la paix & la joye.

PASQUELLA.

He bien soit. Quand on est vieille, on ne se racomode plus avec les hommes qu'en bûvant.

PANTALON.

Je veux que Violette en soit aussi.

Signora

PANTALON.

Je veux que Violette en soit aussi. Signora Violetta approchez. Il faut boire avec Madame Pasquella & se reconcilier.



SCENE IV. *Italienne.*

PANTALON, PASQUELLA,  
VIOLETTE, ARLEQUIN.

VIOLETTE.

**V** Olontiers, Seigneur Hôte , voilà Arlequin qui apporte de quoy faire la paix.

*Arlequin paroît tenant des verres à sa main, & portant une bandouliere de bouteilles de vin qu'il appelle un Traité de Paix. Chaque bouteille , dit-il , est un article qu'il faut vuidier pour la conclure. On ne peut écrire cette Scene que les Acteurs forment sur le champ à leur fantaisie. On s'égaye de plus en plus , & Pasquella en beuvant & en dancant , chante les couplets suivans.*

E

*Chi non beve vita breve godera,  
 Ch'il bon vino che divino viver fa  
 In salute Gioventute non sdegnio  
 Ma vechiezza ch'e lapreza fa glo glo  
 Se nel core porti amore trinca su  
 Lac rudele fui di mele col glu glu  
 L'impotente si resente sol cosi  
 Ed oblia gagliardina col gli gli  
 Su versa su col glo glo glo glo glo  
 Col glo glo non dur de no  
 Da me ne gui col gli gli col glu glu é col glo.*



## S C E N E V.

PANTALON, FLAMINIA,  
 SILVIA.

*Pantalon en Italien, les Filles en François.*

FLAMINIA.

**O** ! Caro Signor Pantalon ! Que vous  
 avés bien fait de nous délivrer de  
 Pasquella ! Je ne sçaurois assez vous  
 témoigner combien je vous en ay obli-  
 gation.



AU PORT-A-L'ANGLAIS. 51

SILVIA.

Et moy , tenez , je vous baiserois volontiers.

PANTALON.

Gardés ce baiser-là pour celui qui ma prié d'enyver la vieille , & qui veut malgré moy m'en payer les frais.

SILVIA.

Qui est-ce donc qui est si genereux & qui nous a fait un si bon tour ?

PANTALON.

C'est ce Gentilhomme Provençal que vous vîtes hier dans la cuisine , & qui est amoureux de vous à la folie.

SILVIA.

Ma sœur je suis fachée qu'il ne vous ait pas vûe la premiere, c'est vous qu'il auroit aimée , mais ce n'est pas ma faute.

FLAMINIA.

La , la , ne vous excusez point , je ne vous porte point envie ; vous sçavez que j'ay le cœur engagé ailleurs.

SILVIA.

Seigneur Pantalon , ne pourrions-nous point le voir de loin , lui & sa Compagnie.

LE NAUFRAGE  
PANTALON.

De loin , Non. Les Gens ne viennent point ici pour se voir de loin ; mais pour de près , tant que vous voudrez.

## FLAMINIA.

Ho ! Non , non , Seigneur Pantalon , de loin , s'il vous plaît , Je suis trop timide pour approcher des hommes en ce Pays. Je ne connois pas encore leurs manières. On dit qu'ils sont si galands , si spirituels. Cela me fait peur : je ferois tout d'un coup déconcertée , on me prendroit pour une beste.

## SILVIA.

Eh ! Pourquoi , ma sœur . pour une beste ? vous avez tant d'esprit .

## FLAMINIA.

Oui , oui , tant d'esprit : quand j'en aurois ; ce n'est pas assez que de l'esprit , il faut avoir de l'usage du monde , c'est ce qui donne de la hardiesse. Tenez , quand j'aproche d'un homme bien fait , de bonne mine , du bel air , je ne sçais ce que devient mon esprit.

## PANTALON.

Eh allons , allons , courage. Que craignez-vous ? Celui-là n'est pas fait autrement que les autres ,

AU PORT - A - L'ANGLOIS. 53  
FLAMINIA.

Nous n'avons jamais vû le monde qu'à travers des jaloufies, que fçay-je moy comment les autres font faits ?

SILVIA.

Nous ne l'apprendrons jamais de loin  
Allons ma fœur, un peu de hardieffe.

FLAMINIA.

Depuis que j'ay entendu raisonner le Payfan de tantôt, je tremble encore davan age.

SILVIA

Cela devoit-il vous intimider ? Il y a des Paifans qui ont quelquefois plus d'esprit que leur Seigneur.

FLAMINIA.

Vous faites la réfoluë, vous manquerez de courage la premiere.

SILVIA.

Ah ! ma fœur, vous avez raifon. Le voilà qui vient, je fens que tout le corps me fourmille.

FLAMINIA.

Voilà cette fille hardie !

SILVIA.

C'est à vous à le recevoir, une fois vous êtes l'aînée.

FLAMINIA.

C'est vous qu'il aime. Cela vous regarde plus que moy.

Mais je ne sçay pas comme vous par  
ceur les Amans de quatre Nations.



SCENE. VI. *Françoise.*

LE CHEVALIER , LES DEUX  
SOEURS.

*Les filles embarrassées font des réverences  
timides. Le Chevalier s'avance douce-  
ment, & leur dit.*

LE CHEVALIER.

**I**L ne seroit pas honnête, Mesdames,  
de laisser ici seules deux aussi aima-  
bles personnes que vous. Ce seroit vous  
donner une idée peu avantageuse de  
notre Nation.

FLAMINIA. *embarrassée.*

Ah! Monsieur, point du tout . . . .  
Vous êtes trop obligeant, & . . . .

LE CHEVALIER.

Si je prends la liberté d'approcher de  
vous, je vous prie d'être persuadées  
que c'est avec tout le respect que vous  
meritez.

FLAMINIA.

Vous nous faites bien de l'honneur;

Monfieur, nous ne meritons pas tant de refpect . . . . Bon. Je dis d'abord une sottife. Je ne fçai où j'en fuis. Retirons-nous ma fœur. Monfieur, nous fommes vos très-humbles fervantes.

*Elles font encore des réverences , & fe retirent toutes honteufes. Après qu'elles font retirées , Silvia revient encore faire une reverence , en difant :*

Monfieur, je fuis vôtre très-humble fervante, je vous fuis fort obligée.

LE CHEVALIER *courant après elle.*  
Mademoifelle, Mademoifelle.



S C E N E V I I.

PANTALON , LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

**A** H ! mon cher Pantalon , je fuis au défefpoir.

P A N T A L O N.

Mais, vrayement voilà une chofe qui m'étonne. De jeunes filles fuir un homme fait comme vous. Je n'ay pas coûtume de voir cela ici. On voit bien que ces Demoifelles-là font Etrangères.



## SCENE VIII.

TONTINE, PANTALON,  
LE CHEVALIER.

TONTINE.

**H**E bien Monsieur le Chevalier ,  
votre entreprise n'a pas eu un bon  
succès. J'examinois la chose de loin ,  
j'ay vû les oiseaux s'envoler.

LE CHEVALIER.

Je m'étonne qu'ils soient si farouches  
dans une cage où on les apprivoise si  
aisément.

TONTINE.

C'est ce qui vous trompe, on les y  
amene tout apprivoisez.

PANTALON.

C'est timidité, mauvaise honte ; car  
je suis sûr qu'elles ne demanderoient  
pas mieux que de rester.

TONTINE.

Je le crois : il ne s'agit que de leur en  
fournir un prétexte honnête.

LE CHEVALIER.

Pour moy , je suis au bout de mon  
Rollet.

AU PORT-A-L'ANGLOIS 57  
TONTINE.

Consolez-vous, j'ay trouvé un autre moyen de les attirer & de les faire rester.

LE CHEVALIER.

Quel est il?

TONTINE.

Il vient d'arriver ici un Operateur Chinois, ou foy-disant tel, suivi d'une troupe de Baladins. Il va à une Foire qui se tient ici près. Je l'ay prié de nous étaler ses ingrediens, & de commencer par un petit divertissement. La curiosité fera descendre nos Demoiselles. Eloignez-vous pour un moment. Vous paroîtrez quand l'Operateur touffera. J'en ay concerté la maniere avec lui. Cela pourra les mettre en train de rire, & petit à petit nous les accoûterons à quitter la Chambre. Voilà l'Operateur qui paroît déjà. Decampez,





## SCENE IX.

UN OPERATEUR *chinois & sa suite,*  
PANTALON, TONTINE, LES  
DEUX SOEURS, ARLEQUIN &  
VIOLETTE *arrivent bien-tôt après.*

*L'Operateur est dans un Char fermé avec  
sa femme. Le Char est tiré par les Gens  
de sa suite. Le Char s'ouvre & devient  
une Boutique de Charlatan. La femme  
descend, un homme de sa suite chante.*

**G** Rands & petits, jeunes & vieux,  
*Acourez hâtez-vous, venez tous en ces lieux  
Admirer d'un Docteur la science divine.  
Sans défendre l'amour, sans vous priver du  
vin*

*Il vous guerira de chagrin.  
De tous les maux, c'est couper la racine.*

On danse.

## L'OPERATRICE.

*Pour nous voir de près  
Quittés vos retraites.  
Accourés Fillettes,  
A fort peu de frais.  
Nous vendons des attraits.*



*Embonpoint, jeunesse,  
Des roses, des lis,  
Vermillon exquis,  
Blanc de toute espece,  
On en vend chez nous,  
Mettés-y la presse :  
C'est par notre adresse  
Qu'on a des Epoux.*

On Danse.

### L'OPERATEUR.

Allegrezza è sanita. De la joye & de la santé. Voilà Messieurs ce que vous apporte du bout du Monde le Docteur le plus lettré de tous les Lettré de la Chine, l'Empereur de l'Empire des Empiriques. Gardez-vous bien, illustre Assemblée, de juger mal de ma science, par mon accent & par mon baragouin. Il est permis à un Medecin étranger de parler mal la langue Françoisé ; & ne croiez pas qu'elle guérisse de rien, puisqu'en France même, les Medecins ne s'attachent qu'à parler bon grec & bon latin, & sont très-souvent, aussi bien que moy, des ignorans en bon François. Vous devez au contraire bien augurer d'un Medecin qui vient de loin puisque la Rubarbe, le Sené & l'asse,

le Gayac, le Bezoard, & les meilleures drogues de la Medecine viennent comme moy des extrêmitéz de la Terre. Mais parlons de mes remedes.

Voici Messieurs une Quinte essence celeste qui suffit à guérir toutes les maladies. C'est un Elixir tiré des rayons du Soleil concassez avec des cailloux de Champagne & passez par l'alambic. Voici l'antidotte universel. La source de la joye & de la vie.

Voici le secret avec lequel l'Aurore rendit la vie à Tithon son vieil Epoux. Venus, au Poëte Phaon, & Medée au bon homme Æson son pere. Le même secret, dis-je, avec lequel Esculape, à la priere de Diane, rendit la vie à Hippolitte.

Quel est l'usage de mon Elixir ? Il est aussi facile que salutaire.

Versez une seule goutte de cet Electuaire dans une bouteille pleine de vin de Pomar ou d'Auvillé. Avez par jour cinq ou six de ces gouttes infusées & incorporées dans les liqueurs susdites: vous sentirez naître dans votre ame cette joye qui fait la santé, & qui augmentant & se perfectionnant de plus en plus, à la fin devient amour, autre source de la vie.

Alors toutes les obstructions que cau-

se le chagrin se dissipent. Le sang & les esprits circulent dans le corps en liberté, & en écartent toutes les maladies ; mais quand elles s'en sont emparées, venez à moy, Messieurs, toute la Terre a fait l'expérience de mes remèdes C'est par eux que j'ai guéri plusieurs fois la Sicile de la fièvre ardente qui s'allume dans ses entrailles & qui lui cause ses frissons & ses tremblemens ; c'est par eux, dis-je, que j'ai guéri le Nil de ses cataractes. Comme c'est par mes préservatifs que j'entretiens le bon temperament des Pyramides d'Egypte, qui les fait rester depuis si long-temps sur Terre.

Par mes remèdes, je guéris les maux de têtes des Maris jaloux, les vertiges des Coquettes, les coliques venteuses du cerveau & les étourdissemens des petits - Maîtres ; l'hydropisie d'argent des Maltotiers ; la dissenterie de la bourse des joueurs, la faim canine & les appetits défordonnez des Gens de plume, les dégoûts & les nausées du mariage.

*Pantalon, Violette & Arlequin sont aussi venus entendre le Charlatan. Arlequin fait des lazis d'admiration à chaque période, & s'approchant de trop près, re-*

*çoit quelque coups par les gesticulations soudaines & violentes de l'Operateur , lequel continue.*

## L'OPERATEUR.

Mais si j'ay des remedes admirables, j'ay de plus des secrets prodigieux & sur tout , utiles au beau sexe. J'ay un Opiate qui rend le teint d'une Dame plus blanc que l'albâtre, & qui lui donne de l'embonpoint & de la gorge autant qu'elle en souhaite.

## FLAMINIA.

Ah ma sœur le beau secret !

## L'OPERATEUR.

J'ai une poudre de simpathie qui attire des Amans aux filles , & qui de ces Amans fait des Maris.

## SILVIA.

O ce secret-là ne se peut assez payer !

## L'OPERATEUR.

Mais, j'ay encore une poudre plus admirable que toutes celle-là, Messieurs ; Et c'est-là le plus beau de tous mes secrets. J'ay, dis-je, une poudre qui a la vertu d'augmenter l'argent à ceux qui en ont , & d'en faire venir à ceux qui n'en ont point.

## ARLEQUIN.

Oh je veux avoir de cette poudre

AU PORT-A-L'ANGLOIS 63  
quand je devrois vendre ma chemise.  
FLAMINIA.

Monsieur. Combien vendez-vous  
l'Opiate pour l'embonpoint ?

L'OPERATEUR.

J'en fais present aux Belles, qui  
comme vous en ont besoin.

FLAMINIA.

Je vous remercie. Et moi je vous fais  
present de cet écu-là. Est-ce assez.

L'OPERATEUR.

Plus qu'il ne faut, Mademoiselle.

FLAMINIA.

Apprenez m'en l'usage, & le regime  
qu'il faut observer.

L'OPERATEUR.

La premiere chose qu'il faut faire  
pour acquerir de l'embonpoint, c'est  
de ne se pas foucher d'en avoir. Le re-  
gime ensuite est de bien boire & bien  
manger, éviter tout chagrin, ne se point  
coucher trop tard, & dormir la grasse  
matinée. Mais ce qui est encore plus  
necessaire pour une fille de vôtre âge,  
c'est de prendre au plutôt un bon mari.  
Tenez, voyez si l'embonpoint & la  
gorge manquent à ma femme. Quand  
je l'ay prise, elle étoit étique, & au-  
jourd'huy elle ne l'est plus.

LE NAUFRAGE  
FLAMINIA.

Comment le pren-t-on cet Opiate ?  
L'OPÉRATEUR.

Le soir on délaye gros comme la tête  
d'un épingle de cet Opiate dans un bon  
bouillon, un copieux consommé nou-  
rissant & rafraîchissant, on avale le  
tout, & puis une heure après

FLAMINIA.

Une heure après ! Hé bien ?

L'OPÉRATEUR.

Une heure après on s'endort jusqu'au  
lendemain matin. Et à six heures on  
avale encore un bouillon pareil, &  
une heure après

FLAMINIA.

He bien donc ? Une heure après.

L'OPÉRATEUR.

Une heure après on s'endort de re-  
che t, & l'on continuë à dormir jusqu'à  
onze heures ou midy. Alors on se leve  
pour continuer le régime.

ARLEQUIN

L'Opérateur ne songe pas qu'il y  
met trop de façons.

FLAMINIA.

Et quand on n'a point de mary ?

L'OPÉRATEUR.

Par un autre secret de mon art, je  
connois que vous n'en manquerez pas  
long-

AU PORT-A-L'ANGLOIS 65  
long-temps, & j'en repons corps pour  
corps.

FLAMINIA.

Voilà un homme admirable.

ARLEQUIN.

Signor Operatore, quanto vendete  
la polvere qui fait venir de l'argent ?

L'OPERATEUR.

Plus on la paye, & plus il en vient.

ARLEQUIN.

Mais je n'ay pour tout vaillant qu'une  
piece de vingt cinq sols.

L'OPERATEUR.

Tenez, la voila, je ne prends pas  
garde à vous. Il faut la prendre com-  
me du tabac. Voyez comme je fais,

ARLEQUIN.

Mais en fait-elle venir bien-tôt ?

L'OPERATEUR.

Sur le champ. Il est déjà venu, j'en  
suis sûr.

ARLEQUIN.

Mais je n'en ay pas encore pris.

L'OPERATEUR.

J'en ay pris moy, c'est le principal.

*Arlequin prend plusieurs fois de la poudre,  
fouille dans ses poches & les vuide sur un  
des cotez du Theatre, pendant que Sil-  
via parle à l'Operateur.*

F

SILVIA.

Et la poudre de simpathie qui attire les Amans, combien vaut-elle ?

L'OPÉRATEUR.

Ce qu'il vous plaira, Mademoiselle. Tenez la voila. On la prend comme je viens de prendre l'autre. Essayez-la, vous en verrez l'effet tout à l'heure.

SILVIA.

Tenez voilà aussi un Ecu, quoy qu'à vous dire le vray j'aye peu d'esperance en votre poudre. Essayons par curiosité.

*Silvia prend de la poudre. L'Opérateur touffe. Le Chevalier paroît, les deux Sœurs en paroissent d'abord effrayées, mais Flaminia se remettant de sa frayeur lui dit :*

FLAMINIA.

Comment ! C'est le Lucas de tantôt. Ha ha, Monsieur, vous sçavez tous ces jolis tours-là. Jé vois bien que vous êtes trop fin pour nous. Retirons-nous ma sœur. Monsieur je suis votre très-humble servante.

SILVIA.

Et moy aussi Monsieur, à Lucas & vous.

à parte

Ohime !





S C E N E X.

LES DEUX SOEURS *se retirent, les autres restent.*

ARLEQUIN *parlant toujours Italien.*

**M**ais puisqu'il est déjà venu un Amant à cette Demoiselle-là, les secrets de l'Opérateur sont bons. Je m'étonne que l'argent ne me soit pas encore venu à moy.

LE CHEVALIER.

Hé bien, Mademoiselle, Tontine, notre adresse n'a fait qu'empirer l'affaire.

TONTINE.

Nous allons tout à l'heure y chercher du remède. En attendant, pour vous consoler & nous divertir, voyons comment finira l'affaire de ces gens-ci.

ARLEQUIN.

Seigneur Opérateur ; j'ay beau fouiller, il ne m'est point encore venu d'argent.

L'OPÉRATEUR.

Il m'en est venu à moy. J'ay dit que ma poudre en faisoit venir, & je n'ay pas menti.

Mais, à moy, à moy.

L'OPÉRATEUR.

A vous? Elle vous en fera venir quand vous la vendrez à un autre comme je vous l'ay venduë, & si vous voulez, par dessus le marché, je vous tireray encore une dent ou deux.

ARLEQUIN à *patre*,

Ha ha le Charlattan ma joué un tour de son métier. Tâchons à le lui rendre; Seigneur Opérateur vous êtes trop genereux; en récompense je veux vous donner gratis une autre poudre encore plus admirable que la vôtre & qui produit des effets que je ne vous puis exprimer. Tenez, prenez-en un peu, vous en aurez sur le champ l'expérience.

L'OPÉRATEUR.

Mais expliquez-moi quelque peu ses effets.

ARLEQUIN.

Cela gâteroit tout. Il est de l'essence du secret que l'on ignore l'effet de la poudre avant que de la prendre.

L'OPÉRATEUR.

Hé bien? La voilà prise. Que m'en reviendra-t-il de bon.

ARLEQUIN.

Il vous reviendra cinquante basto-

AU PORT-A L'ANGLOIS. 69  
nades que je vais vous donner tout à  
l'heure.

*L'Opérateur se sauve dans son Char, Ar-  
lequin l'y suit. Le Char se ferme & la  
suite de l'Operateur les entraîne tous  
deux enfermés & crians de toute leur  
force.*



SCENE XI.

LE CHEVALIER, PANTALON.  
TONTINE. *Pantalon parle en  
Italien , les autres en François.*

TONTINE.

**J**E me suis bien doutée que la Co-  
médie finiroit sérieusement. C'a,  
songeons à quelque'autre expédient.

LE CHEVALIER.

Je reprendrois inutilement l'habit de  
Païsan , puisqu'on m'a reconnu.

TONTINE.

Jouëz quelque personnage qui vous  
déguise mieux, & qui effarouche moins  
que celui d'homme d'épée. Monsieur  
Pantalon , ne pourrions-nous point

trouver ici un manteau noir. Franchement, je ne sçai plus où j'en suis : Je vous avouë que ces filles-là m'étonnent, car elles ont l'air vif & spirituel. Comment sont-elles si sottes ?

PANTALON.

Je vous l'ai déjà dit, c'est par un excès de timidité. Elles craignent de paroître ridicules devant vous autres François, qui êtes, à ce qu'elles disent, trop fins, trop polis & trop galands pour elles.

TONTINE.

Trop polis & trop galands ? Hé mais, il me semble qu'elles ont tort d'accuser à présent les François de ces pauvretés-là. Ils se défont tous les jours des manières du temps passé. Nous autres virtuoses, il y a plus de quarante ans que nous travaillons à les en corriger, & nous y avons tantôt réüssi.

LE CHEVALIER.

Il est vrai qu'on vit à présent plus sans façons que jamais.

TONTINE.

Je voy bien qu'il faut que je les instruis moi-même de la réforme que nous avons faite en France. Elles n'auront pas peur de moi, peut-être ?

AU PORT A-L'ANGLOIS. 71  
LE CHEVALIER.

Je ne croy pas : & si vous vous en mêlez , elles seront en bonne main.

TONTINE.

Signor Pantalon , allez leur dire que je les demande, & que Monsieur le Chevalier n'est plus ici.

PANTALON.

Elles se méfieroient de moi , elles sçavent que je suis dans ses interêts.

TONTINE.

Ah voilà leur laquais qui fera mieux la chose. Instruisez-le vous-même, vous qui sçavez sa langue.



SCENE XII.

ARLEQUIN, LE CHEVALIER,  
TONTINE , PANTALON.

ARLEQUIN.

**Q**Ue maudit soit le Charlatan ! Ce fourbe-là ! Qui après avoir attrapé mon argent , m'attrape aussi moi-même dans son Char comme dans une fourricierre !

LE CHEVALIER.

Console-toy , mon garçon , l'Opéra-

teur ne t'a pas trompé. Le secret va opérer, tiens voilà deux écus qu'il te fait venir de ma part & que je te donne de bon cœur.

ARLEQUIN.

Ha ha ! Vous avez raison, sa poudre est meilleure que je ne pensois, je suis d'avis d'en prendre encore une prise.

LE CHEVALIER.

Hé bien il a opéré derechef, & voilà encore un écu qui te vient ; mais avant qu' d'en prendre davantage, va dire à tes Maîtresses qu'il y a ici-bas une Dame qui les demande.

ARLEQUIN.

Volontiers, Monsieur, vous êtes un galand homme aussi-bien que l'Opérateur, vous me rendez tous deux la joye.

*Il accable le Chevalier de caresses avant que de partir.*

TONTINE.

Monsieur Pantalon, recevez-les quand elles descendront. Je les joindrai dans un moment. Eloignons-nous tous deux.



SCENE XIII.

PANTALON *seul.*

**V** Oilà un drôle de Garçon que cet Arlequin, je voudrois l'avoir à mon service, il entretiendrait la joye dans mon Cabaret. Il faut que je prie Mademoise'lle Tontine de lui persuader de s'engager avec moi, elle y réussira mieux que personne.



SCENE XIV.

PANTALON *en Italien*, LES DEUX SOEURS *en François.*

FLAMINIA.

**S** Eigneur Pantalon , où est donc cette Dame qui nous demande ?

PANTALON.

Elle se promene là-bas, & va vous joindre ici tout à l'heure.

SILVIA

Et cet Amant qui m'est apparu, n'est-il plus dans le jardin ?

G

LE NAUFRAGE  
PANTALON.

Non , Mademoiselle.

SILVIA.

N'y reviendra-t-il point ?

PANTALON.

Non , Mademoiselle , il craint trop  
de vous incommoder.

SILVIA.

Tant pis.



SCENE XV.

FLAMINIA, SILVIA.

SILVIA.

**M**A sœur , je ne vous comprends pas. Vous avez de l'esprit, de la lecture, vous sçavez tout , & cependant vous êtes plus timide que moi qui ne sçais rien, d'où vient cela ?

FLAMINIA.

C'est que plus on a de lumieres, mieux on connoît ses fautes , & plutôt on rougit de les avoir faites.

SILVIA

Mais qui est-ce qui vous les fait faire , ces fautes ?



AU PORT-A-L'ANG OIS. 75  
FLAMINIA.

La seule crainte de les faire : cela suffit pour ôter la liberté de l'esprit, & ce n'est que l'habitude de converser avec le monde poli qui guérit de cette crainte.

SILVIA.

Eh pourquoi donc le fuyez-vous le monde poli ? Est-ce le moyen d'acquiescer de la hardiesse ? Et si, dans le fonds, croyez-vous que les hommes examinent nos fautes de si près ? Allez, allez, ce n'est pas l'esprit qu'ils cherchent le plus en nous.

FLAMINIA.

Je le sçai bien ; mais quand on n'a guères que cela , on est bien aise qu'il paroisse.

SILVIA.

Ne vous plaignez pas , vous ne manquez pas encore d'agrément , & je voudrois avoir vos traits.

FLAMINIA.

Patience, patience, quand l'embonpoint me sera revenu, comme l'Opérateur me l'a promis, je ne ferai plus si timide.

SILVIA.

Ho, j'en'ai que faire d'esprit moi , j'ai de l'embonpoint.

Sans le départ du Comte de Trinquemberg que j'aimois, j'en aurois encore plus que vous, mais il hausse ou baisse selon la joie ou le chagrin que nous cause l'amour, & l'embonpoint est le Thermometre du cœur d'une fille.

SILVIA.

J'avois bien entendu dire que l'amour faisoit venir de l'esprit, mais je ne sçavois pas qu'il fit en aller l'embonpoint. Ah cela m'afflige ! je sens que je vais le perdre.

FLAMINIA.

Hé bien. Si vous craignez que l'amour ne vous maigrisse, n'en prenez point.

SILVIA.

Est-ce nous qui le prenons ? C'est lui qui nous prend. Voyez comme il a pris cette vieille & riche Tante que nous avons vûë en passant à Milan, & je m'en étonne moins depuis que j'ai vû ce Gentilhomme qui cherche tant à nous parler ici. Car il me semble qu'il a beaucoup d'air de notre nouvel Oncle.

FLAMINIA.

Il est vrai. Quand je me le rappelle,

AU PORT-A-L'ANGLOIS. 77

je trouve qu'à l'âge près , ce jeune homme-ci lui ressemble beaucoup , il a même son accent.

SILVIA.

Si notre vieille Tante n'a pû s'empêcher d'aimer , m'en défendrai-je mieux à mon âge. Tenez , je croi qu'on maigrit encore plus en s'efforçant de lui résister.

FLAMINIA.

Vous avez peut-être raison.... Mais voici, je croi, la Dame qui nous demande.



SCENE XVI.

TONTINE , LES DEUX SOEURS.

TONTINE.

J'Apprends , Mesdemoiselles , que vous êtes seules en ce lieu. Il est presque désert. Le séjour de la Campagne est ennuyeux quand on y manque de compagnie. Je prends la liberté de vous venir offrir la nôtre , si elle ne vous est pas désagréable.

FLAMINIA.

Vous nous faites honneur, Madame ;

G iij

78 LE NAUFRAGE

mais des étrangères comme nous, qui d'ailleurs n'ont jamais vû le monde, ne pourroient que vous être à charge.

TONTINE.

Ne craignez point cela. Je suis ici avec une jeune veuve qui chante fort bien, & avec une tante, femme âgée, mais de bonne humeur, deux Cavaliers très-sages nous y accompagnent. Nous sommes tous de bonnes gens, & sans cérémonie.

FLAMINIA.

Ces Messieurs sont vos époux sans doute, à vous & à la Tante.

TONTINE.

Nos Epoux ? Ils ne sont pas seulement nos Amans. Non, Mademoiselle, ils ne sont que nos Amis.

FLAMINIA.

Quoi ? Des Personnes de votre sexe, jeunes & aimables, se promennent ici librement à l'écart avec de simples Amis.

TONTINE.

En votre Pays on en feroit aussi-tôt des Amans peut-être ?

FLAMINIA.

Ce qui m'étonne en cela, ce n'est que la liberté qu'ont ici les Dames.

AU PORT A-L'ANGLOIS. 79  
T O N T I N E.

C'est ici l'usage : les Dames y font ces parties avec des Amis ou des Amans , bien plutôt qu'avec des Maris, cela est moins Bourgeois.

S I L V I A.

Ah ma sœur l'heureuse Nation !

T O N T I N E.

Permettez donc que nos Messieurs approchent de vous , ils sçavent votre langue , nos Dames nous vont joindre , elles s'habillent , au moins la veuve , car la Tante est encore fatiguée.

F L A M I N I A.

Je vous prie derechef de nous en dispenser. Quoi que je n'aye pas vû le monde , je connois les François , j'ay lû leurs historiètes.

T O N T I N E.

N'esperez pas les trouver tels que vous les avez vûs dans les Romans , les choses sont un peu changées.

F L A M I N I A.

Je croy que l'Amour aura perfectionné chez eux de plus en plus la galanterie.

T O N T I N E.

On voit bien que vous venez de loin. Il s'agit bien à present ici de galanterie ! Il y a long-temps que l'Amour

## 80 LE NAUFRAGE

ne se mêle plus de les perfectionner. Au contraire, ce sont eux qui ont perfectionné l'Amour.

FLAMINIA.

Expliquez-moi donc je vous prie comment cela s'est fait.

TONTINE.

Cela s'est fait en retranchant de l'amour ce qu'il avoit d'inutile & d'incommode. En abolissant cette politesse surannée que vous nommez galanterie. Elle estoit devenuë à charge. On l'a renvoyée aux Espagnols & aux Maures d'Afrique d'où elle étoit venuë, avec ses fêtes galantes, ses Tournois & ses Carrouzels. Tout cela s'en est retourné de compagnie.

FLAMINIA.

Voilà un changement qui m'étonne.

TONTINE.

Oui, Mademoiselle, on a banni ces longs préludes de petits soins & de services frivoles. : ces sentimens de fidèle Pasteur : cette timidité rustique que l'on faisoit passer pour respect : enfin toutes les formalitez romanesques. Et se picquer à présent d'être galand, c'est vouloir passer pour Gaulois.

FLAMINIA.

Et qu'à-t-on mis à la place de ce qu'on

AU PORT-A-L'ANGLOIS. 81  
T O N T I N E.

Des plaisirs solides & de bons sens. On a réuni ceux de l'amour & de la table ; on y a joint une conversation libre, familière, enjouée : on dîne aux flambeaux en des réduits discrets : on fait des promenades secrètes aux environs de Paris en des lieux pareils à celui où nous sommes. L'Amour est passé des bords du Lignon & du Pays de Forest, dans ceux de Bourgogne & de Champagne. Avouez qu'il a fait un joly voyage.

F L A M I N A.

Mais, n'a-t il rien perdu de sa délicatesse en ces Païs-là ?

T O N T I N E.

C'est gagner, que d'en perdre. La belle perfection pour lui que d'être délicat & fluët comme il étoit autrefois ! Il n'avoit presque plus de corps. Aux Païs dont je vous parle, il a repris chair : il se fortifie tous les jours : l'enjouement lui revient : il ne demande plus qu'à rire.

S I L V I A.

Ah ! ma sœur le joly Garçon ! il y a du plaisir à le connoître en ce Pais ci, puisqu'il y est de si bonne humeur.

## LE NAUFRAGE T O N T I N E.

C'estoit un plaisant amusement pour luy chez nos Peres, que de voir ces cercles d'Amans & d'Amantes, occupez à former de belles conversations, à foutenir des Theses sur la délicatesse, qui faisoient bailler cet enfant.

FLAMINIA.

Franchement, je croi que cela étoit un peu ennuyeux.

T O N T I N E.

Il s'est guéri sur tout de la colique venteuse du bel esprit, de la migraine que lui causoient les jolis Vers, les galands Madrigaux; les tendres Elegies dont il avoit la teste chargée. Il n'y est resté tout au plus que des Vaudevilles gaillards ou des Chançons à boire.

S I L V I A.

Cela est bien plus joli que des elegies, on le retient tout d'un coup sans se faire mal à l'esprit.

T O N T I N E.

Tenez. La plûpart de nos Gens ont si peur que la maladie du bel esprit ne les reprenne, que pour en éloigner l'air, ils ne s'occupent depuis long-tems que de Contes de Fées, de Bilboquets, ou tout au plus de Logogrifes.



AU PORT - A - L'ANGLOIS. 83  
F L A M I N I A.

Voilà l'Amour bien changé, je ne le reconnois plus. Il me semble pourtant qu'il avoit autrefois une tendre mélancolie qui ne déplaîsoit pas.

T O N T I N E.

Elle lui venoit de langueur, d'ina-  
nition : on ne le nourrissoit de rien.

S I L V I A.

Oh ma sœur, vous avez beau dire voilà une heureuse réforme : vive l'amour en ce Pais-ci. Je croy que les Italiennes avec qui vous estes s'y plaisent bien.

T O N T I N E.

Elles n'en fortiroient pas pour être Reines de la Chine.

F L A M I N I A.

Oserois-je vous demander qui sont les hommes qui vous accompagnent?

T O N T I N E.

L'un est un Gentilhomme de Proven-  
ce, qui depuis la paix, cherche à ven-  
dre une Compagnie que lui a laissé son  
Oncle en se mariant à Milan avec une  
vieille Italienne fort riche.

S I L V I A.

Comment s'appelle l'Oncle ?



## S C E N E   X V I I .

LES DEUX SOEURS, TONTINE,  
LE COMTE DE TRINQUEM-  
BERQ, LE CHEVALIER DE LA  
BASTIDE.

## L E C O M T E .

**M** Ontamzelle Flaminia ! Oh l'ê-  
tre point vous que che voye prè-  
sentement. L'estte ein sonche ! Ein ref-  
ferie ! Moy dormir encore touchours.

F L A M I N I A .

En croirai-je mes yeux ? Est-ce vous  
Seigneur Comte.

L E C O M T E .

O cara Flaminia ! Puisque le fortu-  
ne fait trouver nous ensemplement par  
ein ponne hazard, che l'espere que vous  
souffre point la séparation entre nous  
chamais davantage.

F L A M I N I A .

Je fais plus que de l'espérer ; l'amour  
que je sens m'en assure. Il est plus fort  
que tous les obstacles que l'on peut lui  
opposer.

AU PORT-A L'ANGLOIS 85  
LE CHEVALIER.

Quoi Seigneur Comte, c'est-là véritablement la Signora Flaminia, pour qui vous n'avez point cessé de soupirer depuis votre retour d'Italie?

LE COMTE.

Monfir la Pastide, mon fitele ami, il être point ein mortel plus contentement que moy toutasteure. Chel sens mon coeuir que il nache dans le choie par teeus son tete. O mia cara Montamzele Flaminia!

SILVIA

Et vous, Monsieur le Chevalier de la Bastide, sçavez-vous bien que vous estes notre Cousin, & que j'en suis bien aise.

LE CHEVALIER.

Ah! charmante blonde que me dites vous, vous me rendez encore plus heureux qu'il ne croit l'être.

TONTINE.

Je voi bien que vous avez tout quatre bien des choses à vous dire. Croyez-moy, on éclaircit mieux les affaires en particulier. Promenez-vous tête à tête dans les allées de ce Jardin, & moy, je vais faire un autre petit tête à tête avec notre Hôte pour ordonner notre dîné; car je croy que nons ne ferons pas deux tables.

Non sans doute. Oli que le Signor  
Padre fera surpris à son retour.

TONTINE.

Allez-donc, partez, voici justement  
Pantalon qui vient.



SCENE XVIII.

PANTALON, TONTINE.

TONTINE.

**C**A, notre Hôte. Nous allons tous  
dîner ensemble, qu'avez-vous à  
nous donner?

PANTALON.

Ce qu'il vous plaira, Mademoiselle,  
on ne manque de rien ici.

TONTINE.

Il nous faut une grande matelotte  
d'abord, c'est ici le plat d'honneur ;  
mais ample, copieuse.

PANTALON.

Nous la ferons telle que vous sou-  
haiterez.

TONTINE.

N'allez pas nous donner de vos ma-

AU PORT-A L'ANGLOIS. 87  
telottes à l'Espagnole, où il y a moins  
de poisson que d'oignon.

PANTALON.

Vous en ferez contente assurément.

TONTINE.

Ces Amans-ci, sont des Amans qui  
mangent, ils n'ont que cela à faire ici,  
faites-leur bonne chere.

PANTALON.

La meilleure que je pourrai.

TONTINE

Pour moi, je meurs, je n'ai encore rien  
pris de la matinée. Quand je suis chez  
moi, je prends de mon Thé.

PANTALON.

Eh que n'avez-vous parlé, Made-  
moiselle, on vous en auroit fait.

TONTINE.

Oui du Thé à l'eau ou au lait, mais  
je fais infuser le mien dans du ratafia,  
& j'en prends tous les matins trois ou  
quatre bonnes tasses, cela soutient en  
rafraîchissant. Qu'avez-vous à nous  
donner en gras?

PANTALON.

Venez vous même à la Cuisine, vous  
choisirez. Mais, par parenthese, vous  
allez tous dîner ensemble, voilà donc  
vos Italiennes apprivoisées.

Nos Italiennes apprivoisées ? Vous étonnez vous de cela ? Non , dans toute l'Isle de Cythere , il n'y a point de Port plus favorable que le Port-à-l'Anglois. Y a-t-on jamais vu aborder des Amours , qui n'y soient arrivez à bon port ? Allons , allons , à la Cuisine.





## DERNIER ACTE.

---

### SCENE PREMIERE.

PANTALON, TONTINE.

TONTINE.

**M**onsieur Pantalon. Votre maison porte bonheur à tout le monde. Voilà encore nos quatre Italiennes qui se trouvent anciennes amies. Elles se cherchoient ailleurs toutes quatre, & se sont ici rencontrées par un heureux hazard.

PANTALON.

Quoi la veuve & sa Tante sont amies des Filles.

TONTINE.

Amies intimes, & connoissent les Amans, & les vont servir de toute leur force.

PANTALON.

Cela me fait plaisir. De mon natu-

90 LE NAUFRAGE  
rel, j'aime à voir tout le monde content.

TONTINE.

Si votre naturel est de faire plaisir, le mien n'est pas d'être cruelle.

PANTALON.

Faites-moi donc la grace dont je vous ai prié. Je voi Arlequin qui s'avance tout à-propos.

TONTINE.

Oui, mais Violette le suit.

PANTALON.

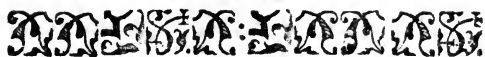
Tant mieux. Faites de belles promesses à son Amant, elle doit être bien aise de le voir heureux.

TONTINE.

C'a, tâchons donc de l'enroller à votre service. Ne vous éloignez pas, je vous appellerai quand j'aurai besoin de vous.







SCENE II.

TONTINE , ARLEQUIN ,  
PANTALON *à part.* ARLEQUIN.  
PANTALON *en Italien.*

TONTINE.

**M**On Garçon , je te trouve de  
bonne humeur , tu es allerte,  
serviable , tu fais plaisir à voir. Les  
Gens qui viennent ici ne cherchent  
que la joie. Tu ferois fortune , si tu  
voulois t'y engager. Le Seigneur Pan-  
talon , qui est un très-bon Maître ne  
demanderoit pas mieux. Pour moi , je  
te le conseille. Quitte la livrée & prends  
le tablier. Déjà , le métier est plus hon-  
nête , & je n'en connois guère de plus  
heureux.

ARLEQUIN.

Qu'a-t-on à faire dans ce métier-là ?

TONTINE.

Helas ! rien la plûpart du tems , que  
rire , chanter , boire , faire grande  
chere & recevoir l'argent qu'on donne  
pour le Maître & pour les Garçons.

H ij

## LE NAUFRAGE ARLEQUIN.

Je croi que je m'accoûterai bien à cette fatigue-là.

TONTINE.

Tout au plus, mettre un couvert, servir sur table, & porter du vin quand on en demande seulement.

ARLEQUIN.

Cela ne casse point les bras.

TONTINE.

Ce Cabaret-ci ne ressemble point aux autres, où l'on veut toujours avoir les Garçons auprès de soi. Ici, il ne faut monter que quand on vous appelle, & plutôt à la seconde fois qu'à la première. Moins vous servez, moins on vous voit, & mieux on vous paye.

ARLEQUIN.

Et combien donne-t-on de gages pour rire, chanter, boire, manger & ne rien faire?

TONTINE.

Cinquante écus, sans les profits qui valent six fois autant: car on paye ici grassement les Garçons quand ils sont joyeux & discrets.

ARLEQUIN.

Tope, marché fait.

TONTINE.

Seigneur Pantalon. Voilà Arlequin

AU PORT-A-L'ANGLOIS. 93

que je viens d'arrêter à votre service ,  
donnez-lui le denier à Dieu.

PANTALON.

Ah volontiers mon Garçon ! Je m'en  
réjouis pour l'amour de toi-même.

ARLEQUIN.

Mais , att ndez un moment s'il vous  
plaît. Je ne songeois pas que j'aime  
Violette , & que j ne voudrois pas la  
perdre. Si vous vouliez la prendre aussi,  
cela nous accommoderoit.

PANTALON.

Mon enfant , nous ne prenons ici de  
filles que le moins que nous pouvons ,  
car elles ont trop de langue.

ARLEQUIN.

Je voi qu'elle a entendu notre mar-  
ché , avant que de recevoir le denier à  
Dieu , je serois bien aise de sçavoir  
comment elle prend la chose.

*Arlequin va vers Violette , qui d'abord lui  
fait froide mine , mais à la fin le caresse  
un peu comme pour le retenir , & lui  
dit :*

VIOLETTE.

Arlequin , ressouvienst-toi que je t'ai-  
me.

*Arlequin retourne vers Pantalon en hés-  
tant , & en regardant de temps en temps*

94 LE NAUFRAGE

*Violette. Selon les mines qu'elle fait, il avance ou recule. A la fin, il reçoit le denier à Dieu & revient à elle; mais elle lui tourne le dos. Il lui dit en tremblant.*

ARLEQUIN.

Violette, Ne rien faire que bien boire & manger, & être bien payé. Hélas! laisse-moi essayer pour un an seulement.

*Violette ne se retourne point. Il reporte l'écu du denier à Dieu d'un air triste, revient à elle & en est caressé. Il approche pourtant insensiblement de Tontine qui lui dit avec emphase.*

TONTINE.

Il vient ici de beaux Messieurs & de belles Dames, pour qui on appreste de grands repas, auxquels ils ne touchent presque point, car on n'y vient que pour la commodité de la conversation seulement. Poulets, Dindons, Fricassées, Matelottes, vin à la glace, tout ce qui reste, pour les Garçons

*Arlequin reprend l'écu, & va dire à Violette d'un ton piteux.*

AU PORT-A L'ANGLOIS. 93

ARLEQUIN.

Le moien d'y resister. Helas ! Ma chere Violette. Pour six mois seulement. Qu'est-ce que tu lit-là ?

VIOLETTE.

C'est la Lettre du gros Garçon Pâtissier.

ARLEQUIN.

Quoi ce n'étoit pas en songe que tu l'as reçûë ? Ah ingratte ! perfide ! tra- ditrice ! qu'est-ce qu'elle dit cette let- tre.

VIOLETTE.

Dès que je serai arrivé à Paris, je prendrai boutique & vous épouserai, & ne vous nouriray que de petits Pâ- tez, de Tartelettes, de Biscuits, de Macarons & de Confitures. Ha, ha in- grat, tu veux me quitter ?

ARLEQUIN.

Mais Violette, considere un peu. Pou- lets, Dindons, Fricassées, Matelottes, vin à la glace, cinquante écus & les profits.

VIOLETTE.

Petits Pâtez, Tartelettes, Biscuits, confitures, un gros Garçon.

ARLEQUIN.

Ohime son desperato.

*Arlequin reporte encore l'écu , va & vient  
d'un costé & de l'autre très-embarrassé ,  
& à la fin s'écrie :*

## ARLEQUIN.

O pauvre Arlequin , malheureuse victime de l'amour & de la gourmandise !

TONTINE *le tirant par le bras.*

Au dessert, vin de Champagne, Pâtisserie, Fruits de toutes sortes, Rosolis, Ratafias, Fromage de Milan, & tout cela. Pour les Garçons, & quand on a fait le compte , par-dessus tout cela, encore un écu pour les Garçons. Et cela arrive sept ou huit fois par jour , & fort souvent par nuit.

## ARLEQUIN.

Ah ! Je n'en puis plus. Violette, ma chere Violette , par pitié, & même pour ton intérêt , laisse-moi engraisser ici seulement quatre mois. Je reviendrai à toi riche , gras , potelé : je vaudrai quatre Garçons Pâtissiers.

## VIOLETTE.

Et pendant ce temps-là , que fera Violette abandonnée. Non , en arrivant j'épouse le Garçon Pâtissier.

## ARLEQUIN.

Ah , il n'y a pas moyen de me déterminer !

AU PORT-A-L'ANGLAIS. 87

terminer ! il faut mourir dans l'embaras du choix. Ne languissons pas davantage, c'en est fait, il faut se tuer. Monsieur Pantalon, n'avez-vous point quelque reste de matelotte.

PANTALON.

Pourquoi faire ?

ARLEQUIN.

Pour me tuer, vous dis-je. Je l'avalerai tout d'un coup, & je m'étranglerai avec les arrêtes.

VIOLETTE.

Fy, voilà une mort gourmande, je ne te regretterois point. Je veux que tu meure d'amour seulement, d'amour.

ARLEQUIN

Mourir d'amour ! On a perdu ce secret-là. Je croi même la chose impossible. L'Amour est l'auteur de la vie, il ne sçauroit donner la mort. Tant que j'aurai de l'amour dans le cœur, le moyen de cesser de vivre ! Monsieur Pantalon, donnez-moi une demie-douzaine de bouteilles de vin de Champagne.

PANTALON.

Quel est ton dessein ?

ARLEQUIN.

De noyer l'amour dans mon cœur, afin de pouvoir mourir après sans aucune difficulté.

I

LE NAUFRAGE  
PANTALON.

Je veux que tu vive pour me servir.

ARLEQUIN.

Quoi plus de pitié ! Allons, il n'y a plus à reculer : passons-nous l'épée à travers le corps. Violette, trois mois seulement, je ne puis à moins, voilà mon dernier mot.

TONTINE.

Seigneur Pantalon, il faut lui sauver la vie, & prendre Violette aussi à votre service.

PANTALON.

Je le veux bien, pourvû qu'elle promette de garder les secrets du logis.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous qu'elle revele un secret en France ? Elle n'en sçait pas la langue.

TONTINE.

Allez, mes enfans, faites votre devoir, je réponds de votre fortune. Le Seigneur Pantalon est déjà vieux, assez riche & sans enfans, il vous laissera son Cabaret. On aime les Etrangers en France, tu es de bonne humeur, Violette est jolie, vous attirerez tout Paris.

ARLEQUIN.

Mais si Violette attire le monde, ne



Verra-ce point à mes dépens ?

TONTINE.

Ne crains rien. Ce n'est jamais pour l'Hôtesse qu'on vient ici , on y amene de quoi s'en passer.



SCENE III.

LA SRA. CECILIA , LES DEUX  
SOEURS & *leurs Amans arrivent,*  
ARLEQUIN & VIOLETTE *sortent un moment après,* TONTINE  
& LES SOEURS *en François.*

TONTINE.

**M**esdemoiselles, voilà encore deux  
Amans qui vont faire ici fortune:  
ils se sont mis au service du Seigneur  
Pantalon.

FLAMINIA.

Quoi Violette veut nous quitter ?

VIOLETTE.

Vous quitterez bien Monsieur votre  
Pere pour suivre le Signor Comte si  
on vous le permet. Adieu , nous allons  
prendre le tablier.

LA Sra. CECILIA.

Mesdemoiselles , je voulois vous sur-

prendre, & c'est vous qui m'avez surprise.

FLAMINIA.

Quel étoit donc votre dessein, Madame?

CECILIA.

Je n'avois rien dit à Monsieur le Comte de votre voyage. Je voulois hier vous aller attendre au lieu où le Coche s'arrête à midi, & vous offrir à ses yeux dans le temps qu'il l'espéroit le moins, pour vous surprendre tous deux agréablement, le hazard & l'orage ont fait ce que je voulois faire.

FLAMINIA.

Nous vous avons toujours obligation de votre zele & de votre dessein.

TONTINE.

Mesdames, sans moi, pourtant, vous ne vous seriez pas vûës ici.

FLAMINIA.

Il est vrai, nous devons beaucoup à cette Dame, elle est la plus obligeante du monde, & de la meilleure humeur.

CECILIA.

C'est de plus une virtuose. C'est elle qui me montre à chanter le François, je l'ai mise de la partie, parce qu'elle inspire par-tout la joie.

AU PORT-A L'ANGLOIS. 91  
T O N T I N E.

Oui, Madame, je suis toujours en train de rire, de chanter & de faire la capriolle, c'est mon humeur & ma profession.

F L A M I N I A.

Comment ! Madame chante & danse de profession.

T O N T I N E.

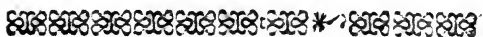
Je reviens des Opera de Campagne pour vous servir. Un talent seul ne suffit pas en Campagne, il faut toujours en avoir deux ou trois.

C E C I L I A.

Je n'en connois que deux.

T O N T I N E.

Me tromperois je ? Nous avons la danse d'abord. Ensuite la musique.... & la danse est le troisiéme, voilà mon compte.



S C E N E I V.

ARLEQUIN & VIOLETTE

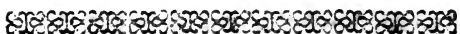
*arrivent en tablier, Les Acteurs  
précédens.*

ARLEQUIN.

**E**T garre, garre, voilà le Messier.  
Le Seigneur Lelio descend de cheval ici prés.

# LE NAUFRAGE TONTINE.

Laissez-moy le soin de le recevoir.  
Retirez vous tous , & ne venez que  
quand on vous appellera. Qu'Arlequin  
& Violette ne s'éloignent pas.



## SCENE V.

LELIO *sur le devant du Theatre* ,  
TONTINE, ARLEQUIN  
& VIOLETTE *au fond.*

LELIO *en Italien.*

**I**L faut avouer que je suis bien mal-  
heureux ! La Sra. Cecilia Lombardi-  
ni me prie plusieurs fois dans ses Let-  
tres de lui mander précisément le jour  
de notre arrivée , afin, dit-elle , que  
tout soit prest pour nous recevoir. Je  
l'ai fait par deux Lettres consécutives ;  
& cependant, ce jour-là même elle part  
le matin pour s'aller promener en Cam-  
pagne. Peut-on avoir moins d'atten-  
tion à ce qui me regarde ? Fiez-vous  
après cela à la parole d'une femme !  
La seule chose qui me console , c'est  
d'avoir trouvé ce lieu-ci , où je suis  
assez bien , où mes marchandises sont :

AU PORT-A-L'ANG OIS. 93  
à couvert, & mes filles en sureté. Prenons patience, nous retournerons demain à Paris.

*Arlequin & Violette s'avancent ; l'un a la main sur l'épaule de l'autre : Ils feignent de ne pas appercevoir Lelio.*

LELIO *en François.*

Ha, ha ! Vous voilà dans une posture assez familiere. Vous êtes en assez bonne intelligence, à ce qu'il me paroît. Quoi je trouverai toujours ces canailles-là ensemble ? A qui est-ce que je parle donc ? Estes-vous sourds ?

ARLEQUIN.

Tu me promets donc de m'aimer toujours.

VIOLETTE

Toûjours, plus jamais de Garçon Pâtissier.

LELIO.

Je croi qu'ils se moquent de moi. Parle donc marault, si tu me fais prendre un bâton.

ARLEQUIN *moitié Italien, moitié François.*

Ah, Monsieur, Faites nous l'honneur d'entrer chez nous. Nous avons d'excellens vins de toutes sortes, Poulets ,

94 LE NAUFRAGE

Pigeons, Dindons, Fricassées, Matelottes, vin à la glace, vous ne sçauriez être mieux.

LELIO.

Violette, est-ce que ce coquin-là est déjà yvre?

VIOLETTE *en Italien.*

Non, Monsieur, il parle fort juste, vous ne serez pas mieux ailleurs. Entrés, vous serez bien traité, bien servi, bien couché, beau linge, draps blancs de lessive, d'excellents lits de toutes sortes, lits à dormir, lits de repos, belle Compagnie. Vous ne manquerez de rien.

LELIO.

Je croy que mes Gens sont devenus fous.

ARLEQUIN.

Vous n'êtes pas seul apparemment, on ne vient guère ici sans Compagnie. Faites-la avancer, Monsieur, On est ici en pleine liberté, vous y en trouverez bien d'autres.

LELIO.

Qu'est-ce à dire bien d'autres? En pleine liberté?

VIOLETTE.

Oui, Monsieur. Vous allez voir arriver ici plusieurs Compagnies de Gens

AU PORT - A - L'ANGLOIS 95  
biens faits, sans ceux qui y sont déjà,  
de beaux Messieurs, de belles Dames.  
Il n'y a pas de Cabaret mieux achalandé  
que le notre, ni où l'on trouve  
de plus beau monde.

L E L I O.

Mes enfans, est-ce que la cervelle  
vous a tourné? Ne reconnoissez-vous  
plus le Seigneur Lelio votre Maître?

V I O L E T T E.

Arlequin.

A R L E Q U I N.

Violette.

V I O L E T T E.

Te souviens tu du Seigneur Lelio?

A R L E Q U I N.

Qui étoit notre Maître à Rome?

V I O L E T T E.

Oui.

A R L E Q U I N,

Qui ne laissoit aucune liberté à ses  
filles, ni à toy-même?

V I O L E T T E.

Oui.

A R L E Q U I N.

Qui étoit si jaloux, si brutal, si ridicule?

V I O L E T T E.

A peu près.

LE NAUFRAGE  
ARLEQUIN.

Qui nous a amenez de Rome ici, où nous nous trouvons si bien ?

VIOLETTE.

Lui même.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, je m'en souviens ; mais il n'est plus notre Maître.

LELIO.

Comment ? Je ne suis plus ton Maître ?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, demandez, demandez à Violette.

LELIO.

Que veut-il dire, Violette ?

VIOLETTE.

Non, Monsieur, Il est à présent Garçon du Cabaret de Monsieur Pantalon.

LELIO.

Ho, ho ! Voici du changement. Et toi, n'est-tu plus à moi non plus ?

VIOLETTE.

Moi, Monsieur ? Demandez, demandez à Arlequin.

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, elle est aussi bien que moi à Monsieur Pantalon, qui est un galand homme. Qui nous laisse en pleine liberté Nous sommes déjà même presque mariez.



AU PORT-A L'ANGLOIS. 97  
LE L I O.

O Ciel ! Si ces Gens là n'ont pas perdu l'esprit, en quel lieu me suis-je fourré ? Où sont mes filles, coquine ?

V I O L E T T E.

Vos filles, Monsieur ? Il faut demander cela à la Signora Tontine. Arlequin, appelez la Signora Tontine.

A R L E Q U I N.

Signora Tontina, venez vite, on vous demande.

L E L I O.

Qui est donc cette Signora Tontine ?



S C E N E V I.

TONTINE & *les Acteurs précédens.*  
TONTINE & L E L I O  
*en François.*

TONTINE.

**M**onsieur Lelio, Je suis votre très-humble servante.

L E L I O.

Comment, elle me connoît ! Madame, je suis votre serviteur, mais ce n'est pas vous que je demande, ce sont mes filles..

98      L E N A U F R A G E  
T O N T I N E.

Vos filles, Monsieur ? La Signora Flaminia, la Signora Silvia n'est-ce pas.

L E L I O.

Oui. e l l e s m ê m e s.

T O N T I N E.

On vous en rendra bon compte.

L E L I O.

Rendez le moi donc ? Madame. Où font-elles ?

T O N T I N E.

Elles font bien , Monsieur, elles font bien.

L E L I O.

Mais encore , où font-elles , je vous prie ?

T O N T I N E.

Elles se promènent quelque part ici aux environs avec deux Officiers bien faits , qui font je crois leurs Amans.

L E L I O.

Je ne raille point Madame , je veux sçavoir où elles font.

T O N T I N E.

Et moi , Monsieur , je vous dis la pure verité.

L E L I O.

Comment ? mes filles se promènent avec des Amans ?

AU PORT A L'ANGLOIS. 99  
T O N T I N E.

Pourquoi non ? Il n'y a aucun peril.  
Ce sont de fort honnêtes Cavaliers ,  
& c'est ici l'usage , il n'y a rien à dire à  
cela,

L E L I O.

Mais , Madame , encore un coup ,  
il n'est pas question ici de railler. Vous  
osez me dire que mes filles se prome-  
nent avec des Amans ? à moi qui suis  
leur Pere , à moi ?

T O N T I N E.

Oui, Monsieur, à vous même. Pour-  
quoi non ? Elles sont, je le repette, avec  
des Amans très-polis & très sages : &  
comme je vous crois un Pere très-rai-  
sonnable, j'espere qu'ils feront de votre  
goût , & je tiens déjà vos filles presque  
mariées.

L E L I O.

O Ciel ! Qu'entends-je ? En quelle  
maison suis-je tombé , grands Dieux ,  
en quelle maison !

T O N T I N E.

Il est vrai, Monsieur, que cette mai-  
son-ci inspire furieusement les desirs  
du mariage.

L E L I O.

Quoi ! je ne la quitte qu'une mati-  
née , & voilà déjà trois filles à moitié

100 LE NAUFRAGE  
mariées en comptant Violette.

TONTINE.

Vrayment en une après-midy, il s'y fait quelquefois bien d'autres mariages.

LE LIO.

Ah ! Malheureux, voilà tes filles perduës. Pourquoi , pourquoi les ai je amenées en France ? Que ne mariois-je au moins l'aînée en Italie au Comte de Trinquemberg qui étoit un si bon parti : j'aurois paré la moitié du malheur.

VIOLETTE.

Au Comte de Trinquemberg ? Quoi vous vous repentez de ne lui avoir pas donné une de vos filles ?

LE LIO.

Eh oui , je m'en repens ! Mais trop tard par malheur.

VIOLETTE.

Signora Tontine, faites avancer le Comte de Trinquemberg.

LE LIO.

Comment ? Le Comte de Trinquemberg, qu'est-ce que cela signifie ?



SCENE VII.

LE COMTE *arrivant. Les Acteurs précédens.*

LELIO.

**M**Ais vraiment je crois le voir lui-même ! Est-ce un enchantement ? Y auroit-il ici de la forcellerie ?

LE COMTE.

Monseir, quanne che' l'aprocheir de vous, che'l sente dans mon coeuir ein trempement pen forte, il estre toute plene d'ein crand timidement ; mais che'l pie de croire.vous que le tendresse que che'l porte pour son fille Montamzelle Flaminia, il est aussi toute pleine de la crainte du respect que je l'ai pour son personne très-humblemanne.

LELIO.

Oui, Monsieur, je sçai que vous estes un fort honnête homme, & que vous avez eu touûjours beaucoup de respect pour ma fille. Vous commencez à me rassurer un peu, & vous pouvez vous rassurer vous-même,

# LE NAUFRAGE LE COMTE.

Monseir , vous refuse moy à Rome , si lui donne moi son fille à Paris , che l'estre pen content de ste mariache afec ein Personnage che comme vous. Montamzelle Flaminia l'estre pen cholie , l'at une grand esprit. Moi point ridicule , point chaloux : lui fera pen sache , pen sache femme. Je croye que nous frire toutes deux ein pon menachement & vous l'avez aussi beaucoup du contentemanne , pen fort du contentemanne.

LELIO.

Nous parlerons de cela tout à l'heure ; mais où est-elle Flaminia ?



## SCENE VIII.

FLAMINIA, & les Acteurs précédens.

FLAMINIA.

O Caro Signor Padre. Je vous prie très-humblement de ne point séparer ce que le Ciel a voulu réunir par un coup si extraordinaire. Vous vous êtes repenti de n'avoir pas conclu notre mariage à Rome ; ne vous exposez point

point à vous repentir une seconde fois. Ma sœur a trouvé par le même coup du sort, un Amant qui lui convient. Leur amour est parvenu tout d'un coup au suprême degré : en quoi il paroît encore que le Ciel les destine l'un pour l'autre. Vous connoissez la famille : il est même déjà notre allié, permettez qu'il vous fasse la révérence.

L E L I O.

Un Amant dont je connois la famille & qui est déjà notre allié ? Qui est donc cet homme-là ?

FLAMINIA.

Paroissez, s'il vous plaît, Monsieur le Chevalier de la Bastide.



S C E N E I X.

LE CHEVALIER DE LA BASTIDE,  
& les Acteurs précédens.

LE CHEVALIER.

**M**onsieur de Lelio, abrégeons la cérémonie. Je suis un Gentilhomme de Provence d'une Famille des plus illustres, vous le devez sçavoir. D'une fortune plus solide que bril-  
K.

lante. Peu de cet argent qui s'en va. Terres, Bastides, Châteaux, bon patrimoine. Une Compagnie à vendre. Quauque ren sur les Vaisseaux, & le reste. J'ai acquis de plus dans le service une réputation dont je suis content. C'est assez de gloire, je veux du repos.

LELIO.

Où est-ce que ceci nous mene?

LE CHEVALIER.

J'y viens. Dans le dessein de faire un établissement, il m'apparoît, cette charmante blonde Mademoiselle de Silvia. Je me sens l'aimer subitement de toute ma force, & je suis son fait. Hé donc? Que reste-t-il? Dites le mot, & j'épouse.

LELIO.

Un moment de patience, Monsieur. Pourquoi ne paroît-elle point Silvia?







SCENE X.

SILVIA & les Acteurs précédens.

SILVIA à genoux.

**J**E vous demande pardon, mon cher Pere, de la liberté que j'ai prise de faire un choix, & de l'avoir fait si vîte. Une force superieure agit en moi à laquelle je n'ai pû résister.

LELIO.

Levez-vous, on examinera vos raisons. Eh, le moyen de garder des filles en ce Pays-ci ! Nous sommes encore à deux lieües de Paris, dans un lieu séparé des Villages & presque inhabité, ou du moins je ne voyois personne, & dès qu'il y arrive des filles, les Amans y pleuvent. Que sera-ce donc au milieu de la Ville ? Voilà comme la friponne de Pasquella vous a gardées.

ARLEQUIN.

Paix ; parlez bas de crainte de l'éveiller.

L E L I O.

Comment ? elle n'est pas encore levée ? à plus de midi.

A R L E Q U I N.

Pardonnez-moi elle s'est levée, nous avons fait la paix ensemble en déjeûnant, & elle s'est recouchée ensuite pour dormir en paix.

L E L I O.

Ah la vieille yvrognesse ! vraiment je ne m'étonne plus de ce que je voi, & vous voilà Monsieur Pantalon, je vous avois confié mes filles, est-ce ainsi que vous deviez les garder ?

P A N T A L O N.

Mais, Monsieur, je vous les rends, ce me semble, toutes entieres.

L E L I O.

Je vous avois prié de ne point donner de vin à la vieille.

P A N T A L O N.

Il ne faut demander que des choses raisonnables. Voulez-vous que je la laisse mourir d'inanition au milieu d'un bon Cabaret.

L E L I O.

Si vous vouliez l'enyvrer, il falloit au moins remplir sa place & empêcher mes filles de parler à personne.

AU PORT-A-L'ANGLOIS. 107  
PANTALON.

Ces Messieurs amènent ici des Dames Italiennes fort honnêtes. Ils apprennent qu'il y a d'autres Italiennes qui y logent, peut-on refuser de les laisser parler ensemble?

LELIO.

Des Dames Italiennes?

FLAMINIA.

Oui, mon Pere, la Signora Cecilia & sa Tante qui venoient au devant de nous. Tenez en voilà déjà une.

LELIO.

O Ciel! est-il possible. Ceci me paroît une aventure de Comedie.



SCENE XI.

CECILIA & les Acteurs précédens.

CECILIA.

O Caro Signor Lelio, à force de nous chercher, à la fin nous nous trouvons.

LELIO.

Ah, Madame! J'avoue que j'ai de la peine à vous reconnoître. Vous étiez

partie belle de Rome, mais je trouve votre beauté tellement augmentée, qu'elle me frappe d'étonnement, & m'inspire des mouvemens, que je ne puis & n'ose même vous exprimer.

## T O N T I N E.

Je vous l'ai bien dit, c'est la vertu de la maison, autant que la beauté de Madame, qui inspire ces mouvemens-là. Jugez par-là de ce que peuvent sentir vos filles. Croyez-moi, pour n'avoir plus l'embarras de les garder, mariez-les avec leurs Amans. Et pour abréger les comptes que vous avez à faire avec Madame, faites-en autant l'un & l'autre.

## L E L I O.

Vous lisez dans mon cœur, Madame, & je souhaitterois que la même vertu put agir dans celui de la Signora Cecilia.

## C E C I L I A.

L'effet en seroit prompt ; mais j'ensens, au moins déjà, que je n'y ai point de répugnance. Commencez par Mesdemoiselles vos filles, & nous pourrons après songer à nous.

## L E L I O.

Soit, Madame. Je fais gloire de suivre vos ordres en toutes choses.

TONTINE

Non, il n'y a pas moyen de résister aux desirs que ce lieu inspire, & je sens que je pourrai bien quelque jour m'y marier aussi. Mais à propos, il est temps de dîner, allons tous à table confirmer ces alliances. Monsieur Pantalon la matelotte est-elle prête?

PANTALON.

Elle le fera dans un quart d'heure au plutôt.

TONTINE.

Hé bien, en attendant, je vais vous servir un plat de mon métier.

CECILIA.

Vous nous ferez plaisir Mademoiselle.

TONTINE.

Mais à condition que vous m'aidez.

CECILIA.

Volontiers.

TONTINE.

Chantons un Prologue impromptu à l'Italienne, que nous nommerons *les Matelottes du Port-à l'Anglois*. Nous voilà sur les bords de la Seine, vous en ferez une Nymphé & moi une autre.

CECILIA.

Vous ne vous piquez pas apparemment.

110 LE NAUFRAGE

ment de donner du nouveau , car cela ressemblera au Prologue de Camille.

TONTINE.

Vous voulez dire au Prologue d'Alceste?

CECILIA.

Non , à celui de Camille où la Nympe de la Seine paroît dans les Thuilleries.

TONTINE.

Eh oui , tout juste , cela est de même dans celui d'Alceste.

CECILIA.

Tant pis , ce seroit trop que de faire trois fois la Nympe de la Seine le sujet d'un Prologue.

TONTINE.

Il est vrai qu'elle a déjà paru deux fois dans les Thuilleries. Mais nous la dépaïsons en l'amenant au Port à-l'Anglois , & de plus quand nous déroberions un peu pour abonir notre ouvrage , c'est assez la mode , on doit nous le passer.

CECILIA.

Duquel allez-vous dérober , du plus nouveau ou du meilleur.

TONTINE.

Dérobeons de celui de Camille , il est moins connu , on ne s'en souvient presque

presque pas ; allons, je vais commencer par-là. Vous qui avez la voix légère, vous chanterez des petits volez, & tous les airs en broderie ; car pour moi vous sçavez que je suis enrhumée.

FLAMINIA.

Mais, Madame, n'est-ce point une excuse que votre rhume.

TONTINE.

Ah, Madame, cela n'est que trop vrai. C'est un malheureux vent de cou-lisse qui me l'a causé. Il n'y a point de rhumes plus longs & plus obstinez que ceux-là, ni qui grossissent plus la taille d'une voix. Allons, commençons. Pendant qu'on jouera l'ouverture, je vais disposer le Ballet.

*Après l'ouverture, Tontine & Cecilia s'avancent chacune une rame à la main. Tontine commence par une parodie des premiers vers de Camille. Mais l'Acteur qui fait Tontine se défiant de sa voix n'a pas osé la chanter.*

TONTINE en Nymphes de la Seine.

*C*Hars à vîtres de bois, ornements de mes rives :  
Venez, venez, peupler ce séjour plein d'attraits :

122 LE NAUFRAGE

*Grifettes aux yeux doux , aux vertus fugitives ,*

*Moitiés d'Epoux barbons & jeunes captives.  
Accourés & mangés en ces lieux à grands frais.*

*Brochets , Tanches & Carpes vives.*

*Habitans de ces lieux , Phaëtons de ces Chars ,*

*Chantés , dansés , bûvés de toutes parts.  
Des Bateliers & des Lavandieres dansent avec leurs enfans.*

TONTINE.

Allons , Madame , un petit coulez.

CECILIA.

*Coulés , coulés mes flots , coulés jusqu'à Paris ,*

*Murmurés en passant aux Epouses coquettes  
Les plaisirs innocens qu'on goutte en ces retraites.*

*N'en gazouillés rien aux Maris.*

*Coulés , coulés , mes flots , coulés jusqu'à Paris.*

On danse.

TONTINE.

Madame , pour bien faire il nous faudroit ici un petit volez. Allons courage.

CECILIA.

*Volés , volés , dans ce libre séjour ,*



AU PORT-A-L'ANGLOIS. 123

*Volés Amours, c'est pour vous un azyle :*

*Bacchus & la Mere d'Amour*

*N'y laissent point de moment inutile,*

*On y soupire, on y boit tour à tour.*

*Volés dans ce libre séjour,*

*Volés, Amours, c'est pour vous un azyle.*

*Entrée de deux Cochers yvres.*

C E C I L I A.

*Un Amant, avec ce qu'il aime,*

*En ces lieux fait un bon repas,*

*Si Comus en fait un Carême,*

*L'Amour en fait un Mardy gras.*

T O N T I N E.

*Pour l'Eponse jeune & gentille*

*Qui s'échappe & fait le plongeon,*

*Nous Gardons la Carpe & l'Anguille,*

*Maris avallez le Gougeon.*

*On danse.*

ARLEQUIN en garçon de Cabaret,

*Nous servons pour vous satisfaire,*

*Moitié chair & moitié poisson,*

*Si vous faites mauvaise chere,*

*Pardonnez au nouveau Garçon.*

Fin de la Comédie.

---

A P P R O B A T I O N.

**J**'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, une Comédie, qui a pour Titre ; *Le Naufrage au Port-à-l'Anglois, ou les Nouvelles Débarquées* : Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 24 May 1718.

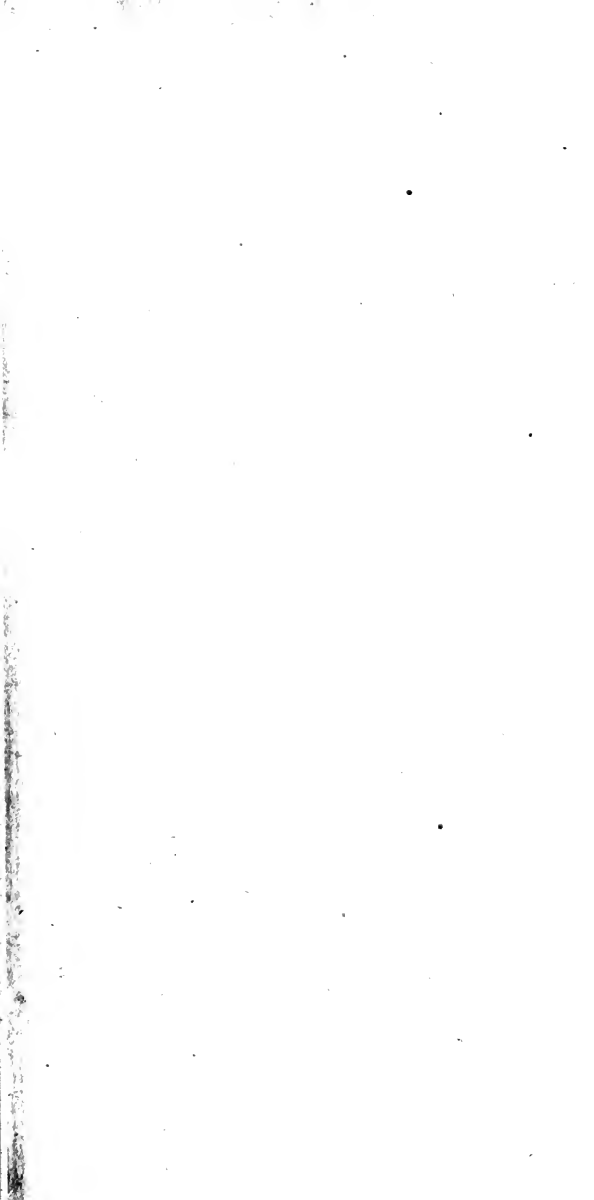
C H A T E A U B R U N.

---

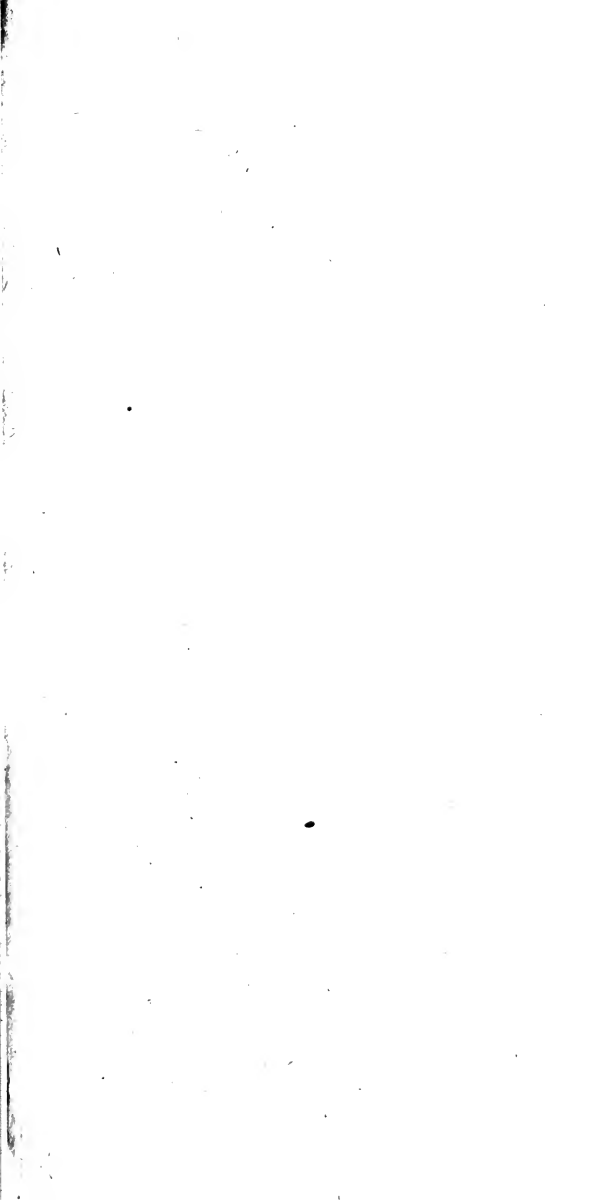
A P P R O B A T I O N.

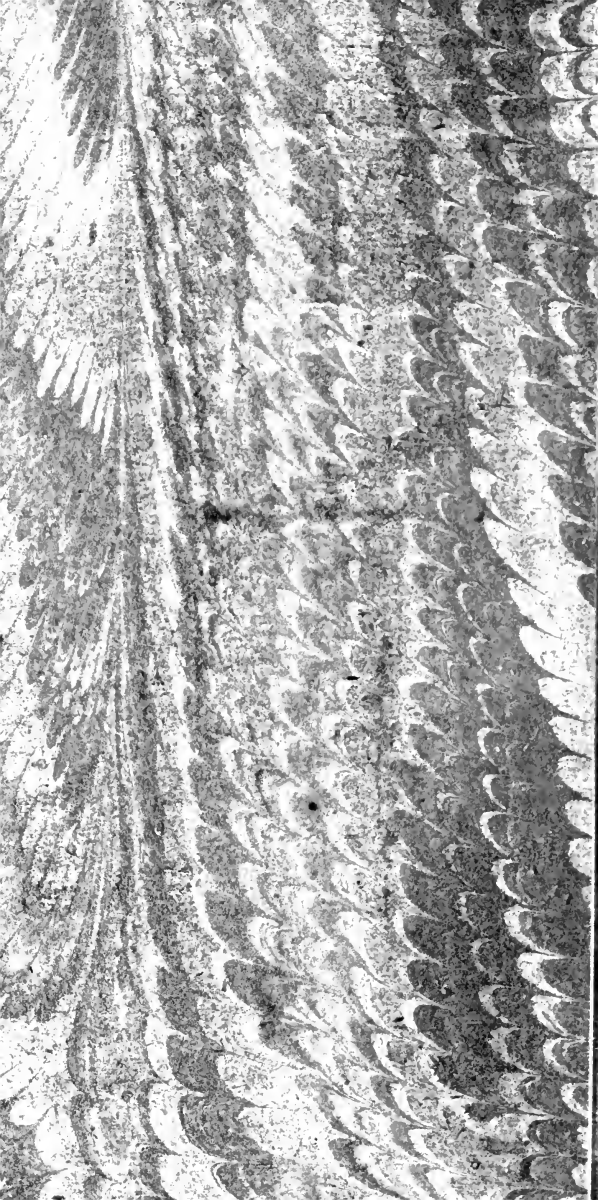
**L**U & examiné par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux. A Paris, le 22. Novembre 1728.

D A N C H E T.









PQ  
1231  
I5N6  
1729  
t.7

Le Nouveau théâtre italien

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

